# RECUEIL
## DES
# ORAISONS
# FUNÈBRES,

PRONONCÉES

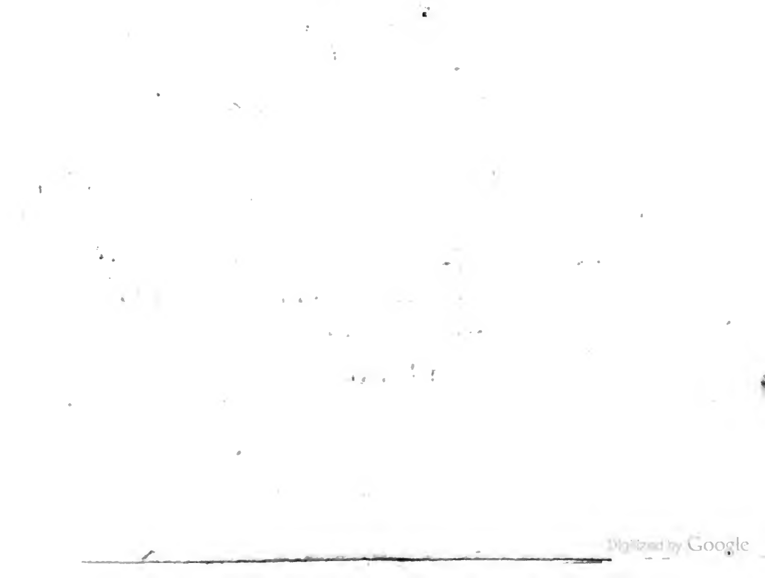
*Par feu Messire* JACQUES-BENIGNE BOSSUET,
*Evêque de Meaux.*

Nouvelle Edition, dans laquelle on a ajouté un Précis de la vie de l'Auteur.




LYON,
DE L'IMPRIMERIE DE FR. MISTRAL.

1816.



# ÉLOGE HISTORIQUE

## DE FEU MESSIRE



# BENIGNE BOSSUET,

## ÉVÊQUE DE MEAUX.

JACQUES-BENIGNE BOSSUET, naquit à Dijon, le 27 septembre 1627, d'une famille distinguée par ses charges. Il reçut les premières leçons des sciences au collége des Jésuites de la même ville, et s'y distingua toujours par cette vivacité de conception, qui d'ordinaire annonce et produit de grands talens. Il fut destiné de bonne heure à l'Eglise, et sentit bientôt l'importance d'un engagement qui n'est rempli qu'à moitié, et qui même ne l'est point, si les mœurs ne concourent avec le savoir. Les siennes étoient naturellement pures; il les conserva par une vigilance dont la jeunesse ne connoît guère ni l'usage ni le besoin.

A l'âge de seize ans (1), il vint à Paris puiser les hautes sciences dans cette ancienne et célèbre université, d'où sont sortis autant ou plus de grands hommes que de la fameuse école d'Alexandrie, si féconde dans les premiers temps du christianisme; là se développèrent toutes les grandes dispositions du jeune élève. Son bonheur lui donna pour maître un de ces hommes *dont les lèvres sont les dépositaires de la science*. C'étoit Nicolas Cornet, grand-maître du collége de Navarre; et pour guide dans les routes du salut, le vénérable-

(1) En 1642.

Vincent de Paul, instituteur des prêtres de la mission. Il puisa dans l'un, la connoissance et l'amour de l'ancienne doctrine; et il apprit de l'autre la pratique des plus hautes vertus, et l'art difficile de la conduite des ames.

A peine eût-il reçu le bonnet de docteur (1), qu'on lui offrit les deux plus importantes cures de Paris, que sa réputation seule sollicita pour lui. Mais attaché dès sa plus tendre jeunesse au chapitre de Metz, d'abord par un canonicat, ensuite par les dignités d'archidiacre et de doyen, il crut devoir le fruit de ses études à une Eglise qui sembloit se l'être acquise par ses bienfaits, et qui prenoit tant de plaisir à l'élever. Il eût pu s'y borner à ses devoirs, et se faire à l'ombre de l'autel, une vie commode et paisible; mais il fallut à son zèle une carrière plus apostolique et plus vaste. Plein des Ecritures dont il avoit recueilli l'esprit et la divine onction, enrichi par la lecture des pères dont les ouvrages l'avoient mis en possession des plus hautes vérités, il se dévoua tout entier à la fatigue des missions.

Peu de gens connoissent de quelle importance est cette partie du ministère; moins encore savent-ils quels talens elle demande pour y réussir. C'est un peuple grossier qui vit dans les campagnes, et qui presque jamais n'a reçu de sa religion que des idées imparfaites, qu'il est question d'éclairer de la plus pure lumière. Ce sont des cœurs tout penchés vers la terre, qu'il s'agit d'élever et d'émouvoir. Or quelle adresse ne faut-il pas pour toucher et pour montrer le jour à cette sorte d'insensibles et d'aveugles. Le grand triomphe d'éloquence n'est pas toujours d'entraîner ceux qu'une certaine culture a déjà disposés; elle a peut-être plus de gloire lorsqu'elle s'insinue dans des ames

(1) En 1652.

encore brutes, si on le peut dire ainsi, et qu'elle y va débrouiller des semences naturelles, qu'une éducation rendit comme étouffées.

Cet art, l'abbé Bossuet le porta au plus haut point, et ses conversions furent innombrables. Mais ce qui n'appartient qu'aux esprits du premier ordre, il sut de cette aimable et généreuse simplicité passer aux grands et pathétiques mouvemens du sublime. La capitale envia bientôt à la province un tel génie, et le lui enleva. Les chaires principales de Paris retentirent toutes de sa voix et de l'acclamation de ses auditeurs. Les têtes couronnées y accoururent elles-mêmes. Anne et Thérèse d'Autriche ne se rassasioient point de l'entendre, et venoient se nourrir du pain préparé pour leurs sujets. Enfin le nouveau Chrysostôme fut appelé à la Cour. Et dans quel temps? Lorsque la paix venoit d'y rappeler des héros aussi connus par leurs lumières que par leurs conquêtes, lorsque la circonstance d'un mariage glorieux y rassembloit la plus illustre portion de la noblesse Française; lorsque les sciences commençoient à approcher librement du trône, et que la délicatesse, le bon goût y régnoient avec le jeune monarque.

Ce fut donc à cette assemblée, la plus respectable de l'Europe, que M. Bossuet, âgé seulement de trente-quatre ans, porta la parole du salut. Nous ne dirons pas combien il y fut applaudi. Qui est-ce qui l'ignore? Mais nous ne tairons point une circonstance qui vaut seule tous les éloges. Louis XIV charmé de voir tant de lumières unies à tant de vertus et de jeunesse, fit écrire à Metz au père de l'orateur, et le félicita sur les succès édifians de son fils. Quand un Prince est sensible au mérite, et qu'il veut bien lui donner des marques si flatteuses de distinction, il a trouvé tout d'un coup l'heureux secret d'exciter l'émulation

dans ses Etats : le talent qu'il distingue en lui en enfante mille autres.

Celui de M. Bossuet avoit trop d'éclat pour ne lui pas mériter des places honorables. Après avoir eu l'honneur de prêcher devant le Roi (1), il fut nommé à l'évêché de Condon. Presque aussitôt pour le rendre aussi utile à l'Etat, qu'il l'étoit à l'Eglise, le Roi lui confia l'éducation de monseigneur le Dauphin (2). Mais cet emploi qui attache incessamment à la Cour, parut au nouveau Prélat un titre incompatible avec les devoirs du pasteur, dont le plus essentiel est de veiller sur son troupeau d'assez près pour le connoître et pour en être connu. Il se déchargea donc du poids d'un rang à ses yeux plus formidable encore que brillant. Et cette démarche que lui inspiroit sa religion seule, lui attira de nouveaux éloges et une gloire nouvelle.

Libre ainsi de tous soins étrangers, il ne s'occupa plus que de ceux de sa place; et tandis que M. le duc de Montausier, gouverneur du jeune Prince, le formoit à des sentimens dignes de son auguste naissance, M. Bossuet versoit dans son esprit l'amour sincère de la religion, et ce qui est inséparable, une tendre affection pour les hommes, vertu si nécessaire à ceux qui naissent pour les conduire. Ses travaux eurent le succès qu'il en attendoit. Toute la France lui en marqua sa reconnoissance, par son amour pour son auguste élève. Les étrangers s'associèrent même à notre joie, et le souverain Pontife sembla leur en donner l'exemple, par le bref honorable qu'il écrivit à M. Bossuet sur le bonheur d'une si belle éducation.

Elle n'étoit pas seulement utile à la nation par

(1) En 1661, 62, 65, 66, 67, 68 et 69.
(2) En 1670.

les fruits qu'il lui étoit si naturel de s'en promettre ; elle le fut à l'Europe entière, en lui procurant des écrits propres à former les Rois de tous les peuples. C'est à elle, en effet, que sont dus cette *politique* fondée sur les maximes, appuyée sur les exemples de l'Ecriture ; et cette *Histoire universelle*, où le développement des faits antiques devient la matière d'une si sublime instruction, qu'en la lisant il semble, comme l'a dit un célèbre auteur, que ce soit la religion qui s'explique elle-même.

Après dix années de soins assidus auprès de Monseigneur, M. Bossuet redevint libre. Il ne le fut pas assez néanmoins pour s'éloigner de la Cour. Le Roi le connoissoit trop pour ne le pas attacher à sa maison : il lui donna la charge de premier aumônier (1) de madame la Dauphine, et quand il se le fut, pour ainsi dire, assuré par là, il le nomma à l'évêché de Meaux (2) : quelques années après il le fit conseiller d'état (3), et enfin premier aumônier de madame la duchesse de Bourgogne (4). Le public, qui par un intérêt assez raisonnable, aime à voir que les grâces du Souverain se partagent, trouva pour la première fois que toutes celles-ci n'étoient pas trop pour un homme qui contenoit seul tant de mérites divers, et qui après tant de services rendus à l'Eglise et à l'Etat pouvoit continuer de leur être utile.

Il le fut en effet par de nouveaux ouvrages dont la mémoire ne mourra jamais. Déjà il s'étoit distingué parmi nos plus célèbres controversistes par sa docte réfutation (5) *du Catéchisme* de Paul Ferri, ministre protestant. Il le fut bien davantage par son (6) *Exposition de la Doctrine catholique*, où sont détruites les fausses opinions

(1) 1680. (3) 1697. (5) 1655.
(2) 1681. (4) 1698. (6) 1671.

que l'hérésie nous imputoit. Ecrit admirable, singulièrement adopté par le clergé de France, honoré des éloges de tous les théologiens et de tous les Prélats étrangers, comblé de louanges par Innocent XI, traduit dans toutes les langues, et répandu par toute la terre. C'est cet ouvrage qui mit aux pieds de l'Eglise le grand Turenne, et qui acheva de triompher d'un homme qui jamais n'avoit su que vaincre.

A ce traité succéda celui *de la Communion sous les deux espèces* (1), pour répondre à ceux qui se plaignoient injustement qu'on les privoit de la coupe sacrée. Mais ce qui importoit le plus à l'Eglise, étoit de trancher par un seul coup tous nos différends avec la prétendue réforme, en lui montrant son opposition formelle avec elle-même, ses contradictions palpables : l'ambiguité de ses dogmes, l'incertitude et l'inconstance de sa foi. M. de Meaux ouvrit le premier cette carrière, et donna (2) *l'Histoire des variations de l'Eglise protestante*. On ne sauroit dire à quel point les deux communions séparées de la véritable, furent frappées de ce coup qui détruisoit jusque dans ses fondemens l'autel dressé contre le trône. Vainement la secte nouvelle tenta d'en relever les ruines; ses efforts ne furent qu'à sa honte, et elle fut contrainte enfin d'avouer qu'elle restoit sans justification et sans réponse. Le seul Jurieu, cet écrivain téméraire, qui osoit tout contre la vérité, même contre l'évidence, voulut paroître après la défaite des siens, et livrer de nouveaux combats; il ne fit que procurer de nouvelles victoires au docte Prélat, qui le convainquit d'autoriser le socinianisme, de tendre les bras à toutes les religions, et de-là de renverser tout le christianisme.

(1) 1672. (2) 1688.

Pendant que M. Bossuet sembloit n'avoir plus qu'à jouir de sa gloire, une occasion malheureuse vint le replonger dans les disputes de religion (1). *Le Livre de l'explication des maximes des Saints sur la vie intérieure*, parut dans le monde, et partagea les esprits. L'auteur de l'ouvrage étoit un grand archevêque universellement respecté par ses vertus, admiré par la beauté de son esprit, et séduisant malgré lui-même par les grâces infiniment touchantes de son style. Il étoit ami de M. Bossuet, et ami de tous les temps. Quelques évêques crurent apercevoir que ce livre mettoit l'oraison en péril. Ils en avertirent l'auteur. Il s'expliqua. Ses explications parurent insuffisantes, il fallut que M. de Meaux, en gémissant, prit la plume contre un confrère chéri, et qu'il portoit dans ses entrailles, comme il le dit lui-même. La vérité règne bien souverainement dans un cœur, quand elle le réduit à se déchirer de la sorte, en contristant l'objet qu'il aime. Quoi qu'il en soit, M. de Meaux, au jugement de toute l'Eglise, fut encore vainqueur dans cette importante contestation, si pourtant l'on peut appeler vaincu, le docte Prélat qui sut rendre une soumission si prompte à la vérité, dès qu'elle se déclara.

Si nous avions résolu de faire l'histoire complète de M. Bossuet, ce seroit ici le lieu de dire combien de fois les assemblées du clergé (2) empruntèrent sa plume et sa voix dans les matières importantes du dogme et de la morale. Nous parlerions de même et en détail de ses éloquentes *Oraisons funèbres*, où se déploie tout l'art de la parole, où les actions éclatantes ne sont louées que quand elles ont des motifs vertueux, et où la gravité, la sévérité même de l'Evangile ne

(1) 1699. (2) 1700.

perdent rien de leur privilége. Mais nous ne songeons pas à circonstancier ; nous ne voulons qu'indiquer les faits, et encore les faits principaux de la vie d'un si grand homme.

Infatigable jusqu'au bout, il s'éleva contre un critique habile, mais audacieux, qui, dans sa *Version du nouveau Testament*, avançoit de ces parodoxes savans qui altèrent la simplicité de la foi. Il avertit les fidèles de se précautionner contre ces dangereuses nouveautés, et il le fit avec cette dignité, cette force, ce noble feu qui siéent si bien à un défenseur de la vérité, et qui étoient les caractères propres de ses ouvrages.

Il mourut enfin (1), mais les armes à la main contre le socinianisme, et finit en confondant ces faux sages, qui, pour éviter le vrai sens des Prophéties, leur en substituent d'arbitraires et de vagues. Son explication du Psaume 21, et du fameux oracle d'Isaïe sur l'enfantement d'une vierge, fut le dernier trait dont il frappa l'impiété ; et il termina le cours d'une si belle vie, âgé de soixante-seize ans, six mois et seize jours.

On aura peine à comprendre comment un évêque, d'ailleurs attentif aux besoins de son troupeau, suffisoit à tant d'ouvrages. Mais quand le zèle est ardent, il trouve bien des ressources que le génie seul ne découvriroit pas. M. de Meaux aimoit le travail comme les autres aiment le repos. Pour lui nul délassement d'un travail que par un autre. Son cabinet étoit par-tout. Le tumulte même de la Cour ne le dissipoit point, parce qu'il ignoroit les passions qui le causent. Jamais homme n'a eu tant d'éclat ni plus de cette aimable modestie qui auroit gagné

(1) En 1704.

ses rivaux s'il en avoit eu. Tous les talens avoient droit à ses bienfaits comme à son estime. Ceux qu'il ne pouvoit récompenser lui-même, il les produisoit du moins, et les faisoit connoître. Il avoit cette candeur qui attire la confiance, cette gaieté tranquille et égale que donne la vertu, cette politesse de manières qui naît de celle du cœur ; sur-tout cet amour de la religion qui efface dans l'ame tout autre objet qu'elle, et qui n'est jamais plus pure que dans ceux qui ont le bonheur de la bien connoître.

*Fin de l'Eloge de M. Bossuet.*

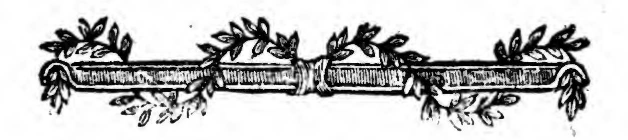
# TABLE

## DES ORAISONS FUNÈBRES

### Contenues dans ce Volume.



**Fin de la Table.**



# ORAISON FUNÈBRE
## DE
# HENRIETTE-MARIE
## DE FRANCE,
### REINE
## DE LA GRANDE-BRETAGNE;

Prononcée, le 16 novembre 1669, en présence de MONSIEUR, frère unique du Roi, et de MADAME, dans l'église des religieuses de Sainte-Marie de Chaillot.

Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram. *Psal.* 2.

*Maintenant, ô rois! apprenez; instruisez-vous, juges de la terre.*

MONSEIGNEUR,

CELUI qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux Rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes

et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux Princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre foiblesse; il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main, et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les Princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. *Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande Reine, fille, femme, mère de Rois si puissans, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie; ce discours vous fera paroître un de ces exemples redoutables, qui étale aux yeux du monde sa vanité toute entière. Vous verrez, dans une seule vie, toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans bornes, aussi-bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie des bons succès; et depuis, des retours soudains, des changemens inouis; la rébellion long-temps retenue, à la fin tout-à-fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une Reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre

patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer entrepris par une Princesse, malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois, en des appareils si divers et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignemens que Dieu donne aux Rois: ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande Reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout-à-coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux Princes sur des évènemens si étranges, un Roi me prête ses paroles pour leur dire: *Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.* Entendez, ô grands de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde.

Mais la sage et religieuse Princesse, qui fait le sujet de ce discours, n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes pour y étudier les conseils de la divine Providence, et les fatales révolutions des monarchies, elle s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisoit les Princes par son exemple. J'ai déjà dit que ce grand Dieu les enseigne, et en leur donnant et en leur ôtant leur puissance. La Reine dont nous parlons, a également entendu deux leçons si opposées, c'est-à-dire, qu'elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. Dans l'une, elle a été bienfaisante; dans l'autre, elle s'est montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-

même de vertus. Tellement qu'elle a perdu, pour son propre bien, cette puissance royale qu'elle avoit pour le bien des autres; et si ses sujets, si ses alliés, si l'Eglise universelle a profité de ses grandeurs, elle-même a su profiter de ses malheurs et de ses disgrâces, plus qu'elle n'avoit fait de toute sa gloire. C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de Très-Haute, Très-Excellente et Très-Puissante Princesse Henriette-Marie de France, Reine de la Grande-Bretagne.

Quoique personne n'ignore les grandes qualités d'une Reine dont l'histoire a rempli tout l'univers, je me sens obligé d'abord à les rappeler en votre mémoire, afin que cette idée nous serve pour toute la suite du discours. Il seroit superflu de parler au long de la glorieuse naissance de cette Princesse : on ne voit rien sous le soleil qui en égale la grandeur. Le Pape S. Grégoire (1) a donné dès les premiers siècles cet éloge singulier à la couronne de France, qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde, que la dignité royale surpasse les fortunes particulières. Que s'il a parlé en ces termes du temps du roi Childebert, et s'il a élevé si haut la race de Mérovée, jugez ce qu'il auroit dit du sang de Saint Louis et de Charlemagne. Issue de cette race, fille de Henri-le-Grand, et de tant de Rois, son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. A la vérité elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle alloit unir la maison de France à la royale famille des Stuarts, qui étoient venus à la succession de la couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII ; mais qui tenoient de leur chef, depuis plusieurs siècles, le sceptre

(1) Lib. 5. Ep. 6.

d'Ecosse, et qui descendoient de ces Rois antiques, dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande nation, c'est parce qu'elle pouvoit contenter le désir immense qui, sans cesse, la sollicitoit à faire du bien. Elle eut une magnificence royale, et l'on eût dit qu'elle perdoit ce qu'elle ne donnoit pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et des secrets, elle disoit que les Princes devoient garder le même silence que les confesseurs, et avoir la même discrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de sa parole, ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant, qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, et qui accorde si heureusement la liberté avec le respect? Douce, familière, agréable autant que ferme et vigoureuse, elle savoit persuader et convaincre aussi-bien que commander, et faire valoir la raison, non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitoit les affaires; et une main si habile eût sauvé l'Etat, si l'Etat eût pu être sauvé. On ne peut assez louer la magnanimité de cette Princesse. La fortune ne pouvoit rien sur elle; ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont surprise, n'ont abattu son courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la religion de ses ancêtres? Elle a bien su reconnoître que cet attachement faisoit la gloire de sa maison, aussi-bien que celle de toute la France, seule nation de l'univers qui, depuis douze siècles presque accomplis, que ses Rois ont embrassé le christianisme, n'a jamais vu sur le trône que des Princes enfans de l'Eglise. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne seroit capable de la détacher de la foi de Saint Louis. Le Roi son mari lui a

donné jusqu'à la mort ce bel éloge, qu'il n'y avoit que le seul point de religion, où leurs cœurs fussent désunis; et confirmant par son témoignage la piété de la Reine, ce Prince très-éclairé a fait connoître en même temps à toute la terre la tendresse, l'amour conjugal, la sainte et inviolable fidélité de son épouse incomparable.

Dieu, qui rapporte tous ses conseils à la conservation de sa sainte Eglise, et qui, fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois des chastes attraits de deux saintes héroïnes, pour délivrer ses fidèles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut sauver la ville de Béthulie, il tendit, dans la beauté de Judith, un piége imprévu et inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les grâces pudiques de la reine Esther eurent un effet aussi salutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du Roi son mari, et fit d'un Prince infidèle, un illustre protecteur du peuple de Dieu. Par un conseil à peu près semblable, ce grand Dieu avoit préparé un charme innocent au Roi d'Angleterre, dans les agrémens infinis de la Reine son épouse. Comme elle possédoit son affection (car les nuages qui avoient paru au commencement furent bientôt dissipés) et que son heureuse fécondité redoubloit tous les jours les sacrés liens de leur amour mutuel: sans commettre l'autorité du Roi son seigneur, elle employoit son crédit à procurer un peu de repos aux catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans elle fut capable de ces soins: et seize années d'une prospérité accomplie, qui coulèrent sans interruption, avec l'admiration de toute la terre, furent seize années de douceur pour cette Eglise affligée. Le crédit de la Reine obtint aux catholiques ce bonheur singulier et presque incroyable, d'être gouvernés successivement par trois nonces apostoliques, qui

leur apportoient les consolations que reçoivent les enfans de Dieu de la communication avec le Saint Siége. Le Pape S. Grégoire écrivant au pieux empereur Maurice, lui représente en ces termes les devoirs des Rois chrétiens (1) : *Sachez, ô grand Empereur, que la souveraine puissance vous est accordée d'en haut, afin que la vertu soit aidée, que les voies du ciel soient élargies, et que l'empire de la terre serve l'empire du ciel.* C'est la vérité elle-même qui lui a dicté ces belles paroles. Car qu'y a-t-il de plus convenable à la puissance, que de secourir la vertu? A quoi la force doit-elle servir qu'à défendre la raison? Et pourquoi commandent les hommes, si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi. Mais sur-tout il faut remarquer l'obligation si glorieuse que ce grand Pape impose aux Princes, d'élargir les voies du ciel. Jésus-Christ a dit dans son Evangile : Combien est étroit le chemin qui mène à la vie : et voici ce qui le rend si étroit. C'est que le juste, sévère à lui-même, et persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres, et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire et rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche. Accourez, dit S. Grégoire, puissances du siècle; voyez dans quel sentier la vertu chemine; doublement à l'étroit, et par elle-même, et par l'effort de ceux qui la persécutent : secourez-la, tendez-lui la main : puisque vous la voyez déjà fatiguée du combat qu'elle soutient au-dedans contre tant de tentations qui

(1) *Ad hoc enim potestas dominorum meorum pietati cœlitùs data est super omnes homines, ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum via largius pateat; ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur.* Greg. Lib. 2. Epist. 62. Mag. Aug.

attaquent la nature humaine, mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors. Ainsi vous élargirez un peu les voies du ciel, et rétablirez ce chemin, que sa hauteur et son âpreté rendront toujours assez difficile.

Mais si jamais l'on peut dire que la voie du chrétien est étroite, c'est, Messieurs, durant les persécutions. Car que peut-on imaginer de plus malheureux, que de ne pouvoir conserver la foi sans s'exposer au supplice, ni sacrifier sans trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant! Tel étoit l'état déplorable des catholiques Anglais. L'erreur et la nouveauté se faisoient entendre dans toutes les chaires; et la doctrine ancienne qui, selon l'oracle de l'Evangile, *doit être prêchée jusques sur les toits* (1), pouvoit à peine parler à l'oreille. Les enfans de Dieu étoient étonnés de ne voir plus ni l'autel, ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de miséricorde, qui justifient ceux qui s'accusent. O douleur! Il falloit cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût fait les crimes; et Jésus-Christ même se croyoit contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles et d'autres ténèbres, que ces voiles et ces ténèbres mystiques, dont il se couvre volontairement dans l'Eucharistie. A l'arrivée de la Reine, la rigueur se ralentit, et les catholiques respirèrent. Cette chapelle royale qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence dans son palais de Sommerset, rendoit à l'Eglise sa première forme. Henriette, digne fille de Saint Louis, y animoit tout le monde par son exemple, et y soutenoit avec gloire, par ses retraites, par ses prières, et par ses dévotions, l'ancienne réputation de la très-chrétienne maison de France. Les prêtres de

(1) *Quod in aure auditis, prædicate super tecta.* Matth. 10. 27.

l'Oratoire, que le grand Pierre Bérulle avoit conduits avec elle, et après eux les pères Capucins, y donnèrent, par leur piété, aux autels, leur véritable décoration, et au service divin, sa majesté naturelle. Les prêtres et les religieux, zélés et infatigables pasteurs de ce troupeau affligé, qui vivoient en Angleterre pauvres, errans, travestis, *desquels* aussi *le monde n'étoit pas digne* (1), venoient reprendre avec joie les marques glorieuses de leur profession dans la chapelle de la Reine; et l'Eglise désolée, qui autrefois pouvoit à peine gémir librement, et pleurer sa gloire passée, faisoit retentir hautement les cantiques de Sion dans une terre étrangère. Ainsi la pieuse Reine consoloit la captivité des fidèles, et relevoit leur espérance.

Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'Apocalypse (2), c'est-à-dire, l'erreur et l'hérésie; quand, pour punir les scandales, ou pour réveiller les peuples et les pasteurs, il permet à l'esprit de séduction de tromper les ames hautaines, et de répandre par-tout un chagrin superbe, une indocile curiosité, et un esprit de révolte; il détermine dans sa sagesse profonde les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur, et aux souffrances de son Eglise. Je n'entreprends pas, chrétiens, de vous dire la destinée des hérésies de ces derniers siècles, ni de marquer le terme fatal dans lequel Dieu a résolu de borner leur cours. Mais si mon jugement ne me trompe pas; si, rappelant la mémoire des siècles passés, j'en fais un juste rapport à l'état présent; j'ose croire, et je vois les sages concourir à ce sentiment que les jours d'aveuglement sont écoulés, et qu'il est temps désormais que la

(1) *Quibus dignus non erat mundus.* Hel. 11. 38.
(2) Apoc. 3. 1.

lumière revienne. Lorsque le roi Henri VIII, prince en tout le reste accompli, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres Rois, et commença d'ébranler l'autorité de l'Eglise; les Sages lui dénoncèrent qu'en remuant ce seul point, il mettoit tout en péril, et qu'il donnoit contre son dessein une licence effrénée aux âges suivans. Les Sages le prévinrent; mais les Sages sont-ils crus en ces temps d'emportement, et ne se rit-on pas de leurs prophéties? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impérieuse, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la religion a de plus saint, a été en proie. L'Angleterre a tant changé, qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir; et plus agitée en sa terre et dans ses ports même que l'Océan qui l'environne, elle se voit inondée par l'effroyable débordement de mille sectes bizarres. Qui sait si, étant revenue de ses erreurs prodigieuses touchant la royauté, elle ne poussera pas plus loin ses réflexions, et si, ennuyée de ses changemens, elle ne regardera pas avec complaisance l'état qui a précédé? Cependant admirons ici la piété de la Reine, qui a su si bien conserver les précieux restes de tant de persécutions. Que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cause de la foi, ont subsisté pendant tout le cours de sa vie, par l'immense profusion de ses aumônes? Elles se répandoient de toutes parts jusqu'aux dernières extrémités de ses trois royaumes, et s'étendant par leur abondance, même sur les ennemis de la foi, elles adoucissoient leur aigreur, et les ramenoient à l'Eglise. Ainsi non-seulement elle conservoit, mais encore elle augmentoit le peuple de Dieu. Les conversions étoient innombrables; et ceux qui en ont été témoins oculaires nous ont appris,

que pendant trois ans de séjour qu'elle a fait dans la Cour du Roi son fils, la seule chapelle royale a vu plus de trois cents convertis, sans parler des autres, abjurer saintement leurs erreurs entre les mains de ses aumôniers. Heureuse d'avoir conservé si soigneusement l'étincelle de ce feu divin que Jésus est venu allumer au monde! Si jamais l'Angleterre revient à soi; si ce levain précieux vient un jour à sanctifier toute cette masse où il a été mêlé par ces royales mains; la postérité la plus éloignée, n'aura pas assez de louanges pour célébrer les vertus de la religieuse Henriette, et croira devoir à sa piété l'ouvrage si mémorable du rétablissement de l'Eglise.

Que si l'histoire de l'Eglise garde chèrement la mémoire de cette Reine, notre histoire ne taira pas les avantages qu'elle a procurés à sa maison et à sa patrie. Femme et mère très-chérie et très-honorée, elle a réconcilié avec la France et le Roi son mari, et le Roi son fils. Qui ne sait qu'après la mémorable action de l'île de Ré, et durant ce fameux siége de la Rochelle, cette Princesse prompte à se servir des conjonctures importantes, fit conclure la paix, qui empêcha l'Angleterre de continuer son secours aux calvinistes révoltés! Et dans ces dernières années, après que notre grand Roi, plus jaloux de sa parole et du salut de ses alliés, que de ses propres intérêts, eut déclaré la guerre aux Anglais, ne fut-elle pas encore une sage et heureuse médiatrice? Ne réunit-elle pas les deux royaumes? Et depuis encore ne s'est-elle pas appliquée en toutes rencontres à conserver cette même intelligence? Ces soins regardent maintenant vos Altesses royales: et l'exemple d'une grande Reine, aussi-bien que le sang de France et d'Angleterre, que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inspirer le désir de travailler sans cesse à l'union

de deux Rois qui vous sont si proches, et de qui la puissance et la vertu peuvent faire le destin de toute l'Europe.

Monseigneur, ce n'est plus seulement par cette vaillante main et par ce grand cœur que vous acquerrez de la gloire. Dans le calme d'une profonde paix vous aurez des moyens de vous signaler; et vous pouvez servir l'Etat, sans l'alarmer, comme vous avez fait tant de fois, en exposant, au milieu des plus grands hasards de la guerre, une vie aussi précieuse et aussi nécessaire que la vôtre. Ce service, Monseigneur, n'est pas le seul qu'on attend de vous; et l'on peut tout espérer d'un Prince que la sagesse conseille, que la valeur anime, et que la justice accompagne dans toutes ses actions. Mais où m'emporte mon zèle, si loin de mon triste sujet? Je m'arrête à considérer les vertus de Philippe, et ne songe pas que je vous dois l'histoire des malheurs de Henriette.

J'avoue, en la commençant, que je sens plus que jamais la difficulté de mon entreprise. Quand j'envisage de près les infortunes inouies d'une si grande Reine, je ne trouve plus de paroles, et mon esprit rebuté de tant d'indignes traitemens qu'on a faits à la majesté et à la vertu, ne se résoudroit jamais à se jeter parmi tant d'horreurs, si la constance admirable avec laquelle cette Princesse a soutenu ces calamités, ne surpassoit de bien loin les crimes qui les ont causées. Mais en même temps, Chrétiens, un autre soin me travaille. Ce n'est pas un ouvrage humain que je médite. Je ne suis pas ici un historien qui doit vous développer le secret des cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intérêts des parties: il faut que je m'élève au-dessus de l'homme, pour faire trembler toute créature sous les jugemens de Dieu. *J'entrerai*, avec David, *dans les puissances du*

*Seigneur* (1), et j'ai à vous faire voir les merveilles de sa main et de ses conseils; conseils de juste vengeance sur l'Angleterre; conseils de miséricorde pour le salut de la Reine; mais conseils marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte est si vive et si manifeste dans les évènemens que j'ai à traiter, qu'on ne peut résister à cette lumière.

Quelque haut qu'on puisse remonter pour rechercher dans les historiens les exemples des grandes mutations, on trouve que jusqu'ici elles sont causées ou par la mollesse, ou par la violence des Princes. En effet, quand les Princes, négligeant de connoître leurs affaires et leurs armées, ne travaillent qu'à la chasse, comme disoit cet historien (2), n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs, ou, quand emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni lois ni mesures, et qu'ils ôtent les égards et la crainte aux hommes, en faisant que les maux qu'ils souffrent leur paroissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient: alors ou la licence excessive, ou la patience poussée à l'extrémité, menacent terriblement les maisons régnantes. Charles I, roi d'Angleterre étoit juste, modéré, magnanime, très-instruit de ses affaires, et des moyens de régner. Jamais Prince ne fut plus capable de rendre la royauté, non-seulement vénérable et sainte, mais encore aimable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon la clémence? Je veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre (3) a dit de César, qu'il a été clément, jusqu'à être obligé de s'en repentir: *Cæsari proprium et peculiare sit*

(1) *Introïbo in potentias Domini.* Ps. 70.
(2) Q. Curt. Lib. VIII. 9.
(3) Plin. Lib. 9. cap. 25.

*clementiæ insigne, quâ usque ad pœnitentiam omnes superavit.* Que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles, aussi-bien que de César : mais que ceux qui veulent croire que tout est foible dans les malheureux et dans les vaincus, ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer, et comme il n'a jamais refusé ce qui étoit raisonnable, étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui étoit foible et injuste étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ces dernières épreuves. Mais certes, il a montré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la majesté à un Roi qui sait se connoître; et ceux qui ont vu de quel front il a paru dans la salle de Westminster, et dans la place de Witthal, peuvent juger aisément combien il étoit intrépide à la tête de ses armées, combien auguste et majestueux au milieu de son palais et de sa Cour. Grande Reine, je satisfais à vos plus tendres désirs, quand je célèbre ce Monarque; et ce cœur qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille, tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher, à qui ses ennemis même accorderont le titre de sage et celui de juste, et que la postérité mettra au rang des grands Princes, si son histoire trouve des lecteurs, dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux évènemens ni à la fortune.

Ceux qui sont instruits des affaires, étant obligés d'avouer que le Roi n'avoit point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès sacriléges dont

nous abhorrons la mémoire, en accusent la fierté indomptable de la Nation : et je confesse que la haine des parricides pourroit jeter les esprits dans ce sentiment. Mais quand on considère de plus près l'histoire de ce grand royaume, et particulièrement les derniers règnes, où l'on voit non-seulement les Rois majeurs, mais encore les pupilles, et les Reines même si absolues et si redoutées ; quand on regarde la facilité incroyable avec laquelle la religion a été ou renversée, ou rétablie par Henri, par Edouard, par Marie, par Elisabeth, on ne trouve ni la Nation si rebelle, ni ses parlemens si fiers et si factieux : au contraire, on est obligé de reprocher à ces peuples, d'avoir été trop soumis, puisqu'ils ont mis sous leur joug leur foi même et leur conscience. N'accusons donc pas aveuglément le naturel des habitans de l'île la plus célèbre du monde, qui, selon les plus fidèles historiens, tirent leur origine des Gaules ; et ne croyons pas que les Merciens, les Danois et les Saxons aient tellement corrompu en eux ce que nos pères leur avoient donné de bon sang, qu'ils soient capables de s'emporter à des procédés si barbares, s'il ne s'y étoit mêlé d'autres causes. Qu'est-ce donc qui les a poussés ? Quelle force, quel transport, quelle intempérie à causé ces agitations et ces violences ? N'en doutons pas, Chrétiens : les fausses religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines sans fin, sans règle, sans soumission, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la Reine a eu à combattre, et que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté n'ont pu vaincre.

J'ai déjà dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits, quand on ébranle les fondemens de la religion, et qu'on remue les bornes une fois posées. Mais comme la matière que je

traite me fournit un exemple manifeste et unique dans tous les siècles, de ces extrémités furieuses: il est, Messieurs, de la nécessité de mon sujet, de remonter jusqu'au principe, et de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la religion ancienne, et celui de l'autorité de l'Eglise, ont été capables de pousser les hommes.

Donc la source de tout mal est, que ceux qui n'ont pas craint de tenter, au siècle passé, la réformation par le schisme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés, que la sainte autorité de l'Eglise, ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les décrets des conciles, la doctrine des pères, et leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du Saint Siége et de l'Eglise catholique, n'ont plus été comme autrefois des lois sacrées et inviolables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance: et encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits, en les renfermant dans les limites de l'Ecriture-Sainte, comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendroit l'interprète, et croiroit que le Saint-Esprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès-lors on a bien prévu que la licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieroient jusqu'à l'infini: que l'opiniâtreté seroit invincible, et que tandis que les uns ne cesseroient de disputer, ou donneroient leurs rêveries pour inspirations, les autres, fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnoître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iroient enfin chercher un repos funeste, et une entière indépendance dans l'indifférence des religions, ou dans l'athéisme.

Tels, et plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la suite, sont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas par-tout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas partout les mêmes penchans et les mêmes ouvertures : ainsi, quoique cet esprit d'indocilité et d'indépendance soit également répandu dans toutes les hérésies de ces derniers siècles, il n'a pas produit universellement les mêmes effets : il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers et des nations, ou enfin la puissance divine qui donne quand il lui plaît des bornes secrètes aux passions des hommes les plus emportés, l'ont différemment retenu. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, et si sa malignité s'y est déclarée sans réserve, les Rois en ont souffert, mais aussi les Rois en ont été cause. Ils ont trop fait sentir aux peuples que l'ancienne religion se pouvoit changer. Les sujets ont cessé d'en révérer les maximes, quand ils les ont vu céder aux passions, et aux intérêts de leurs Princes. Ces terres trop remuées, et devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, et n'ont fait voir que d'effroyables précipices. J'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires et extravagantes qu'on voyoit paroître tous les jours. Ne croyez pas que ce soit seulement la querelle de l'épiscopat, ou quelques chicanes sur la lithurgie anglicane, qui ait ému les communes. Ces disputes n'étoient encore que de foibles commencemens, par où ces esprits turbulens faisoient comme un essai de leur liberté. Mais quelque chose de plus violent se remuoit dans le fond des cœurs : c'étoit un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une démangeaison d'innover sans fin, après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainsi les Calvinistes, plus hardis que les Luthériens, ont servi à établir les Sociniens qui ont été plus loin qu'eux, et dont ils grossissent tous les jours le parti. Les sectes infinies des Anabaptistes sont sorties de cette même source; et leurs opinions, mêlées au Calvinisme, ont fait naître les indépendans, qui n'ont point eu de bornes; parmi lesquels on voit les Trembleurs, gens fanatiques, qui croient que toutes leurs rêveries leur sont inspirées; et ceux qu'on nomme Chercheurs, à cause que dix-sept cents ans après Jésus-Christ, ils cherchent encore la religion, et n'en ont point d'arrêtée.

C'est, Messieurs, en cette sorte que les esprits une fois émus, tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de sectes. En vain les Rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir sur cette pente dangereuse, en conservant l'épiscopat. Car que peuvent des évêques, qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur chaire, et la révérence qu'on doit à la succession, en condamnant ouvertement leurs prédécesseurs jusqu'à la source même de leur sacre, c'est-à-dire, jusqu'au Pape Saint Grégoire, et au saint moine Augustin son disciple, et le premier Apôtre de la nation Anglaise? Qu'est-ce que l'épiscopat, quand il se sépare de l'Eglise, qui est son tout, aussi-bien que du Saint Siége, qui est son centre, pour s'attacher, contre sa nature, à la royauté comme à son chef? Ces deux puissances d'un ordre si différent ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement, quand on les confond ensemble; et la majesté des Rois d'Angleterre seroit demeurée plus inviolable, si contente de ses droits sacrés, elle n'avoit point voulu attirer à soi les droits et l'autorité de l'Eglise. Ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs: et Dieu, pour punir l'irréligieuse instabilité de ces peuples, les a livrés

à l'intempérance de leur folle curiosité ; en sorte que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire, est devenue la plus dangereuse de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect de la majesté et des lois, ni s'ils devinrent factieux, rebelles et opiniâtres. On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids, qui seul est capable de tenir les peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet qui échappe, si on leur ôte ce frein nécessaire; et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion. C'est de-là que nous est né ce prétendu règne de Christ, inconnu jusqu'alors au christianisme, qui devoit anéantir toute la royauté, et égaler tous les hommes; songe séditieux des indépendans, et leur chimère impie et sacrilége : tant il est vrai que tout se tourne en révoltes et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la religion est anéantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Esprit a prononcée par une sentence manifeste? Dieu même menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux, et par là de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie (1) : *Leur ame*, dit le Seigneur, *a varié envers moi*, quand ils ont si souvent changé de religion ; *et je leur ai dit, je ne serai plus votre pasteur*, c'est-à-dire, je vous abandonnerai à vous-mêmes et à votre cruelle destinée. Et voyez la suite : *Que ce qui doit*

(1) *Anima eorum variavit in me; et dixi : Non pascam vos. Quod moritur moriatur : et quod succiditur, succidatur, et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui.* Zach. 11. 9.

*mourir aille à la mort; que ce qui doit être retranché, soit retranché.* Entendez-vous ces paroles? *Et que ceux qui demeureront, se dévorent les uns les autres!* O prophétie trop réelle, et trop véritablement accomplie! La Reine avoit bien raison de juger qu'il n'y avoit point de moyen d'ôter les causes des guerres civiles, qu'en retournant à l'unité catholique, qui a fait fleurir durant tant de siècles l'Eglise et la monarchie d'Angleterre, autant que les plus saintes Eglises, et les plus illustres monarchies du monde. Ainsi quand cette pieuse Princesse servoit l'Eglise, elle croyoit servir l'Etat; elle croyoit assurer au Roi des serviteurs, en conservant à Dieu des fidèles. L'expérience a justifié ses sentimens, et il est vrai que le Roi son fils n'a rien trouvé de plus ferme dans son service, que ces catholiques si haïs, si persécutés, que lui avoit sauvés la Reine sa mère. En effet, il est visible que puisque la séparation et la révolte contre l'autorité de l'Eglise a été la source d'où sont dérivés tous les maux, on n'en trouvera jamais les remèdes que par le retour à l'unité, et par la soumission ancienne. C'est le mépris de cette unité qui a divisé l'Angleterre. Que si vous me demandez comment tant de factions opposées, et tant de sectes incompatibles qui se devoient apparemment détruire les unes les autres, ont pu si opiniâtrément conspirer ensemble contre le trône royal, vous l'allez apprendre.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite, raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil et par prévoyance; mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions.

qu'elle lui a présentées; enfin, un de ces esprits remuans et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paroît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les Rois (1). Car comme il eut aperçu que dans ce mélange infini de sectes, qui n'avoient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, étoit le charme qui possédoit les esprits; il sut si bien les concilier par-là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci occupés du premier objet qui les avoit transportés, alloient toujours, sans regarder qu'ils alloient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi-bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avoit tellement enchanté le monde, qu'il étoit regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvoit encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'étoit le conseil de Dieu d'instruire les Rois à ne point quitter son Eglise. Il vouloit découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'hérésie, combien elle

(1) Apoc. 13. 5. 7.

est naturellement indocile et indépendante, combien elle est fatale à la royauté, et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours : ou il enchaîne, ou il aveugle, où il dompte tout ce qui est capable de résistance. *Je suis le Seigneur*, dit-il par la bouche de Jérémie, *c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes et les animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît* (1), *Et maintenant j'ai voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur* (2). Il l'appelle son serviteur, quoiqu'infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. *Et j'ordonne*, poursuit-il, *que tout lui soit soumis, jusqu'aux animaux* (3) : tant il est vrai que tout ploie, et que tout est souple quand Dieu le commande. Mais écoutez la suite de la prophétie. *Je veux que ces peuples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne* (4). Voyez, Chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde.

Tel a été le sort de l'Angleterre. Mais que dans cette effroyable confusion de toutes choses,

(1) *Ego feci terram et homines, et jumenta quæ sunt super faciem terræ, in fortitudine mea magna et in brachio meo extento, et dedi eam ei qui placuit in oculis meis.* Jérém. xxvij.

(2) *Et nunc itaque dedi omnes terras in manu Nabuchodonosor regis Babylonis servi mei.* Ibid.

(3) *Insuper et bestias agri dedi ei ut serviant illi.* Ibid.

(4) *Et servient ei, et servient filio ejus*, etc., *donec veniat tempus terræ ejus et ipsius.* Ibid.

Il est beau de considérer ce que la grande Henriette a entrepris pour le salut de ce royaume ; ses voyages, ses négociations, ses traités, tout ce que sa prudence et son courage opposoient à la fortune de l'Etat, et enfin sa constance, par laquelle n'ayant pu vaincre la violence de la destinée, elle en a si noblement soutenu l'effort. Tous les jours elle ramenoit quelqu'un des rebelles ; et de peur qu'ils ne fussent malheureusement engagés à faillir toujours, parce qu'ils avoient failli une fois, elle vouloit qu'ils trouvassent leur refuge dans sa bonté et leur sureté dans sa parole. Ce fut entre ses mains que le gouverneur de Scharborouk remit ce port, et ce château inaccessible. Les deux Hothams père et fils, qui avoient donné le premier exemple de perfidie, en refusant au Roi même les portes de la forteresse et du port de Hulle, choisirent la Reine pour médiatrice, et devoient rendre au Roi cette place avec celle de Beverlei : mais ils furent prévenus et décapités ; et Dieu, qui vouloit punir leur honteuse désobéissance par les propres mains des rebelles, ne permit pas que le Roi profitât de leur repentir. Elle avoit encore gagné un maire à Londres, dont le crédit étoit grand, et plusieurs autres chefs de la faction. Presque tous ceux qui lui parloient, se rendoient à elle ; et si Dieu n'eût point été inflexible, si l'aveuglement des peuples n'eût pas été incurable, elle auroit guéri les esprits, et le parti le plus juste auroit été le plus fort.

On sait, Messieurs, que la Reine a souvent exposé sa personne dans ces conférences secrètes ; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hasards. Les rebelles s'étoient saisi des arsenaux et des magasins ; et malgré la défection de tant de sujets, malgré l'infâme désertion de la milice même, il étoit encore plus aisé au Roi de lever

des soldats que de les armer. Elle abandonne, pour avoir des armes et des munitions, non-seulement ses joyaux, mais encore le soin de sa vie. Elle se met en mer au mois de février, malgré l'hiver et les tempêtes; et sous prétexte de conduire en Hollande la Princesse royale sa fille aînée, qui avoit été mariée à Guillaume, prince d'Orange, elle va pour engager les Etats dans les intérêts du Roi, lui gagner des officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avoit pas effrayée, quand elle partit d'Angleterre; l'hiver ne l'arrête pas un mois après, quand il faut retourner auprès du Roi: mais le succès n'en fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tempête furieuse dont la flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent allarmés jusqu'à perdre l'esprit, et quelques-uns d'entr'eux se précipitèrent dans les ondes. Elle, toujours intrépide autant que les vagues étoient émues, rassuroit tout le monde par sa fermeté. Elle excitoit ceux qui l'accompagnoient à espérer en Dieu qui faisoit toute sa confiance; et pour éloigner de leur esprit les funestes idées de la mort qui se présentoit de tous côtés, elle disoit avec un air de sérénité qui sembloit déjà ramener le calme, que les Reines ne se noyoient pas. Hélas! elle est réservée à quelque chose de bien plus extraordinaire. Et pour s'être sauvée du naufrage, ses malheurs n'en seront pas moins déplorables. Elle vit périr ses vaisseaux, et presque toute l'espérance d'un si grand secours. L'amiral, où elle étoit, conduit par la main de celui qui domine sur la profondeur de la mer, et qui dompte ses flots soulevés, fut repoussé aux ports de Hollande, et tous les peuples furent étonnés d'une délivrance si miraculeuse.

Ceux qui sont échappés du naufrage (1),

(1) *Naufragio liberati, exinde repudium et navi et mari dicunt.* Tert. de pœnit.

disent un éternel adieu à la mer et aux vaisseaux, et comme disoit un ancien auteur, ils n'en peuvent même supporter la vue. Cependant onze jours après, ô résolution étonnante! la Reine à peine sortie d'une tourmente si épouvantable, pressée du désir de revoir le Roi et de le secourir, ose encore se commettre à la fureur de l'Océan, et à la rigueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vaisseaux qu'elle charge d'officiers et de munitions, et repasse enfin en Angleterre. Mais qui ne seroit étonné de la cruelle destinée de cette Princesse! Après s'être sauvée des flots, une autre tempête lui fut presque fatale. Cent pièces de canon tonnèrent sur elle à son arrivée, et la maison où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable péril! Mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat! On l'amena prisonnier peu de temps après; elle lui pardonna son crime, le livra pour tout supplice à sa conscience, et à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une Princesse si bonne et si généreuse: tant elle étoit au-dessus de la vengeance aussi-bien que de la crainte. Mais ne la verrons-nous jamais auprès du Roi qui souhaite si ardemment son retour? Elle brûle du même désir, et déjà je la vois paroître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un général à la tête d'une armée royale, pour traverser des provinces que les rebelles tenoient presque toutes. Elle assiége et prend d'assaut en passant, une place considérable qui s'opposoit à sa marche; elle triomphe, elle pardonne, et enfin le Roi la vient recevoir dans une campagne où il avoit remporté l'année précédente une victoire signalée sur le général Essex. Une heure après on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée: tout sembloit prospérer par sa présence; les rebelles étoient

consternés : et si la Reine en eût été crue ; si au lieu de diviser les armées royales, et de les amuser, contre son avis, aux siéges infortunés de Hull et de Glocester, on eût marché droit à Londres, l'affaire étoit décidée, et cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué. Le terme fatal approchoit, et le ciel, qui sembloit suspendre, en faveur de la piété de la Reine, la vengeance qu'il méditoit, commença à se déclarer. *Tu sais vaincre*, disoit un brave Africain au plus rusé capitaine qui fut jamais, *mais tu ne sais pas user de la victoire : Rome que tu tenois t'échappe ; et le destin ennemi t'a ôté tantôt le moyen, tantôt la pensée de la perdre* (1). Depuis ce malheureux moment tout alla visiblement en décadence, et les affaires furent sans retour. La Reine qui se trouva grosse, et qui ne put par tout son crédit faire abandonner ces deux siéges qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur, et tout l'Etat languit avec elle. Elle fut contrainte de se séparer d'avec le Roi, qui étoit presque assiégé dans Oxford, et ils se dirent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sussent pas que c'étoit le dernier. Elle se retire à Excester, ville forte, où elle fut elle-même bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une Princesse, et se vit douze jours après contrainte de prendre la fuite pour se réfugier en France.

Princesse dont la destinée est si grande et si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison ! O Eternel ! veillez sur elle ; Anges saints ! rangez à l'entour

(1) *Tum Maharbal : Vincere scis, Annibal, victoriâ uti nescis.* Liv. Dec. 3. liv. 2.

*Potiundæ urbis Romæ, modò mentem non dari, modò fortunam.* Ibid. liv. 6.

vos escadrons invisibles, et faites la garde autour du berceau d'une Princesse si grande et si délaissée. Elle est destinée au sage et valeureux Philippe, et doit des Princes à la France, dignes de lui, dignes d'elle, et de leurs aïeux. Dieu l'a protégée, Messieurs. Sa gouvernante, deux ans après, tire ce précieux enfant des mains des rebelles, et quoiqu'ignorant sa captivité, et sentant trop sa grandeur, elle se découvre elle-même; quoique refusant tous les autres noms, elle s'obstine à dire qu'elle est la Princesse; elle est enfin amenée auprès de la Reine sa mère, pour faire sa consolation durant ses malheurs, en attendant qu'elle fasse la félicité d'un grand Prince, et la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon histoire. J'ai dit que la Reine fut obligée à se retirer de son royaume. En effet, elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivoient de si près, qu'elle entendoit presque leurs cris et leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avoit fait sur la même mer, lorsque venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyoit pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle, et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers! Maintenant chassée, et poursuivie par ses ennemis implacables qui avoient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart-d'heure, n'ayant pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle n'avoit ni assez de vent ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Brest, ou après tant de maux il lui fut permis de respirer un peu.

Quand je considère en moi-même les périls extrêmes et continuels qu'a courus cette Princesse sur la mer et sur la terre durant l'espace de près

de dix ans, et que d'ailleurs je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, pendant que tout réussit d'une manière surprenante contre l'Etat; que puis-je penser autre chose, sinon que la providence, autant attachée à lui conserver la vie, qu'à renverser sa puissance, a voulu qu'elle survéquit à ses grandeurs, afin qu'elle pût survivre aux attachemens de la terre, et aux sentimens d'orgueil qui corrompent d'autant plus les ames, qu'elles sont plus grandes et plus élevées? Ce fut un conseil à peu près semblable, qui abaissa autrefois David sous la main du rebelle Absalon (1). *Le voyez-vous, ce grand Roi*, dit le saint et éloquent prêtre de Marseille; *le voyez-vous seul, abandonné, tellement déchu dans l'esprit des siens, qui devient un objet de mépris aux uns, et, ce qui est plus insupportable à un grand courage, un objet de pitié aux autres; ne sachant*, poursuit Salvien, *de laquelle de ces deux choses il avoit plus à se plaindre, ou de ce que Siba le nourrissoit, ou de ce que Sémei avoit l'insolence de le maudir!* Voilà, Messieurs, une image, mais imparfaite, de la Reine d'Angleterre, quand après de si étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paroître au monde, et d'étaler pour ainsi dire, à la France même, et au Louvre, où elle étoit née avec tant de gloire, toute l'étendue de sa misère. Alors elle put bien dire avec le prophète Isaïe (2) : *Le Seigneur*

(1) *Dejectus usque in suorum, quod grave est, contumeliam; vel, quod gravius, misericordiam; ut vel Siba eum pasceret, vel maledicere Semei publicè non timeret.* Sal. l. 2. de guber. Dei.

(2) *Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ, et ad ignominiam deduceret universos inclitos terræ.* Isa. xxiij. 9.

*des armées a fait ces choses pour anéantir tout le faste des grandeurs humaines et tourner en ignominie ce que l'univers a de plus auguste.* Ce n'est pas que la France ait manqué à la fille de Henri-le-Grand. Anne la magnanime, la pieuse, que nous ne nommerons jamais sans regret, la reçut d'une manière convenable à la majesté des deux Reines. Mais les affaires du Roi ne permettant pas que cette sage régente, pût proportionner le remède au mal, jugez de l'état de ces deux Princesses. Henriette d'un si grand cœur, est contrainte de demander du secours : Anne d'un si grand cœur, ne peut en donner assez. Si l'on eût pu avancer ces belles années dont nous admirons maintenant le cours glorieux, Louis qui entend de si loin les gémissemens des Chrétiens affligés, qui assuré de sa gloire, dont la sagesse de ses conseils et la droiture de ses intentions lui répondent toujours malgré l'incertitude des évènemens, entreprend lui seul la cause commune, et porte ses armes redoutées à travers des espaces immenses de mer et de terre, auroit-il refusé son bras à ses voisins, à ses alliés, à son propre sang, aux droits sacrés de la royauté, qu'il sait si bien maintenir? Avec quelle puissance l'Angleterre l'auroit-elle vu invincible défenseur, ou vengeur présent de sa majesté violée? Mais Dieu n'avoit laissé aucune ressource au Roi d'Angleterre : tout lui manque, tout lui est contraire. Les Ecossais, à qui il se donne, le livrent aux parlementaires Anglais : et les gardes fidèles de nos Rois, trahissent le leur. Pendant que le parlement d'Angleterre songe à congédier l'armée, cette armée toute indépendante, réforme elle-même à sa mode le parlement, qui eût gardé quelques mesures, et se rend maîtresse de tout. Ainsi le Roi est mené de captivité en captivité, et la Reine remue

envain la France, la Hollande, la Pologne même et les Puissances du Nord les plus éloignées. Elle ranime les Ecossais, qui arment trente mille hommes : elle fait avec le duc de Lorraine une entreprise pour la délivrance du Roi son seigneur, dont le succès paroît infaillible, tant le concert en est juste. Elle retire ses chers enfans, l'unique espérance de sa maison, et confesse à cette fois que parmi les plus mortelles douleurs, on est encore capable de joie. Elle console le Roi qui lui écrit de sa prison même, qu'elle seule soutient son esprit, et qu'il ne faut craindre de lui aucune bassesse, parce que sans cesse il se souvient qu'il est à elle. O mère, ô femme, ô Reine admirable, et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étoient quelque chose! Enfin il faut céder à votre sort. Vous avez soutenu l'Etat, qui est attaqué par une force invincible et divine; il ne reste plus désormais sinon que vous teniez ferme parmi ces ruines.

Comme une colonne, dont la masse solide paroît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle soutenoit, fond sur elle sans l'abattre, ainsi la Reine se montre le ferme soutien de l'Etat, lorsqu'après en avoir long-temps porté le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chute.

Qui cependant pourroit exprimer ses justes douleurs? Qui pourroit raconter ses plaintes? Non, Messieurs, Jérémie, lui-même, qui seul semble être capable d'égaler les lamentations aux calamités, ne suffiroit pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec le Prophète (1) : *Voyez*,

(1) *Facti sunt filii perditi, quoniam invaluit inimicus.* Lam. j. 16. *Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus.* Ibid. j. 16. *Polluit regnum et principes ejus.* Ibid. j. 2. *Recedite à me, amarè flebo; nolite incumbere*

*Seigneur, mon affliction. Mon ennemi s'est fortifié, mes enfans sont perdus. Le cruel a mis sa main sacrilége sur ce qui m'étoit le plus cher. La royauté a été profanée, et les Princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi, je pleurerai amèrement; n'entreprenez pas de me consoler. L'épée a frappé au-dehors, mais je sens en moi-même une mort semblable.*

Mais après que nous avons écouté ses plaintes, saintes filles, ses chères amies, (car elle vouloit bien vous nommer ainsi) vous qui l'avez vue si souvent gémir devant les autels de son unique protecteur, et dans le sein desquelles elle a versé les secrètes consolations qu'elle en recevoit, mettez fin à ce discours, en nous racontant les sentimens chrétiens dont vous avez été les témoins fidèles. Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes grâces; l'une, de l'avoir faite chrétienne, l'autre, Messieurs, qu'attendez-vous? Peut-être d'avoir rétabli les affaires du Roi son fils? Non. C'est de l'avoir faite Reine malheureuse. Ah! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle. Il faut éclater, percer cette enceinte, faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue! Que ses douleurs l'ont rendue savante dans la science de l'Evangile, et qu'elle a bien connu la religion et la vertu de la croix, quand elle a uni le christianisme avec les malheurs! Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous mêmes, et les sentimens de la foi. De-là naissent des monstres de crimes, des raffinemens de plaisir, des délicatesses d'orgueil, qui ne donnent que trop de fondement

*ut consolemini me.* Is. xxij. 4. *Foris interficit gladius, et domi mors similis est.* Lam. j. 20.

à ces terribles malédictions que Jésus-Christ a prononcées dans son Evangile : *Malheur à vous qui riez ; malheur à vous qui êtes pleins et contens du monde* (1). Au contraire, comme le christianisme a pris naissance de la croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient. Là on expie ses péchés, là on épure ses intentions, là on transporte ses désirs de la terre au ciel, là on perd tout le goût du monde, et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter, les plus expérimentés dans les affaires, font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne ! Et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux ! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas : nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait, et de ce que nous avons manqué de faire ; et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyoit infaillible. Nous voyons que Dieu seul est sage ; et en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singulière consolation, qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans sans relâche, sans aucune consolation de la part des hommes, notre malheureuse Reine (donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un sujet d'actions de

(1) *Væ vobis qui ridetis ; væ qui saturati estis.* Luc. 6.

grâces) lui faisant étudier sous sa main ces dures, mais solides leçons. Enfin, fléchi par ses vœux et par son humble patience, il a rétabli la maison royale. Charles II est reconnu, et l'injure des Rois a été vengée. Ceux que les armes n'avoient pu vaincre, ni les conseils ramener, sont venus tout-à-coup d'eux-mêmes : déçus par leurs libertés, ils en ont à la fin détesté l'excès, honteux d'avoir eu tant de pouvoir, et leurs propres succès leur faisant horreur. Nous savons que ce Prince magnanime eût pu hâter ses affaires en se servant de la main de ceux qui s'offroient à détruire la tyrannie par un seul coup. Sa grande ame a dédaigné ces moyens trop bas. Il a cru qu'en quelqu'état que fussent les Rois, il étoit de leur majesté de n'agir que par les lois ou par les armes. Ces lois qu'il a protégées, l'ont rétabli presque toutes seules ; il règne paisible et glorieux sur le trône de ses ancêtres, et fait régner avec lui la justice, la sagesse et la clémence.

Il est inutile de vous dire combien la Reine fut consolée par ce merveilleux évènement ; mais elle avoit appris par ses malheurs à ne changer pas dans un si grand changement de son état. Le monde une fois banni, n'eut plus de retour dans son cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu qui avoit rendu inutiles tant d'entreprises et tant d'efforts, parce qu'il attendoit l'heure qu'il avoit marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre par la main le Roi son fils, pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine, qui tient, du plus haut des cieux, les rênes de tous les empires ; et dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés (1), elle attacha son affection au royaume où

(1) *Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes.* S. Aug. 5. de Civit. c. 24.

l'on ne craint point d'avoir des égaux, et où l'on voit sans jalousie ses concurrens. Touchée de ces sentimens, elle aima cette humble maison plus que ses palais. Elle ne se servit plus de son pouvoir, que pour protéger la foi catholique, pour multiplier ses aumônes, et pour soulager plus abondamment les familles réfugiées de ses trois royaumes, et tous ceux qui avoient été ruinés pour la cause de la religion, ou pour le service du Roi. Rappelez en votre mémoire avec quelle circonspection elle ménageoit le prochain, et combien elle avoit d'aversion pour les discours empoisonnés de la médisance. Elle savoit de quel poids est non-seulement la moindre parole, mais le silence même des Princes ; et combien la médisance se donne d'empire, quand elle a osé seulement paroître en leur auguste présence ! Ceux qui la voyoient attentive à peser toutes ses paroles, jugeoient bien qu'elle étoit sans cesse sous la vue de Dieu, et que, fidelle imitatrice de l'institut de Sainte Marie, jamais elle ne perdoit la sainte présence de la majesté divine. Aussi rappeloit-elle souvent ce précieux souvenir par l'oraison, et par la lecture du livre de l'imitation de Jésus, où elle apprenoit à se conformer au véritable modèle des Chrétiens. Elle veilloit sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux et tant de traverses, elle ne connut plus d'autres ennemis que ses péchés. Aucun ne lui sembla léger : elle en faisoit un rigoureux examen : et soigneuse de les expier par les aumônes, elle étoit si bien préparée, que la mort n'a pu la surprendre, encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil. Elle est morte cette grande Reine, et par sa mort elle a laissé un regret éternel, non-seulement à Monsieur et à Madame, qui fidèles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des respects si soumis, si sincères,

si persévérans, mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la servir ou de la connoître. Ne plaignons plus ses disgrâces, qui font maintenant sa félicité. Si elle avoit été plus fortunée, son histoire seroit plus pompeuse, mais ses œuvres seroient moins pleines, et avec des titres superbes, elle auroit peut-être paru vide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la croix au trône, qu'elle a mis ses malheurs au nombre des plus grandes grâces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent. Puisse donc ce Dieu de miséricorde accepter ses afflictions en sacrifice agréable! Puisse-t-il la placer au sein d'Abraham, et content de ses maux, épargner désormais à sa famille et au monde de si terribles leçons.

---

# ORAISON FUNÈBRE
DE
# HENRIETTE-ANNE
## D'ANGLETERRE,
## DUCHESSE D'ORLÉANS;
Prononcée à St.-Denis, le 12 août 1670.

Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes : vanitas vanitatum, et omnia vanitas. *Eccl.* 2.

*Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste : vanité des vanités, et tout est vanité.*

MONSEIGNEUR,

J'ÉTOIS donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à Très-Haute et Très-Puissante Princesse Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Elle que j'avois vu si attentive pendant que je rendois le même devoir à la Reine sa mère, devoit être sitôt après le sujet d'un discours semblable; et ma triste voix étoit réservée à ce déplorable ministère. O vanité ! ô néant ! ô mortels ignorans de leurs destinées ! L'eût-elle cru il y a dix mois ? Et vous, Messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versoit tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même ? Princesse, le digne

objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'étoit-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort? Et la France qui vous revit avec tant de joie, environnée d'un nouvel éclat, n'avoit-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous au retour de ce voyage fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire, et de si belles espérances? *Vanité des vanités, et tout est vanité.* C'est la seule parole qui me reste, c'est la seule réflexion que me permet dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les livres sacrés, pour y trouver quelque texte que je pusse appliquer à cette Princesse. J'ai pris sans étude et sans choix les premières paroles que me présente l'Ecclésiaste, où, quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort, faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte, qui convient à tous les états et à tous les évènemens de notre vie, par une raison particulière, devient propre à mon lamentable sujet, puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes, ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement: tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté, qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

Mais dis-je la vérité? L'homme que Dieu a fait à son image, n'est-il qu'une ombre? Ce que

Jésus-Christ est venu chercher du ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, acheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien? Reconnoissons notre erreur. Sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposoit; et l'espérance publique, frustrée tout-à-coup par la mort de cette Princesse, nous poussoit trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier; de peur que, croyant avec les impies, que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, après avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, et conclut tout son discours en lui disant: *Crains Dieu, et garde ses commandemens; car c'est là tout l'homme, et sache que le Seigneur examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien ou de mal* (1). Ainsi tout est vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde: mais au contraire, tout est important, si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de sa vie mortelle; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui, à la vue de cet autel et de ce tombeau, la première et la dernière parole de l'Ecclésiaste; l'une qui nous montre le néant de l'homme; l'autre, qui établit sa grandeur. Que ce tombeau nous

(1) *Deum time, et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo: et cuncta quæ fiunt adducet Deus in judicium, sive bonum, sive malum illud sit.* Eccl. xij. 13. 14.

convainque de notre néant, pourvu que cet autel, où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix, nous apprenne en même temps notre dignité. La Princesse que nous pleurons sera un témoin fidèle de l'un et de l'autre. Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi, voyons ce qu'une sainte mort lui a donné. Ainsi nous apprendrons à mépriser ce qu'elle a quitté sans peine, afin d'attacher toute notre estime à ce qu'elle a embrassé avec tant d'ardeur, lorsque son ame, épurée de tous les sentimens de la terre, et pleine du ciel où elle touchoit, a vu la lumière toute manifeste. Voilà les vérités que j'ai à traiter, et que j'ai cru dignes d'être proposées à un si grand Prince, et à la plus illustre assemblée de l'univers.

*Nous mourons tous*, disoit cette femme dont l'Ecriture a loué la prudence au second livre des Rois, *et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour* (1). En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots : ils ne cessent de s'écouler ; tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnoît plus ni Princes, ni Rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes ; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues.

Et certainement, Messieurs, si quelque chose

(1) *Omnes morimur; et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertentur.* 2. Reg. xjv. 14.

pouvoit élever les hommes au-dessus de leur infirmité naturelle; si l'origine qui nous est commune souffroit quelque distinction solide et durable entre ceux que Dieu a formés de la même terre, qu'y auroit-il dans l'univers de plus distingué que la Princesse dont je parle ? Tout ce que peuvent faire non-seulement la naissance et la fortune, mais encore les grandes qualités de l'esprit pour l'élévation d'une Princesse, se trouve rassemblé, et plus anéanti dans la nôtre. De quelque côté que je suive les traces de sa glorieuse origine, je ne découvre que des Rois, et par-tout je suis ébloui de l'éclat des plus augustes couronnes. Je vois la maison de France la plus grande, sans comparaison, de tout l'univers, et à qui les plus puissantes maisons peuvent bien céder sans envie, puisqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette source. Je vois les Rois d'Ecosse, les Rois d'Angleterre qui ont régné depuis tant de siècles sur une des plus belliqueuses nations de l'univers, plus encore par leur courage que par l'autorité de leur sceptre. Mais cette Princesse née sur le trône, avoit l'esprit et le cœur plus haut que sa naissance. Les malheurs de sa maison n'ont pu l'accabler dans sa première jeunesse, dès-lors on voyoit en elle une grandeur qui ne devoit rien à sa fortune. Nous disons avec joie que le ciel l'avoit arrachée comme par miracle, des mains des ennemis du Roi son père, pour la donner à la France : don précieux, inestimable présent, si seulement la possession en avoit été plus durable ! Mais pourquoi ce souvenir vient-il m'interrompre ? Hélas ! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la Princesse, sans que la mort s'y mêle aussitôt pour tout offusquer de son ombre. O mort ! éloigne-toi de notre pensée, et laisse nous tromper pour un peu de temps la violence de notre

douleur par le souvenir de notre joie. Souvenez-vous donc, Messieurs, de l'admiration que la Princesse d'Angleterre donnoit à toute la Cour. Votre mémoire vous la peindra mieux avec tous ses traits et son incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croissoit au milieu des bénédictions de tous les peuples, et les années ne cessoient de lui apporter de nouvelles grâces. Aussi la Reine sa mère, dont elle a toujours été la consolation, ne l'aimoit pas plus tendrement que faisoit Anne d'Espagne. Anne, vous le savez, Messieurs, ne trouvoit rien au-dessus de cette Princesse. Après nous avoir donné une Reine, seule capable, par sa piété, par ses autres vertus royales, de soutenir la réputation d'une tante si illustre, elle voulut, pour mettre dans sa famille ce que l'univers avoit de plus grand, que Philippe de France, son second fils, épousât la princesse Henriette; et quoique le Roi d'Angleterre, dont le cœur égale la sagesse, sût que la Princesse sa sœur, recherchée de tant de Rois, pouvoit honorer un trône, il lui vit remplir avec joie la seconde place de France, que la dignité d'un si grand royaume peut mettre en comparaison avec les premières du reste du monde.

Que si son rang la distinguoit, j'ai eu raison de vous dire qu'elle étoit encore plus distinguée par son mérite. Je pourrois vous faire remarquer qu'elle connoissoit si bien la beauté des ouvrages de l'esprit, que l'on croyoit avoir atteint la perfection, quand on avoit su plaire à Madame. Je pourrois encore ajouter que les plus sages et les plus expérimentés admiroient cet esprit vif et perçant, qui embrassoit sans peine les plus grandes affaires, et pénétroit avec tant de facilité dans les plus secrets intérêts. Mais pourquoi m'étendre sur une matière où je puis tout dire

en un mot ? Le Roi dont le jugement est une règle toujours sûre, a estimé la capacité de cette Princesse, et l'a mise par son estime, au-dessus de tous nos éloges.

Cependant, ni cette estime, ni tous ces grands avantages, n'ont pu donner atteinte à sa modestie. Toute éclairée qu'elle étoit, elle n'a point présumé de ses connoissances, et jamais ses lumières ne l'ont éblouie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande Princesse a honorés de sa confiance. Quel esprit avez-vous trouvé plus élevé ? Mais quel esprit avez-vous trouvé plus docile ? Plusieurs, dans la crainte d'être trop faciles, se rendent inflexibles à la raison, et s'affermissent contr'elle. Madame s'éloignoit toujours autant de la présomption que de la foiblesse; également estimable, et de ce qu'elle savoit trouver les sages conseils, et de ce qu'elle étoit capable de les recevoir. On les sait bien connoître, quand on fait sérieusement l'étude qui plaisoit tant à cette Princesse. Nouveau genre d'etude, et presque inconnu aux personnes de son âge et de son rang; ajoutons, si vous voulez, de son sexe. Elle étudioit ses défauts, elle aimoit qu'on lui en fit des leçons sincères : marque assurée d'une ame forte que ses fautes ne dominent pas, et qui ne craint point de les envisager de près par une secrète confiance des ressources qu'elle sent pour les surmonter. C'étoit le dessein d'avancer dans cette étude de la sagesse, qui la tenoit si attachée à la lecture de l'histoire, qu'on appelle avec raison la sage conseillère des Princes. C'est là que les plus grands Rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, que dégradés à jamais par les mains de la mort, ils viennent subir, sans Cour et sans suite, le jugement de tous les peuples et de tous les siècles. C'est là qu'on découvre que le lustre qui vient de

la flatterie est superficiel, et que les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là notre admirable Princesse étudioit les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire : elle y perdoit insensiblement le goût des romans et de leurs fades héros; et soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisoit ces froides et dangereuses fictions. Ainsi sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui sembloit ne promettre que des jeux, elle cachoit un sens et un sérieux, dont ceux qui traitoient avec elle étoient surpris.

Aussi pouvoit-on sans crainte lui confier les plus grands secrets. Loin du commerce des affaires et de la société des hommes, ces ames sans force, aussi-bien que sans foi, qui ne savent pas retenir leur langue indiscrète !

(1) *Ils ressemblent*, dit le Sage, *à une ville sans murailles, qui est ouverte de toutes parts*, et qui devient la proie du premier venu. Que Madame étoit au-dessus de cette foiblesse ! Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appât d'une flatterie délicate, ou d'une douce conversation, qui souvent épanchant le cœur en fait échapper le secret, n'étoit capable de lui faire découvrir le sien; et la sureté qu'on trouvoit en cette Princesse, que son esprit rendoit si propre aux grandes affaires, lui faisoit confier les plus importantes.

Ne pensez pas que je veuille, en interprète téméraire des secrets de l'Etat, discourir sur le voyage d'Angleterre, ni que j'imite ces politiques spéculatifs, qui arrangent suivant leurs idées les conseils des Rois, et composent sans instructions

(1) *Sicut urbs patens : et absque murorum ambitu, ita vir qui non potest in loquendo cohibere spiritum suum.* Prov. xxv. 28.

les annales de leur siècle. Je ne parlerai de ce voyage glorieux que pour dire que Madame y fut admirée plus que jamais. On ne parloit qu'avec transport de la bonté de cette Princesse, qui malgré les divisions trop ordinaires dans les Cours, lui gagna d'abord tous les esprits. On ne pouvoit assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guérir ces défiances cachées, qui souvent les tiennent en suspens, et à terminer tous les différends d'une manière qui concilioit les intérêts les plus opposés. Mais qui pourroit penser, sans verser des larmes, aux marques d'estime et de tendresse que lui donna le Roi son frère? Ce grand Roi, plus capable encore d'être touché par le mérite que par le sang, ne se lassoit point d'admirer les excellentes qualités de Madame. O plaie irrémédiable! Ce qui fut en ce voyage le sujet d'une si juste admiration, est devenu pour ce Prince le sujet d'une douleur qui n'a point de bornes. Princesse, le digne lien des deux plus grands Rois du monde, pourquoi leur avez-vous été sitôt ravie? Ces deux grands Rois se connoissent, c'est l'effet des soins de Madame : ainsi leurs nobles inclinations concilieront leurs esprits, et la vertu sera entr'eux une immortelle médiatrice. Mais si leur union ne perd rien de sa fermeté, nous déplorerons éternellement qu'elle ait perdu son agrément le plus doux, et qu'une Princesse si chérie de tout l'univers, ait été précipitée dans le tombeau, pendant que la confiance de deux si grands Rois l'élevoit au comble de la grandeur et de la gloire.

La grandeur et la gloire! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort? Non, Messieurs; je ne puis plus soutenir ces grandes paroles, par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas apercevoir son néant. Il est temps de faire

voir que tout ce qui est mortel, quoiqu'on ajoute par le dehors pour le faire paroître grand, est par son fond incapable d'élévation. Ecoutez à ce propos le profond raisonnement, non d'un philosophe qui dispute dans une école, ou d'un religieux qui médite dans un cloître ; je veux confondre le monde par ceux que le monde même révère le plus, par ceux qui le connoissent le mieux, et ne lui veux donner pour le convaincre, que des docteurs assis sur le trône. (1) *O Dieu!* dit le Roi prophète, *vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous.* Il en est ainsi, Chrétiens : tout ce qui se mesure finit ; et tout ce qui est né pour finir n'est pas tout-à-fait sorti du néant où il est sitôt replongé. Si notre être, notre substance n'est rien, tout ce que nous bâtissons dessus, que peut-il être ? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être, plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever ? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables ; vous n'en trouverez point de plus marquée, ni qui vous paroisse plus effective que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il avoit étendu à ses pieds. Cependant ce vainqueur, enflé de ses titres, tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur superbe triomphateur ; et du creux de leur tombeau sortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs (2) : *Vous voilà blessé comme nous, vous êtes devenu*

(1) *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te.* Ps. xxx. v. j. 6.

(2) *Ecce tu vulneratus es, sicut et nos; nostris similis effectus es.* Is. xiv. 10.

*semblable à nous.* Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la bassesse de notre nature.

Mais peut-être au défaut de la fortune les qualités de l'esprit, les grands desseins, les vastes pensées pourront nous distinguer du reste des hommes. Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos pensées, qui n'ont pas Dieu pour objet, sont du domaine de la mort. (1) *Ils mourront*, dit le Roi prophète, *et en ce jour périront toutes les pensées.* C'est-à-dire, les pensées des conquérans, les pensées des politiques qui auront imaginé dans leurs cabinets des desseins où le monde entier sera compris. Ils se seront munis de tous côtés par des précautions infinies; enfin ils auront tout prévu, excepté leur mort, qui emportera en un moment toutes leurs pensées. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, le roi Salomon, fils du roi David (car je suis bien aise de vous faire voir la succession de la même doctrine dans un même trône:) c'est, dis-je, pour cela que l'Ecclésiaste, faisant le dénombrement des illusions qui travaillent les enfans des hommes, y comprend la sagesse même. *Je me suis*, dit-il, *appliqué à la sagesse, et j'ai vu que c'étoit encore une vanité* (2); parce qu'il y a une fausse sagesse qui, se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant. Ainsi je n'ai rien fait pour Madame, quand je vous ai représenté tant de belles qualités qui la rendoient admirable au monde, et capable des plus hauts desseins où une Princesse puisse s'élever. Jusqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une si illustre Princesse

(1) *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* Ps: cxiv. 4.

(2) Eccl. 2. 12. 17.

ne paroîtra dans ce discours, que comme un exemple le plus grand qu'on se puisse proposer, et le plus capable de persuader aux ambitieux qu'ils n'ont aucun moyen de se distinguer, ni par leur naissance, ni par leur grandeur, ni par leur esprit, puisque la mort qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, et que d'une main si prompte et si souveraine elle renverse les têtes les plus respectées.

Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons ici-bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause, et il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes chrétiens : ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauva par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avoit désolé sa famille ? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts ; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette Princesse. Par-tout on entend des cris ; par-tout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le Roi, la Reine, Monsieur, toute la Cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré, et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du Prophète : *Le Roi pleurera, le Prince sera désolé ;*

*et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement* (1).

Mais et les Princes et les peuples gémissoient en vain. En vain, Monsieur, en vain le Roi même tenoit Madame serrée par de si étroits embrassemens. Alors ils pouvoient dire l'un et l'autre avec Saint Ambroise: *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam* (2); je serrois les bras, mais j'avois déjà perdu ce que je tenois. La Princesse leur échappoit parmi des embrassemens si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevoit entre ces royales mains. Quoi donc, elle devoit périr sitôt! Dans la plupart des hommes les changemens se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissoit; avec quelles grâces, vous le savez: le soir nous la vîmes séchée, et ces fortes expressions, par lesquelles l'Ecriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devoient être pour cette Princesse si précises, et si littérales. Hélas! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux. Le passé et le présent nous garantissoient l'avenir, et on pouvoit tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle alloit s'acquérir deux puissans royaumes par des moyens agréables: toujours douce, toujours paisible autant que généreuse et bienfaisante; son crédit n'y auroit jamais été odieux: on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée; elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder. Cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le Roi jusqu'à la

(1) *Rex lugebit, et princeps induetur mœrore, et manus populi terræ conturbabuntur.* Ezech. vij. 27.

(2) Orat. de Ob. Sat. Fr.

mort, lui en donnoit les moyens. Et certes, c'est le bonheur de nos jours, que l'estime se puisse joindre avec le devoir, et qu'on puisse autant s'attacher aux mérites qu'à la personne du Prince qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de Madame ne l'attachoient pas moins fortement à tous ses autres devoirs. La passion qu'elle ressentoit pour la gloire de Monsieur, n'avoit point de bornes. Pendant que ce grand Prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondoit avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins, dans la campagne de Flandre, la joie de cette Princesse étoit incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menoient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles : et si quelque chose manquoit encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle étoit l'agréable histoire que nous faisions pour Madame ; et pour achever ces nobles projets, il n'y avoit que la durée de sa vie, dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui sembloit si vive ? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable, mais triste mort. A la vérité, Messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son ame, ni ce courage paisible, qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidens les plus redoutables. Oui, Madame fut douce envers la mort, comme elle l'étoit envers tout le monde. Son grand cœur, ni ne s'aigrit ni ne s'emporta contr'elle. Elle ne la brave pas non plus avec fierté ; contente de l'envisager sans émotion, et de la

recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque malgré ce grand courage nous l'avons perdue ! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que par le dernier effet de notre courage nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage, par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette Princesse si admirée, et si chérie ! La voilà telle que la mort nous l'a faite, encore ce reste, tel quel, va-t-il disparoître; cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterreines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job; avec ces Rois et ces Princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que des tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature : notre corps prend un autre nom, même celui de cadavre, dit Tertullien (1), parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, qui ne lui demeure pas long-temps; il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ses termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes.

C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant; et que pour égaler à jamais les conditions,

(1) *Cadit in originem terram, et cadaveris nomen, ex isto quoque nomine peritura, in nullum indè jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem.* Tert. de resurr. carnis.

elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines? Peut-on appuyer quelque grand dessein sur ce débris inévitable des choses humaines! Mais quoi, Messieurs, tout est-il donc désespéré pour nous! Dieu qui foudroie toutes nos grandeurs, jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse-t-il aucune espérance? Lui, aux yeux de qui rien ne se perd, et qui suit toutes les parcelles de nos corps, en quelque endroit écarté du monde que la corruption, où le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressource, ce qu'il a fait capable de le connoître et de l'aimer? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi; les ombres de la mort se dissipent; *les voies me sont ouvertes à la véritable vie* (1). Madame n'est plus dans le tombeau; la mort qui sembloit tout détruire a tout rétabli: voici le secret de l'Ecclésiaste, que je vous avois marqué dès le commencement de ce discours, et dont il faut maintenant découvrir le fond.

Il faut donc penser, Chrétiens, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps, avec la nature changeante et mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime, et une secrète affinité avec Dieu; parce que Dieu même a mis quelque chose en nous, qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude; quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à sa haute et incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité. De ce côté, Messieurs, si l'homme croit avoir en lui de l'élévation, il ne se trompera pas. Car comme il est nécessaire que chaque chose soit réunie à son principe, et que c'est pour

(1) *Notas mihi fecisti vias vitæ.* Ps. 15. 10.

cette raison, dit l'Ecclésiaste (1), *que le corps retourne à la terre, dont il a été tiré;* il faut par la suite du même raisonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappelé. Or ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive et essentielle, n'est-il pas grand et élevé? C'est pourquoi, quand je vous ai dit que la grandeur et la gloire n'étoient parmi nous que des noms pompeux, vides de sens et de choses, je regardois le mauvais usage que nous faisons de ces termes. Mais pour dire la vérité dans toute son étendue, ce n'est ni l'erreur, ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques; au contraire, nous ne les aurions jamais trouvés, si nous n'en avions porté le fonds en nous-mêmes. Car où prendre ces nobles idées dans le néant? La faute que nous faisons, n'est donc pas de nous être servis de ces noms; c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes. Saint Chrysostôme a bien compris cette vérité, quand il a dit: *Gloire, richesses, noblesse, puissance pour les hommes du monde, ne sont que des noms; pour nous, si nous servons Dieu, ce sont des choses* (2). *Au contraire la pauvreté, la honte, la mort, sont des choses trop effectives et trop réelles pour eux: pour nous, ce sont seulement des noms* (3), parce que celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ses biens, ni son honneur, ni sa vie. Ne vous étonnez donc pas si l'Ecclésiaste dit souvent: *Tout est vanité.* Il s'explique; *tout est vanité sous le soleil*, c'est-à-dire, tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté

(1) *Revertatur pulvis ad terram suam, undè erat.* Eccl. xij. 7. *Spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.* Ibid.

(2) Hom. 19. in Matth.

(3) Eccl. c. 2. 14. 2. 11. 7.

par la rapidité du temps. Sortez du temps et du changement; aspirez à l'éternité: la vanité ne vous tiendra plus asservis. Ne vous étonnez pas si le même Ecclésiaste (1) méprise tout en nous, jusqu'à la sagesse, et ne trouve rien de meilleur que de goûter en repos le fruit de son travail. La sagesse dont il parle en ce lieu, est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir, qui par beaucoup de raisonnemens et de grands efforts, ne fait que se consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte. *Hé! s'é*crie ce sage Roi, *y a-t-il rien de si vain* (2)? Et n'a-t-il pas raison de préférer la simplicité d'une vie particulière, qui goûte doucement et innocemment ce peu de bien que la nature nous donne, aux soucis et aux chagrins des avares, aux songes inquiets des ambitieux! *Mais cela même*, dit-il, ce repos, cette douceur de la vie, *est encore une vanité* (3), parce que la mort trouble et emporte tout. Laissons-lui donc mépriser tous les états de cette vie, puisqu'enfin de quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours. Laissons-lui égaler le fou et le sage, et même je ne craindrai pas de le dire hautement en cette chaire, laissons-lui confondre l'homme avec la bête: *Unus interitus est hominis et jumentorum* (4). En effet, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la véritable sagesse; tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, sans y démêler par

(1) Eccl. 1. 17. 2. 12. 24.

(2) *Et est quidquam tam vanum!* Eccl. 2. 19.

(3) *Vidi quod hoc quoque esset vanitas.* Eccl. ij. 1. 12. vij. 10.

(4) Eccl. 3. 19.

l'intelligence ce secret principe de toutes nos actions; qui étant capable de s'unir à Dieu, doit nécessairement y retourner, que de folles inquiétudes! Et que verrons-nous dans notre mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent et se déconcertent, enfin qu'une machine qui se dissout, et qui se met en pièces: ennuyés de ces vanités, cherchons ce qu'il y a de grand et de solide en nous. Le Sage nous l'a montré dans les dernières paroles de l'Ecclésiaste: et bientôt Madame nous le fera paroître dans les dernières actions de sa vie. *Crains Dieu, et observe ses commandemens: car c'est là tout l'homme* (1): comme s'il disoit: ce n'est pas l'homme que j'ai méprisé, ne le croyez pas; ce sont les opinions, ce sont les erreurs par lesquelles l'homme abusé se déshonore lui-même. Voulez-vous savoir en un mot ce que c'est que l'homme? Tout son devoir, tout son objet, toute sa nature, c'est de craindre Dieu: tout le reste est vain, je le déclare; mais aussi tout le reste n'est pas l'homme. Voici ce qui est réel et solide, et ce que la mort ne peut enlever: *Car*, ajoute l'Ecclésiaste, *Dieu examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien et de mal.* Il est donc maintenant aisé de concilier toutes choses. Le Psalmiste dit, *qu'à la mort périront toutes nos pensées;* oui, celles que nous aurons laissé emporter au monde, dont la figure passe et s'évanouit. Car encore que notre esprit soit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il consacre aux choses mortelles, de sorte que nos pensées qui doivent être incorruptibles du côté de leur principe, devient périssable du côté de leur objet. Voulez-vous sauver quelque chose de ce débris universel,

(1) Eccl. 12. 19.

si inévitable ? Donnez à Dieu vos affections ; nulle force ne vous ravira ce que vous aurez déposé en ses mains divines. Vous pourrez hardiment mépriser la mort, à l'exemple de notre héroïne chrétienne. Mais afin de tirer d'un si bel exemple toute l'instruction qu'il nous peut donner, entrons dans une profonde considération des conduites de Dieu sur elle, et adorons en cette Princesse le mystère de la prédestination et de la grâce.

Vous savez que toute la vie chrétienne, que tout l'ouvrage de notre salut est une suite continuelle de miséricordes : mais le fidèle interprète du mystère de la grâce, je veux dire le grand Augustin, m'apprend cette véritable et solide théologie, que c'est dans la première grâce, et dans la dernière, que la grâce se montre, c'est-à-dire, que c'est dans la vocation qui nous prévient, et dans la persévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous sauve paroît toute gratuite et toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en passant premièrement des ténèbres à la lumière, et ensuite de la lumière imparfaite de la foi, à la lumière consommée de la gloire; comme c'est la vocation qui nous inspire la foi, et que c'est la persévérance qui nous transmet à la gloire, il a plu à la divine bonté de se marquer elle-même au commencement de ces deux états par une impression illustre et particulière; afin que nous confessions que toute la vie du chrétien, et dans le temps qu'il espère, et dans le temps qu'il jouit, est un miracle de grâce. Que ces deux principaux momens de la grâce ont été bien marqués par les merveilles que Dieu a faites pour le salut éternel de Henriette d'Angletere ! Pour la donner à l'Eglise, il a fallu renverser tout un grand royaume. La grandeur de la maison d'où elle est sortie, n'étoit pour elle qu'un engagement plus étroit dans le schisme de

ses ancêtres ; disons des derniers de ses ancêtres, puisque tout ce qui les précède, à remonter jusqu'aux premiers temps, est si pieux et si catholique. Mais si les lois de l'Etat s'opposent à son salut éternel, Dieu ébranlera tout l'Etat pour l'affranchir de ces lois, Il met les ames à ce prix, il remue le ciel et la terre pour enfanter des élus ; et comme rien ne lui est cher que ces enfans de la dilection éternelle, que ces membres inséparables de son fils bien-aimé, rien ne lui coûte pourvu qu'il les sauve. Notre Princesse est persécutée avant de naître, délaissée aussitôt que mise au monde, arrachée en naissant à la piété d'une mère catholique, captive dès le berceau des ennemis implacables de sa maison; et ce qui étoit plus déplorable, captive des ennemis de l'Eglise; par conséquent destinée premièrement par sa glorieuse naissance, et ensuite par sa malheureuse captivité, à l'erreur et à l'hérésie. Mais le sceau de Dieu étoit sur elle. Elle pouvoit dire avec le Prophète: *Mon père et ma mère m'ont abandonnée; mais le Seigneur m'a reçue en sa protection* (1). Délaissée de toute la terre dès ma naissance, *je fus comme jetée entre les bras de sa providence paternelle, et dès le ventre de ma mère il se déclara mon Dieu* (2). Ce fut à cette garde fidèle que la Reine sa mère commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans sa confiance. Deux ans après, un coup imprévu et qui tenoit du miracle, délivra la Princesse des mains des rebelles. Malgré les tempêtes de l'Océan, et les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu la prenant sur ses aîles, comme l'aigle prend ses petits, la porta lui-même dans ce royaume, lui-même la posa dans le sein de la Reine sa mère, ou plutôt dans le sein de l'Eglise catholique. Là,

(1) Ps. 26. 10. (2) Ps. 21. 11.

elle apprit les maximes de la piété véritable; moins par les instructions qu'elle y recevoit, que par les exemples vivans de cette grande et religieuse Reine. Elle a imité ses pieuses libéralités. Ses aumônes toujours abondantes se sont répandues principalement sur les catholiques d'Angleterre, dont elle a été la fidèle protectrice. Digne fille de Saint Edouard et de Saint Louis, elle s'attacha du fond de son cœur à la foi de ces deux grands Rois. Qui pourroit assez exprimer le zèle dont elle brûloit pour le rétablissement de cette foi dans le royaume d'Angleterre, où l'on en conserve encore tant de précieux monumens? Nous savons qu'elle n'eût pas craint d'exposer sa vie pour un si pieux dessein: et le ciel nous l'a ravie. O Dieu! que prépare ici votre éternelle providence? Me permettez-vous, ô Seigneur! d'envisager en tremblant vos saints et redoutables conseils? Est-ce que les temps de confusion ne sont pas encore accomplis? Est-ce que le crime qui fit céder vos vérités saintes à des passions malheureuses est encore devant vos yeux, et que vous ne l'avez pas assez puni par un aveuglement de plus d'un siècle? Nous ravissez-vous Henriette par un effet du même jugement qui abrégea les jours de la reine Marie, et son règne si favorable à l'Eglise? Ou bien voulez-vous triompher seul? Et en nous ôtant les moyens dont nos désirs se flattoient, réservez-vous dans les temps marqués par votre prédestination éternelle, de secrets retours à l'Etat et à la maison d'Angleterre? Quoi qu'il en soit, ô grand Dieu! recevez-en aujourd'hui les bienheureuses prémices en la personne de cette Princesse. Puisse toute sa maison et tout le royaume suivre l'exemple de sa foi. Ce grand Roi qui remplit de tant de vertus le trône de ses ancêtres, et fait louer tous les jours la divine main qui l'y a rétabli comme par miracle, n'improuvera pas notre

zèle, si nous souhaitons devant Dieu que lui et tous ses peuples soient comme nous. *Opto apud Deum, non tantùm te, sed etiam omnes fieri, qualis et ego sum* (1). Ce souhait est fait pour les Rois, et Saint Paul étant dans les fers, le fit la première fois en faveur du roi Agrippa, mais saint Paul en exceptoit ses liens, *exceptis vinculis his :* et nous, nous souhaitons principalement que l'Angleterre, trop libre dans sa croyance, trop licencieuse dans ses sentimens, soit enchaînée comme nous, de ces bienheureux liens qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ses pensées, en le captivant sous l'autorité du Saint-Esprit et de l'Eglise.

Après vous avoir exposé le premier effet de la grâce de Jésus-Christ en notre Princesse, il me reste, Messieurs, à vous faire considérer le dernier qui couronnera tous les autres. C'est par cette dernière grâce que la mort change de nature pour les Chrétiens, puisqu'au lieu qu'elle sembloit être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence, comme dit l'Apôtre, à nous revêtir et à nous assurer éternellement la possession des biens véritables. Tant que nous sommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons assujettis aux changemens, parce que, si vous me permettez de parler ainsi, c'est la loi du pays que nous habitons; et nous ne possédons aucun bien, même dans l'ordre de la grâce, que nous ne puissions perdre un moment après par la mutabilité naturelle de nos désirs. Mais aussitôt qu'on cesse pour nous de compter les heures, et de mesurer notre vie par les jours et par les années, sortis des figures qui passent et des ombres qui disparoissent, nous arrivons au règne de la vérité, où nous sommes affranchis de la loi des changemens. Ainsi notre

(1) Act. xxvj. 29.

ame n'est plus en péril; nos résolutions ne vacillent plus, la mort, ou plutôt la grâce de la persévérance finale a la force de les fixer: et de même que le testament de Jésus-Christ, par lequel il se donne à nous, est confirmé à jamais, suivant le droit des testamens et la doctrine de l'Apôtre, par la mort de ce divin testateur ; ainsi la mort du fidèle fait que ce bienheureux testament, par lequel de notre côté nous nous donnons au Sauveur, devient irrévocable. Donc, Messieurs, si je vous fais voir encore une fois Madame aux prises avec la mort, n'appréhendez rien pour elle; quelque cruelle que la mort vous paroisse, elle ne doit servir à cette fois que pour accomplir l'œuvre de la grâce, et sceller en cette Princesse le conseil de son éternelle prédestination. Voyons donc ce dernier combat; mais encore un coup affermissons-nous. Ne mêlons point de foiblesse à une si forte action, et ne déshonorons point par nos larmes une si belle victoire. Voulez-vous voir combien la grâce qui a fait triompher Madame, a été puissante? Voyez combien la mort a été terrible. Premièrement, elle a plus de prise sur une Princesse qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeunesse! Que de joie elle enlève à cette fortune! Que de gloire elle ôte à ce mérite! D'ailleurs, peut-elle venir ou plus prompte ou plus cruelle! C'est ramasser toutes ses forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévue. Mais quoique sans menacer, et sans avertir elle se fasse sentir toute entière dès le premier coup, elle trouve la Princesse prête. La grâce plus active encore, l'a déjà mise en défense. Ni la gloire, ni la jeunesse n'auront un soupir. Un regret immense de ses péchés ne lui permet pas de regretter autre chose. Elle demande le crucifix;

sur lequel elle avoit vu expirer la Reine sa belle-mère, comme pour y recueillir les impressions de constance et de piété que cette âme vraiment chrétienne, y avoit laissées avec les derniers soupirs. A la vue d'un si grand objet, n'attendez pas de cette Princesse des discours étudiés et magnifiques : une sainte simplicité fait ici toute sa grandeur. Elle s'écrie : *O mon Dieu ! pourquoi n'ai-je pas toujours mis en vous ma confiance ?* Elle s'afflige, elle se rassure, elle confesse humblement, et avec tous les sentimens d'une profonde douleur, que de ce jour seulement elle commence à connoître Dieu, n'appelant pas le connoître que de regarder encore tant soit peu le monde. Qu'elle nous parut au-dessus de ces lâches chrétiens, qui s'imaginent avancer leur mort quand ils préparent leur confession, qui ne reçoivent les saints Sacremens que par force : dignes, certes, de recevoir pour leur jugement ce mystère de piété qu'ils ne reçoivent qu'avec répugnance. Madame appelle plutôt les prêtres que les médecins. Elle demande d'elle-même les Sacremens de l'Eglise, la pénitence avec componction, l'Eucharistie avec crainte, et puis avec constance, la Sainte Onction des mourans avec un pieux empressement. Bien loin d'en être effrayée, elle veut la recevoir avec connoissance : elle écoute l'explication de ces saintes cérémonies, de ces prières apostoliques, qui par une espèce de charme divin suspendent les douleurs les plus violentes, qui font oublier la mort (je l'ai vu souvent) à qui les écoute avec foi; elle s'y conforme; on lui voit paisiblement présenter son corps à cette huile sacrée, ou plutôt au sang de Jésus, qui coule si abondamment avec cette liqueur. Ne croyez pas que ses excessives et insupportables douleurs aient tant soit peu troublé sa grande ame. Ah! je ne veux plus tant admirer

les braves, ni les conquérans. Madame m'a fait connoître la vérité de cette parole du Sage (1) : *Le patient vaut mieux que le fort ; et celui qui dompte son cœur, vaut mieux que celui qui prend des villes.* Combien a-t-elle été maîtresse du sien ? Avec quelle tranquillité a-t-elle satisfait à tous ses devoirs ? Rappelez en votre pensée ce qu'elle dit à Monsieur. Quelle force ! quelle tendresse ! O paroles qu'on voyoit sortir de l'abondance d'un cœur qui se sent au-dessus de tout ; paroles que la mort présente, et Dieu plus présent encore, ont consacrées; sincère production d'une ame, qui tenant du ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité : vous vivrez éternellement dans la mémoire des hommes, mais sur-tout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand Prince. Madame ne peut plus résister aux larmes qu'elle lui voit répandre. Invincible par tout autre endroit, ici elle est contrainte de céder. Elle prie Monsieur de se retirer, parce qu'elle ne veut plus sentir de tendresse que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vu ? qu'avons-nous oui ? Elle se conformoit aux ordres de Dieu ; elle lui offroit ses souffrances en expiation de ses fautes ; elle professoit hautement la foi catholique, et la résurrection des morts, cette précieuse consolation des fidèles mourans. Elle excitoit le zèle de ceux qu'elle avoit appelés pour l'exciter elle-même, ne voulant point qu'ils cessassent un moment de l'entretenir des vérités chrétiennes. Elle souhaita mille fois d'être plongée au sang de l'agneau ; c'étoit un nouveau langage que la grâce lui apprenoit. Nous ne voyons en elle, ni ostentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une ame allarmée,

(1) *Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.* Prov. xvj. 32.

par lesquelles on se trompe soi-même. Tout étoit simple, tout étoit solide, tout étoit tranquille, tout partoit d'une ame soumise, et d'une source sanctifiée par le Saint-Esprit.

En cet état, Messieurs, qu'avions-nous à demander à Dieu pour cette Princesse, sinon qu'il l'affermît dans le bien, et qu'il conservât en elle les dons de la grâce? Ce grand Dieu nous exauçoit; mais souvent, dit Saint Augustin, en nous exauçant, il trompe heureusement notre prévoyance. La Princesse est affermie dans le bien d'une manière plus haute que celle que nous attendions. Comme Dieu ne vouloit plus exposer aux illusions du monde les sentimens d'une piété si sincère, il a fait ce que dit le Sage (1). *Il s'est hâté.* En effet, quelle diligence! En neuf heures l'ouvrage est accompli. *Il s'est hâté de la tirer du milieu des iniquités.* Voilà, dit le grand Saint Ambroise, la merveille de la mort dans les Chrétiens (2). Elle ne finit pas leur vie; elle ne finit que leurs péchés, et les périls où ils sont exposés. Nous nous sommes plaints que la mort, ennemie des fruits que nous promettoit la Princesse, les a ravagés dans la fleur; qu'elle a effacé, pour ainsi dire, sous le pinceau même, un tableau qui s'avançoit à la perfection avec une incroyable diligence, dont les premiers traits, dont le seul dessein montroit déjà tant de grandeur. Changeons maintenant de langage; ne disons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, et de l'histoire qui se commençoit le plus noblement: disons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une ame chrétienne peut être assaillie. Et pour ne point parler ici des tentations infinies, qui

(1) *Properavit educere de medio iniquitatum.* Sap. iv. 14.

(2) *Finis factus est erroris, quia culpa, non natura defecit.* De bono mortis.

attaquent à chaque pas la foiblesse humaine, quel péril n'eût point trouvé cette Princesse dans sa propre gloire ? La gloire ! Qu'y a-t-il pour le Chrétien de plus pernicieux et de plus mortel ? Quel appât plus dangereux ! Quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleures têtes. Considérez la Princesse; représentez-vous cet esprit qui, répandu par-tout son extérieur, en rendoit les grâces si vives : tout étoit esprit, tout étoit bonté. Affable à tous avec dignité, elle savoit estimer les uns sans fâcher les autres ; et quoique le mérite fût distingué, la foiblesse ne se sentoit pas dédaignée. Quand quelqu'un traitoit avec elle, il sembloit qu'elle eût oublié son rang pour ne se soutenir que par sa raison. On ne s'apercevoit presque pas qu'on parlât à une personne si élevée; on sentoit seulement au fond de son cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouilloit si obligeamment. Fidèle en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis par la lumière, la droiture de son esprit, elle les mettoit à couvert des vains ombrages, et ne leur laissoit à craindre que leurs propres fautes. Très-reconnoissante des services, elle aimoit à prévenir les injures par sa bonté; vive à les sentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de sa libéralité ? Elle donnoit non seulement avec joie, mais avec une hauteur d'ame qui marquoit tout ensemble, et le mépris du don, et l'estime de la personne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par son silence elle relevoit ses présens; et cet art de donner agréablement, qu'elle avoit si bien pratiqué pendant sa vie, l'a suivi, je le sais, jusqu'entre les bras de la mort. Avec tant de grâces et tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration ? Mais avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût voulu s'attacher à elle ? N'alloit-elle pas gagner tous les cœurs,

c'est-à-dire, la seule chose qu'ont à gagner ceux à qui la naissance et la fortune semblent tout donner; et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les Chrétiens, ne puis-je pas dire, Messieurs, pour me servir des paroles fortes du plus grave des Historiens, *qu'elle alloit être précipitée dans la gloire* (1)? Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées? La gloire, il est vrai, les défend de quelques foiblesses; mais la gloire les défend-elle de la gloire même? Ne s'adorent-elles pas secrètement: ne veulent-elles pas être adorées! Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre? Et que se peut refuser la foiblesse humaine, pendant que le monde lui accorde tout? N'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, et la vertu, et la religion, et le nom de Dieu; la modération que le monde affecte, n'étouffe pas les mouvemens de la vanité: elle ne sert qu'à les cacher; et plus elle ménage les dehors, plus elle livre le cœur aux sentimens les plus délicats et les plus dangereux de la fausse gloire. On ne compte plus que soi-même; et on dit au fond de son cœur: *Je suis, et il n'y a que moi sur la terre* (2). En cet état, Messieurs, la vie n'est-elle pas un péril? La mort n'est-elle pas une grâce? Que ne doit-on pas craindre de ces vices, si les bonnes qualités sont si dangereuses? N'est-ce donc pas un bienfait de Dieu d'avoir abrégé les tentations avec les jours de Madame? De l'avoir arrachée à sa propre gloire, avant que cette gloire, par son excès, eût mis en hasard sa modération? Qu'importe que

(1) *In ipsam gloriam præceps agebatur.*

(2) *Ego sum, præter me non est altera.* Ps. xvij. 10.

sa vie ait été si courte; jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ses confessions plus exactes, ses entretiens de dévotion plus fréquens, son application plus forte à la piété, dans les derniers temps de sa vie, ce peu d'heures saintement passées parmi les plus rudes épreuves, et dans les sentimens les plus purs du christianisme, tiennent lieu toutes seules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avoue, mais l'opération de la grâce a été forte; mais la fidélité de l'ame a été parfaite. C'est l'effet d'un art consommé de réduire en petit tout un grand ouvrage; et la grâce, cette excellente ouvrière, se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je sais que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles; mais si la témérité insensée des hommes abuse de ses bontés, son bras pour cela n'est pas raccourci, et sa main n'est pas affoiblie. Je me confie pour Madame en cette miséricorde, qu'elle a si sincèrement et si humblement réclamée. Il semble que Dieu ne lui ait conservé le jugement libre jusqu'au dernier soupir, qu'afin de faire durer les témoignages de sa foi. Elle a aimé en mourant le sauveur Jésus, les bras lui ont manqué plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix; j'ai vu sa main défaillante chercher encore en tombant de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres ce bienheureux signe de rédemption; n'est-ce pas mourir entre les bras et dans le baiser du Seigneur? Ah! nous pouvons achever ce saint sacrifice pour le repos de Madame, avec une pieuse confiance. Ce Jésus en qui elle a espéré, dont elle a porté la croix en son corps par des douleurs si cruelles, lui donnera encore son sang, dont elle est déjà toute teinte, toute pénétrée par la participation à ses sacremens, et par la communion avec ses souffrances. Mais en priant pour

son ame, Chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir? Quelle dureté est semblable à la nôtre, si un accident si étrange, qui devroit nous pénétrer jusqu'au fond de l'ame, ne fait que nous étourdir pour quelques momens! Attendons-nous que Dieu ressuscite des morts pour nous instruire? Il n'est point nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau: ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau doit suffire pour nous convertir. Car si nous savons nous connoître, nous confesserons, Chrétiens, que les vérités de l'éternité sont assez bien établies, nous n'avons rien que de foible à leur opposer; c'est par passion, et non par raison, que nous osons les combattre. Si quelque chose les empêche de régner sur nous, ces saintes et salutaires vérités, c'est que le monde nous occupe, c'est que les sens nous enchantent, c'est que le présent nous entraîne. Faut-il un autre spectacle pour nous détromper, et des sens, et du présent, et du monde. La providence divine pouvoit-elle nous mettre en vue, ni de plus près, ni plus fortement la vanité des choses humaines; et si nos cœurs s'endurcissent après un avertissement si sensible, que lui reste-t-il autre chose que de nous frapper nous-mêmes sans miséricorde? Prévenons un coup si funeste, et n'attendons pas toujours des miracles de la grâce. Il n'est rien de plus odieux à la souveraine puissance, que de la vouloir forcer par des exemples, et de lui faire une loi de ses grâces et de ses faveurs. Qu'y a-t-il donc, Chrétiens, qui puisse nous empêcher de recevoir, sans différer, ses inspirations? Quoi! le charme des sens est-il si fort que nous ne puissions rien prévoir? Les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire passera à leur nom, leurs

titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, et leurs dignités peut-être à leurs envieux? Que si nous sommes assurés qu'il viendra un dernier jour où la mort nous forcera de confesser toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser par force? Et quel est notre aveuglement, si toujours avançant vers notre fin, ou plutôt mourans que vivans, nous attendons les derniers soupirs pour prendre les sentimens que la seule pensée de la mort nous devroit inspirer à tous les momens de notre vie? Commencez aujourd'hui à mépriser les faveurs du monde; et, toutes les fois que vous serez dans ces lieux augustes, dans ces superbes palais à qui Madame donnoit un éclat que vos yeux recherchent encore, toutes les fois que regardant cette grande place qu'elle remplissoit si bien, vous sentirez qu'elle y manque; songez que cette gloire que vous admiriez faisoit son péril en cette vie, et que dans l'autre elle est devenue le sujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la rassurer que cette sincère résignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, et les saintes humiliations de la pénitence.

---

# ORAISON FUNÈBRE
# DE MARIE-THÉRÈSE
## D'AUTRICHE,
## INFANTE D'ESPAGNE,
## REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE;

Prononcée à St.-Denis, le 1.er septembre 1683, en présence de Monseigneur le Dauphin.

Sine macula enim sunt ante thronum Dei. *Apoc.* 14. 5.

*Ils sont sans tache devant le trône de Dieu.* Paroles de l'apôtre S. Jean, dans sa révélation. Ch. 14.

MONSEIGNEUR,

QUELLE assemblée l'apôtre S. Jean nous fait paroître ? Ce grand Prophète nous ouvre le ciel, et notre foi y découvre *sur la sainte montagne de Sion*, dans la partie la plus élevée de la Jérusalem bienheureuse, l'agneau qui ôte le péché du monde avec une compagnie digne de lui. Ce sont ceux dont il est écrit au commencement de l'Apocalypse : *Il y a dans l'église de Sardes un petit nombre de fidèles*, pauca nomina, *qui*

*n'ont pas souillé leurs vêtemens* (1). Ces riches vêtemens dont le baptême les a revêtus; vêtemens qui ne sont rien moins que Jésus-Christ même, selon ce que dit l'Apôtre : *Vous tous qui avez été baptisés, vous avez été revêtus de Jésus-Christ* (2). Ce petit nombre chéri de Dieu, par son innocence, et remarquable par la rareté d'un don si exquis, à su conserver ce précieux vêtement, et la grâce du baptême. Et quelle sera la récompense d'une si rare fidélité? Ecoutez parler le Juste et le Saint : *Ils marchent*, dit-il, *avec moi, revêtus de blanc, parce qu'ils en sont dignes* (3); dignes par leur innocence de porter dans l'éternité la livrée de l'agneau sans tache, et de marcher toujours avec lui, puisque jamais ils ne l'ont quitté depuis qu'il les a mis dans sa compagnie : ames pures et innocentes, *ames vierges*, comme les appelle S. Jean (4), au même sens que S. Paul disoit à tous les fidèles de Corinthe : *Je vous ai promis, comme une vierge pudique, à un seul homme, qui est Jésus-Christ.* La vraie chasteté de l'ame, la vraie pudeur chrétienne est de rougir du péché, de n'avoir d'yeux ni d'amour que pour Jésus Christ, et de tenir toujours ses sens épurés de la corruption du siècle. C'est dans cette troupe innocente et pure que la Reine a été placée : l'horreur qu'elle a toujours eue du péché lui a mérité cet honneur. La foi qui pénètre jusqu'aux cieux nous la fait voir aujourd'hui dans cette bienheureuse compagnie. Il me semble que je reconnois cette modestie, cette paix, ce recueillement que nous lui voyons devant les autels, qui inspiroit du respect pour Dieu et pour elle : Dieu ajoute à ces saintes dispositions le transport d'une joie céleste. La mort ne l'a point

(1) Apoc. 8. 5.
(2) Gal. 3. 27.
(3) Apoc. 3. 8.
(4) Gal. 14. 4. II. Cor. 9. 8.

changée, si ce n'est qu'une immortelle beauté a pris la place d'une beauté changeante et mortelle. Cette éclatante blancheur, symbole de son innocence et de la candeur de son ame, n'a fait, pour ainsi parler, que passer au-dedans où nous la voyons rehaussée d'une lumière divine. *Elle marche avec l'agneau, car elle en est digne* (1). La sincérité de son cœur sans dissimulation et sans artifice la range au nombre de ceux dont S. Jean a dit, dans les paroles qui précèdent celles de mon texte, que *le mensonge ne s'est point trouvé en leur bouche* (2), ni aucun déguisement dans leur conduite: *ce qui fait qu'on les voit sans tache devant le trône de Dieu. Sine macula sunt enim ante thronum Dei.* En effet, elle est sans reproche devant Dieu et devant les hommes: la médisance ne peut attaquer aucun endroit de sa vie, depuis son enfance jusqu'à sa mort; et une gloire si pure, une si belle réputation est un parfum précieux qui réjouit le ciel et la terre.

Monseigneur, ouvrez les yeux à ce grand spectacle. Pouvois-je mieux essuyer vos larmes, celles des Princes qui vous environnent, et de cette auguste assemblée, qu'en vous faisant voir au milieu de cette troupe resplendissante, et dans cet état glorieux, une mère si chérie et si regrettée! Louis même, dont la constance ne peut vaincre ses justes douleurs, les trouveroit plus traitables dans cette pensée. Mais ce qui doit être votre unique consolation, doit aussi, Monseigneur, être votre exemple; et ravi de l'éclat immortel d'une vie toujours si réglée, et toujours si irréprochable, vous devez en faire passer toute la beauté dans la vôtre.

Qu'il est rare, Chrétiens, qu'il est rare encore une fois, de trouver cette pureté parmi les hommes!

(1) Apoc. 3. 4. (2) *Ibid.* 14. 5.

Mais sur-tout, qu'il est rare de la trouver parmi les grands! *Ceux que vous voyez revêtus d'une robe blanche, ceux-là*, dit Saint Jean, *viennent d'une grande affliction ; de tribulatione magna* (1) ; afin que nous entendions que cette divine blancheur se forme ordinairement sous la croix, et rarement dans l'éclat trop plein de tentations de grandeurs humaines.

Et toutefois il est vrai, Messieurs, que Dieu, par un miracle de sa grâce, se plaît à choisir, parmi les Rois, de ces ames pures. Tel a été Saint Louis, toujours pur et toujours Saint dès son enfance; et Marie-Thérèse sa fille, a eu de lui ce bel héritage.

Entrons, Messieurs, dans les desseins de la Providence, et admirons les bontés de Dieu qui se répandent sur nous et sur tous les peuples dans la prédestination de cette Princesse. Dieu l'a élevée au faîte des grandeurs humaines, afin de rendre la pureté et la perpétuelle régularité de sa vie plus éclatante et plus exemplaire. Ainsi sa vie et sa mort, également pleines de sainteté et de grâce, deviennent l'instruction du genre humain. Notre siècle n'en pouvoit recevoir de plus parfaite, parce qu'il ne voyoit nulle part dans une si haute élévation une pareille pureté. C'est ce rare et merveilleux assemblage que nous aurons à considérer dans les deux parties de ce discours. Voici en peu de mots ce que j'ai à dire de la plus pieuse des Reines, et tel est le digne abrégé de son éloge : il n'y a rien que d'auguste dans sa personne, il n'y a rien que de pur dans sa vie. Accourez, peuples, venez contempler, dans la première place du monde, la rare et majestueuse beauté d'une vertu toujours constante. Dans une vie si égale, il n'importe pas à cette Princesse où

(1) Apoc. 6. 13. 24.

la mort frappe; on n'y voit point d'endroit foible par où elle pût craindre d'être surprise: toujours vigilante, toujours attentive à Dieu et à son salut, sa mort si précipitée et si effroyable pour nous, n'avoit rien de dangereux pour elle. Ainsi, son élévation ne servira qu'à faire voir à tout l'univers, comme du lieu le plus éminent qu'on découvre dans son enceinte, cette importante vérité: Qu'il n'y a rien de solide ni de vraiment grand parmi les hommes, que d'éviter le péché; et que la seule précaution contre les attaques de la mort, c'est l'innocence de la vie. C'est, Messieurs, l'instruction que nous donne dans ce tombeau, ou plutôt du plus haut des cieux, Très-Haute, Très-Excellente, Très-Puissante, et Très-Chrétienne Princesse Marie-Thérèse d'Autriche, Infante d'Espagne, Reine de France et de Navarre.

Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est Dieu qui donne les grandes naissances, les grands mariages, les enfans, la postérité. C'est lui qui dit à Abraham: *Les Rois sortiront de vous*, et qui fait dire par son Prophète à David: *Le Seigneur vous fera une maison. Dieu, qui d'un seul homme a voulu former le genre humain*, comme dit S. Paul (1), et de cette source commune *le répandre sur toute la face de la terre*, en a vu et prédestiné dès l'éternité les alliances et les divisions, *marquant les temps*, poursuit-il, *et donnant des bornes à la demeure des peuples*, et enfin un cours réglé à toutes ces choses. C'est donc Dieu qui a voulu élever la Reine par une auguste naissance, à un auguste mariage, afin que nous la vissions honorée au-dessus de toutes les femmes de son siècle, pour avoir été chérie, estimée, et trop tôt, hélas! regrettée par le plus grand de tous les hommes!

(1) Gen. 17. 6. 2. Reg. 6. 8. Act. 18. 24. 26.

Que je méprise ces philosophes, qui mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général, d'où le reste se développe comme il peut! Comme s'il avoit à notre manière des vues générales et confuses, et comme si sa souveraine intelligence pouvoit ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières, qui seules, subsistent véritablement. N'en doutons pas, Chrétiens, Dieu a préparé dans son conseil éternel les premières familles qui sont la source des nations, et dans toutes les nations les qualités dominantes qui devoient en faire la fortune. Il a aussi ordonné dans les nations les familles particulières dont elles sont composées, mais principalement celles qui doivent gouverner ces nations, et en particulier dans ces familles tous les hommes par lesquels elles devoient ou s'élever, ou se soutenir, ou s'abattre.

C'est par la suite de ces conseils, que Dieu a fait naître les deux puissantes maisons d'où la Reine devoit sortir, de celle de France et de celle d'Autriche, dont il se sert pour balancer les choses humaines: jusqu'à quel degré et jusqu'à quel temps, il le sait, et nous l'ignorons.

On remarque dans l'Ecriture que Dieu donne aux maisons royales certains caractères propres; comme celui que les Syriens, quoiqu'ennemis des Rois d'Israël, leur attribuoient par ces paroles: *Nous avons appris que les Rois de la maison d'Israël sont clémens* (1).

Je n'examinerai pas les caractères particuliers qu'on a donnés aux maisons de France et d'Autriche; et sans dire que l'on redoutoit davantage les conseils de celle d'Autriche, ni qu'on trouvoit quelque chose de plus vigoureux dans les armées et dans le courage de celle de France, maintenant

(1) Reg. 20. 31.

que par une grâce particulière, ces deux caractères se réunissent visiblement en notre faveur, je remarquerai seulement ce qui faisoit la joie de la Reine; c'est que Dieu avoit donné à ces deux maisons, d'où elle est sortie, la piété en partage; de sorte que *sanctifiée*, qu'on m'entende bien, c'est-à-dire, consacrée à la sainteté par sa naissance, selon la doctrine de Saint Paul, elle disoit avec cet Apôtre : *Dieu, que ma famille a toujours servi*, et à qui je suis dédiée *par mes ancêtres : Deus cui servio à progenitoribus* (1).

Que s'il faut venir au particulier de l'auguste maison d'Autriche, que peut-on voir de plus illustre que sa descendance immédiate, où, durant l'espace de quatre cents ans, on ne trouve que des Rois et des Empereurs, et une si grande affluence de maisons royales, avec tant d'états et tant de royaumes, qu'on a prévu il y a long-temps qu'elle en seroit surchargée !

Qu'est-il besoin de parler de la très-chrétienne maison de France, qui par sa noble constitution est incapable d'être assujettie à une famille étrangère, qui est toujours dominante dans son chef, qui seule dans tout l'univers et dans tous les siècles se voit après sept cents ans d'une royauté établie, ( sans compter ce que la grandeur d'une si haute origine fait trouver ou imaginer aux curieux observateurs des antiquités) seule, dis-je, se voit après tant de siècles encore dans sa force et dans sa fleur, et toujours en possession du royaume le plus illustre qui fût jamais sous le soleil, et devant Dieu et devant les hommes : devant Dieu, d'une pureté inaltérable dans la foi; et devant les hommes, d'une si grande dignité, qu'il a pu perdre l'empire sans perdre sa gloire ni son rang.

(1) I. Cor. 8. 14. 2. Tim. 1. 3.

La Reine a eu part à cette grandeur, non-seulement par la riche et fière maison de Bourgogne, mais encore par Isabelle de France sa mère: digne fille de Henri-le-Grand, et, de l'aveu de l'Espagne, la meilleure Reine, comme la plus regrettée, qu'elle eût jamais vue sur le trône: triste rapport de cette Princesse avec la Reine sa fille: elle avoit à peine quarante-deux ans, quand l'Espagne la pleura; et pour notre malheur, la vie de Marie-Thérèse n'a guère eu un plus long cours. Mais la sage, la courageuse et la pieuse Isabelle devoit une partie de sa gloire aux malheurs de l'Espagne, dont on sait qu'elle trouva le remède par un zèle et par des conseils qui ranimèrent les grands et les peuples, et, si on le peut dire, le Roi même. Ne nous plaignons pas, Chrétiens, de ce que la Reine sa fille, dans un état plus tranquille, donne aussi un sujet moins vif à nos discours, et contentons-nous de penser que dans des occasions aussi malheureuses dont Dieu nous a préservés, nous y eussions pu trouver les mêmes ressources.

Avec quelle application et quelle tendresse Philippe IV son père, ne l'avoit-il pas élevée? On la regardoit en Espagne non pas comme une Infante, mais comme un Infant; car c'est ainsi qu'on y appelle la Princesse qu'on reconnoît comme héritière de tant de royaumes. Dans cette vue, on approcha d'elle tout ce que l'Espagne avoit de plus vertueux et de plus habile. Elle se vit, pour ainsi parler, dès son enfance toute environnée de vertus; et on voyoit paroître en cette jeune Princesse plus de belles qualités qu'elle n'attendoit de couronnes. Philippe l'élève ainsi pour ses Etats: Dieu qui nous aime, la destine à Louis.

Cessez, Princes et Potentats, de troubler, par vos prétentions, le projet de ce mariage. Que l'amour qui semble aussi le vouloir troubler, cède lui-même. L'amour peut bien remuer le cœur des

héros du monde, il peut bien y soulever des tempêtes, et y exciter des mouvemens qui fassent trembler les politiques, et qui donnent des espérances aux insensés : mais il y a des ames d'un ordre supérieur à ses lois, à qui il ne peut inspirer des sentimens indignes de leur rang. Il y a des mesures prises dans le ciel qu'il ne peut rompre ; et l'Infante, non-seulement par son auguste naissance, mais encore par sa vertu et par sa réputation, est seule digne de Louis.

C'étoit *la femme prudente qui est donnée promptement par le Seigneur*, comme dit le Sage. Pourquoi *donnée promptement par le Seigneur* (1), puisque c'est le Seigneur qui donne tout? Et quel est ce merveilleux avantage qui mérite d'être attribué d'une façon si particulière à la divine bonté? Il ne faut pour l'entendre que considérer ce que peut dans les maisons la prudence tempérée d'une femme sage pour les soutenir, pour y faire fleurir dans la piété la véritable sagesse, et pour calmer des passions violentes qu'une résistance emportée ne feroit qu'aigrir.

Ile pacifique où se doivent terminer les différends de deux grands empires, à qui tu sers de limites : île éternellement mémorable par les conférences de deux grands Ministres, où l'on vit développer toutes les adresses et tous les secrets d'une politique si différente ; où l'un se donnoit du poids par sa lenteur, et l'autre prenoit l'ascendant par sa pénétration : auguste journée, où deux fières nations, long-temps ennemies, et alors réconciliées par Marie-Thérèse, s'avancent sur leurs confins, leur Roi à leur tête, non plus pour se combattre, mais pour s'embrasser ; où ces deux Rois, avec leur Cour, d'une grandeur, d'une politesse, et d'une magnificence aussi-bien

(1) Prov. 19. 14.

que d'une conduite si différente, furent l'un à l'autre et à tout l'univers un si grand spectacle : Fêtes sacrées, mariage fortuné, voile nuptial, bénédiction, sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies avec ces pompes funèbres, et le comble des grandeurs avec leurs ruines ? Alors l'Espagne perdit ce que nous gagnions : maintenant nous perdons tous les uns et les autres ; Marie-Thérèse périt pour toute la terre. L'Espagne pleuroit seule : maintenant que la France et l'Espagne mêlent leurs larmes, et en versent des torrens, qui pourroit les arrêter ? Mais si l'Espagne pleuroit son Infante qu'elle voyoit monter sur le trône le plus glorieux de l'univers, quels seront nos gémissemens à la vue de ce tombeau, où tous ensemble nous ne voyons plus que l'inévitable néant des grandeurs humaines ? Taisons-nous, ce n'est pas des larmes que je veux tirer de vos yeux. Je pose les fondemens des instructions que je veux graver dans vos cœurs : aussi-bien la vanité des choses humaines tant de fois étalée dans cette chaire, ne se montre que trop d'elle-même sans le secours de ma voix, dans ce sceptre sitôt tombé d'une si royale main, et dans une si haute majesté si promptement dissipée.

Mais ce qui en faisoit le plus grand éclat n'a pas encore paru. Une Reine si grande par tant de titres, le devenoit tous les jours par les grandes actions du Roi et par le continuel accroissement de sa gloire. Sous lui la France a appris à se connoître. Elle se trouve des forces que les siècles précédens ne savoient pas : l'ordre et la discipline militaire s'augmentent avec les armées ; si les Français peuvent tout, c'est que leur Roi est par-tout leur capitaine ; et après qu'il a choisi l'endroit principal qu'il doit animer par sa valeur, il agit de tous côtés par l'impression de sa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus

inévitable, puisqu'en méprisant les saisons, il a ôté jusqu'à la défense à ses ennemis.

Les soldats, ménagés et exposés quand il le faut, marchent avec confiance sous ces étendards : nul fleuve ne les arrête, nulle forteresse ne les effraie. On sait que Louis foudroie les villes plutôt qu'il ne les assiége, et tout est ouvert à sa puissance.

Les politiques ne se mêlent plus de deviner ses desseins. Quand il marche, tout se croit également menacé : un voyage tranquille devient tout-à-coup une expédition redoutable à ses ennemis. Gand tombe avant qu'on pense à le munir : Louis y vient par de longs détours, et la Reine, qui l'accompagne au cœur de l'hiver, joint au plaisir de le suivre celui de servir secrètement ses desseins.

Par les soins d'un si grand Roi, la France entière n'est plus, pour ainsi parler, qu'une seule forteresse qui montre de tous côtés un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle est capable de tenir la paix avec sûreté dans son sein, mais aussi de porter la guerre par-tout où il faut, et de frapper de près et de loin avec une égale force. Nos ennemis le savent bien, et nos alliés ont ressenti, dans le plus grand éloignement, combien la main de Louis étoit secourable.

Avant lui, la France, presque sans vaisseaux, tenoit en vain aux deux mers : maintenant on les voit couvertes depuis le levant jusqu'au couchant de nos flottes victorieuses, et la hardiesse française porte par-tout la terreur avec le nom de Louis. Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disois en ton cœur avare : Je tiens la mer sous mes lois, et les nations sont ma proie. La légéreté de tes vaisseaux te donnoit de la confiance ; mais tu te verras attaqué dans tes murailles, comme un oiseau ravissant qu'on iroit chercher

parmi ses rochers et dans son nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves; Louis a brisé les fers dont tu accablois ses sujets, qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur, tu te retournes contre toi-même, et tu ne sais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les pilotes étonnés s'écrient par avance: *Qui est semblable à Tyr? et toutefois elle s'est tuée dans le milieu de la mer* (1)? et la navigation va être assurée par les armes de Louis.

L'éloquence s'est épuisée à louer la sagesse de ses lois et l'ordre de ses finances. Que n'a-t-on pas dit de la fermeté à laquelle nous voyons céder jusqu'à la fureur des duels? La sévère justice de Louis, jointe à ses inclinations bienfaisantes, fait aimer à la France l'autorité sous laquelle heureusement réunie elle est tranquille et victorieuse. Qui veut entendre combien la raison préside dans les conseils de ce Prince, n'a qu'à prêter l'oreille quand il lui plaît d'en expliquer les motifs. Je pourrois ici prendre à témoin les sages ministres des Cours étrangères, qui le trouvent aussi convaincant dans ses discours que redoutable par ses armes. La noblesse de ses expressions vient de celle de ses sentimens, et ses paroles précises sont l'image de la justesse qui règne dans ses pensées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur surprenante lui ouvre les cœurs, et donne je ne sais comment un nouvel éclat à sa majesté qu'elle tempère.

N'oublions pas ce qui faisoit la joie de la Reine. Louis est le rempart de la religion: c'est à la religion qu'il fait servir ses armes redoutées par

(1) Ezech. 27. 32.

mer et par terre. Mais songeons qu'il ne l'établit par-tout au-dehors, que parce qu'il la fait régner au-dedans et au milieu de son cœur. C'est là qu'il abat des ennemis plus terribles que ceux que tant de puissances jalouses de sa grandeur, et l'Europe entière pourroient armer contre lui. Nos vrais ennemis sont en nous-mêmes, et Louis combat ceux-là plus que tous les autres. Vous voyez tomber de toutes parts les temples de l'hérésie : ce qu'il renverse au-dedans est un sacrifice bien plus agréable ; et l'ouvrage du chrétien, c'est de détruire les passions qui feroient de nos cœurs un temple d'idoles. Que serviroit à Louis d'avoir étendu sa gloire par-tout où s'étend le genre humain ? Ce ne lui est rien d'être l'homme que les autres hommes admirent : il veut être avec David, *l'homme selon le cœur de Dieu.* C'est pourquoi Dieu le bénit. Tout le genre humain demeure d'accord qu'il n'y a rien de plus grand que ce qu'il a fait, si ce n'est qu'on veuille compter pour plus grand encore tout ce qu'il n'a pas voulu faire, et les bornes qu'il a données à sa puissance. Adorez donc, ô grand Roi ! celui qui vous fait régner, qui vous fait vaincre, et qui vous donne, dans la victoire, malgré la fierté qu'elle inspire, des sentimens si modérés. Puisse la chrétienté ouvrir les yeux, et reconnoître le vengeur que Dieu lui envoie. Pendant, ô malheur, ô honte, ô juste punition de nos péchés ! Pendant, dis-je, qu'elle est ravagée par les infidèles qui pénètrent jusqu'à ses entrailles ; que tarde-t-elle à se souvenir et des secours de Candie, et de la fameuse journée de Raab, où Louis renouvela dans le cœur des infidèles, l'ancienne opinion qu'ils ont des armes françaises fatales à leur tyrannie, et par des exploits inouis, devint le rempart de l'Autriche, dont il avoit été la terreur !

Ouvrez donc les yeux, Chrétiens, et regardez

ce héros, dont nous pouvons dire comme Saint Paulin disoit du grand Théodose, que nous voyons en Louis (1): *Non un Roi, mais un serviteur de Jésus-Christ, et un Prince qui s'élève au-dessus des hommes plus encore par sa foi que par sa couronne.*

C'étoit, Messieurs, d'un tel héros, que Marie-Thérèse devoit partager la gloire d'une façon particulière, puisque non contente d'y avoir part comme compagne de son trône, elle ne cessoit d'y contribuer par la persévérance de ses vœux.

Pendant que ce grand Roi la rendoit la plus illustre de toutes les Reines, vous la faisiez, Monseigneur, la plus illustre de toutes les mères. Vos respects l'ont consolée de la perte de ses autres enfans. Vous les lui avez rendus : elle s'est vue renaître dans ce Prince qui fait vos délices et les nôtres; et elle a trouvé une fille digne d'elle dans cette auguste Princesse, qui par son rare mérite, autant que par les droits d'un nœud sacré, ne fait avec vous qu'un même cœur. Si nous l'avons admirée dès le moment qu'elle parut, le Roi a confirmé notre jugement; et maintenant devenue, malgré ses souhaits, la principale décoration d'une Cour dont un si grand Roi fait le soutien, elle est la consolation de toute la France.

Ainsi notre Reine, heureuse par sa naissance, qui lui rendoit la piété aussi-bien que la grandeur comme héréditaires, par sa sainte éducation, par son mariage, par la gloire et par l'amour d'un si grand Roi, par le mérite et par les respects de ses enfans, et par la vénération de tous les peuples, ne voyoit rien sur la terre qui ne fût au-dessous d'elle. Elevez maintenant, ô Seigneur! et

(1) *In Theodosio non Imperatorem, sed Christi servum, nec regno, sed fide principem prædicamus.* Paul. Epist. 9. Sev.

mes pensées et ma voix. Que je puisse représenter à cette auguste audience l'incomparable beauté d'une ame que vous avez toujours habitée, qui n'a jamais *affligé votre esprit saint* (1), qui jamais n'a perdu *le goût du don céleste* (2); afin que nous commencions, malheureux pécheurs, à verser sur nous-mêmes un torrent de larmes; et que ravis des chastes attraits de l'innocence, jamais nous ne nous lassions d'en pleurer la perte.

A la vérité, Chrétiens, quand on voit dans l'Evangile (3) la brebis perdue, préférée par le bon pasteur à tout le reste du troupeau; quand on y lit cet heureux retour du prodigue retrouvé, et ce transport d'un père attendri, qui met en joie toute sa famille, on est tenté de croire que la pénitence est préférée à l'innocence même, et que le prodigue retourné reçoit plus de grâces que son aîné, qui ne s'est jamais échappé de la maison paternelle. Il est l'aîné toutefois, et deux mots que lui dit son père, lui font bien entendre qu'il n'a pas perdu ses avantages : *Mon fils*, lui dit-il, *vous êtes toujours avec moi: et tout ce qui est à moi est à vous* (4). Cette parabole, Chrétiens, ne se traite guère dans les chaires, parce que cette inviolable fidélité ne se trouve guère dans les mœurs. Expliquons-la toutefois, puisque notre illustre sujet nous y conduit, et qu'elle a une parfaite conformité avec notre texte. Une excellente doctrine de Saint Thomas nous la fait entendre, et concilie toutes choses. Dieu témoigne plus d'amour au juste toujours fidèle; il en témoigne davantage aussi au pécheur réconcilié, mais en deux manières différentes. L'un paroîtra plus favorisé, si l'on a égard à ce qu'il est; et l'autre, si l'on remarque d'où il est sorti. Dieu

(1) Eph. 4. 30.
(2) Heb. 6. 4.
(3) Luc. 15. 4. 10.
(4) Luc. 31.

conserve au juste un plus grand don; il retire le pécheur d'un plus grand mal. Le juste semblera plus avantagé, si l'on pèse son mérite; le pécheur plus chéri, si l'on considère son indignité. Le père du prodigue l'explique lui-même (1): *Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous :* c'est ce qu'il dit à celui à qui il conserve un plus grand don : *Il falloit se réjouir parce que votre frère étoit mort, et il est ressuscité ;* c'est ainsi qu'il parle de celui qu'il retire d'un plus grand abîme de maux. Ainsi les cœurs sont saisis d'une joie soudaine par la grâce inespérée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde; mais on ne laisse pas de lui préférer la constante sérénité d'une saison plus benigne: et s'il nous est permis d'expliquer les sentimens du Sauveur par ces sentimens humains, il s'émeut plus sensiblement sur les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête; mais il réserve une plus douce familiarité aux justes qui sont ses anciens et perpétuels amis : puisque s'il dit, parlant du prodigue (2) : *Qu'on lui rende sa première robe*, il ne lui dit pas toutefois : *Vous êtes toujours avec moi*, ou, comme Saint Jean le répète dans l'Apocalypse (3) : *Ils sont toujours avec l'agneau, et paroissent sans tache devant son trône. Sine macula sunt ante thronum Dei.*

Comment se conserve cette pureté dans ce lieu de tentations, et parmi les illusions des grandeurs du monde, vous l'apprendrez de la Reine. Elle est de ceux dont le fils de Dieu a prononcé dans l'Apocalypse (4) : *Celui qui sera victorieux, je le ferai comme une colonne dans le temple de mon Dieu. Qui vicerit, faciam illum columnam*

(1) Luc. 15. 31.
(2) Luc. 22.
(3) Apoc. 14. 45.
(4) Apoc. 3. 13.

*in templo Dei mei.* Il en sera l'ornement, il en sera le soutien par son exemple : il sera haut, il sera ferme. Voilà déjà quelque image de la Reine. *Il ne sortira jamais du temple. Foras non egredietur ampliùs.* Immobile comme une colonne, il aura sa demeure fixe dans la maison du Seigneur, et n'en sera jamais séparé par aucun crime. *Je le ferai*, dit Jésus-Christ : et c'est l'ouvrage de ma grâce. Mais comment affermira-t-il cette colonne? Ecoutez, voici le mystère : et *j'écrirai dessus*, poursuivit le Sauveur : j'élèverai la colonne ; mais en même temps je mettrai dessus une inscription mémorable. Hé ! qu'écrirez-vous, ô Seigneur ! Trois noms seulement, afin que l'inscription soit aussi courte que magnifique. *J'y écrirai*, dit-il, *le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, la nouvelle Jérusalem, et mon nouveau nom* (1). Ces noms, comme la suite le fera paroître, signifient une foi vive dans l'intérieur, les pratiques extérieures de la piété dans les saintes observances de l'Eglise, et la fréquentation des saints Sacremens : trois moyens de conserver l'innocence, et l'abrégé de la vie de notre sainte Princesse. C'est ce que vous verrez écrit sur la colonne, et vous lirez dans son inscription les causes de sa fermeté ; et d'abord : *j'y écrirai*, dit-il, *le nom de mon Dieu*, en lui inspirant une foi vive. C'est, Messieurs, par une telle foi que le nom de Dieu est gravé profondément dans nos cœurs. Une foi vive est le fondement de la stabilité que nous admirons : car d'où viennent nos inconstances, si ce n'est de notre foi chancelante ; parce que ce fondement est mal affermi, nous craignons de bâtir dessus, et nous marchons d'un pas douteux dans le chemin de la vertu. La foi seule a de quoi fixer l'esprit vacillant : car,

(1) Apoc. 8. 13.

écoutez les qualités que Saint Paul lui donne (1): *Fides sperandarum substantia rerum. La foi*, dit-il, *est une substance*, un solide fondement, un ferme soutien. Mais de quoi? De ce qui se voit dans le monde? Comment donner une consistance, ou, pour parler avec Saint Paul, *une substance*, et un corps à cette ombre fugitive! La foi est donc un soutien, mais des choses *qu'on doit espérer*... Et quoi encore? *Argumentum non apparentium : c'est une pleine conviction de ce qui ne paroît pas.* La foi doit avoir en elle la conviction. Vous ne l'avez pas, direz-vous : j'en sais la cause; c'est que vous craignez de l'avoir, au lieu de la demander à Dieu qui la donne. C'est pourquoi tout tombe en ruine dans vos mœurs, et vos sens trop décisifs emportent si facilement votre raison incertaine et irrésolue. Et que veut dire cette conviction dont parle l'Apôtre, si ce n'est, comme il dit ailleurs, une soumission de *l'intelligence entièrement captivée* sous l'autorité d'un Dieu qui parle? Considérez la pieuse Reine devant les autels; voyez comme elle est saisie de la présence de Dieu : ce n'est pas par la suite qu'on la connoît, c'est par son attention et par cette respectueuse immobilité, qui ne lui permet pas même de lever les yeux. Le sacrement adorable approche : ah! la foi du centurion admirée par le Sauveur même, ne fut pas plus vive, et il ne dit pas plus humblement : *Je ne suis pas digne* (2). Voyez comme elle frappe cette poitrine innocente, comme elle se reproche les moindres péchés, comme elle abaisse cette tête auguste, devant laquelle s'incline l'univers. La terre, son origine et sa sépulture, n'est pas encore assez basse pour la recevoir : elle voudroit disparoître toute entière devant la majesté du Roi des Rois.

(1) Heb. 11. 1. (2) Matth. 8. 8. 10.

Dieu lui grave par une foi vive dans le fond du cœur ce que disoit Isaïe : *Cherchez des antres profonds, cachez-vous dans les ouvertures de la terre devant la face du Seigneur, et devant la gloire d'une si haute majesté* (1).

Ne vous étonnez donc pas si elle est si humble sur le trône. O spectacle merveilleux, et qui ravit en admiration le ciel et la terre! Vous allez voir une Reine qui, à l'exemple de David, attaque de tous côtés sa propre grandeur, et tout l'orgueil qu'elle inspire : vous verrez, dans les paroles de ce grand Roi, la vive peinture de la Reine, et vous en reconnoîtrez tous les sentimens. *Domine, non est exaltatum cor meum* (2) *! O Seigneur, mon cœur ne s'est point haussé !* voilà l'orgueil attaqué dans sa source. *Neque elati sunt oculi mei ; mes regards ne se sont pas élevés ;* voilà l'ostentation et le faste réprimé. Ah, Seigneur! je n'ai pas eu ce dédain qui empêche de jeter les yeux sur les mortels trop rampans, et qui fait dire à l'ame arrogante : *il n'y a que moi sur la terre* (3). Combien étoit ennemie la pieuse Reine de ces regards dédaigneux; et dans une si haute élévation, qui vit jamais paroître en cette Princesse ou le moindre sentiment d'orgueil, ou le moindre sentiment de mépris? David poursuivit : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me : je ne marche point dans de vastes pensées, ni dans des merveilles qui me passent.* Il combat ici les excès où tombent naturellement les grandes puissances. L'orgueil, qui *monte toujours* (4), après avoir porté ses prétentions à ce que la grandeur humaine a de plus solide, ou plutôt de moins ruineux, pousse ses desseins jusqu'à l'extravagance, et donne témérairement dans des projets

(1) Isaïe 2. 20.
(2) Ps. 130.
(3) Isaïe 11. 7.
(4) Ps. 74. 15.

insensés, comme faisoit ce Roi superbe (digne figure de l'ange rebelle), *lorsqu'il disoit en son cœur : je m'élèverai au-dessus des nues, et je poserai mon trône sur les astres, et je serai semblable au Très-Haut* (1). Je ne me perds point, dit David, dans de tels excès; et voilà l'orgueil méprisé dans ses égaremens. Mais après l'avoir ainsi rabattu dans tous les endroits par où il sembloit vouloir s'élever, David l'atterre tout-à-fait par ces paroles : *Si*, dit-il, *je n'ai pas eu d'humbles sentimens, et que j'aie exalté mon ame. Si non humiliter sentiebam*, ou, comme traduit Saint Jérôme : *si non silere feci animam meam : si je n'ai pas fait taire mon ame :* si je n'ai pas imposé silence à ces flatteuses pensées qui se présentent sans cesse pour enfler nos cœurs. Et enfin il conclut ainsi ce beau psaume : *sicut ablactatus ad matrem suam, sic ablactata est anima mea. Mon ame a été*, dit-il, *comme un enfant sevré.* Je me suis arraché moi-même aux douceurs de la gloire humaine, peu capables de me soutenir, pour donner à mon esprit une nourriture plus solide. Ainsi l'ame supérieure domine de tous côtés cette impérieuse grandeur, et ne lui laisse dorenavant aucune place. David ne donna jamais de plus beau combat. Non, mes frères, les Philistins défaits, et les ours même déchirés de ses mains, ne sont rien en comparaison de sa grandeur qu'il a domptée. Mais la sainte Princesse que nous célébrons, l'a égalé dans la gloire d'un si beau triomphe.

Elle sut pourtant se prêter au monde avec toute la dignité que demandoit sa grandeur. Les Rois, non plus que le soleil, n'ont pas reçu en vain l'éclat qui les environne : il est nécessaire au genre humain, et ils doivent pour le repos, autant que pour la décoration de l'univers, soutenir une

(1) Isaïe 14. 14.

majesté qui n'est qu'un rayon de celle de Dieu. Il étoit aisé à la Reine de faire sentir une grandeur qui lui étoit naturelle. Elle étoit née dans une Cour où la majesté se plaît à paroître avec tout son appareil, et d'un père qui sut conserver avec une grâce, comme avec une jalousie particulière, ce qu'on appelle en Espagne les coutumes de qualité et les bienséances du palais. Mais elle aimoit mieux tempérer la majesté, et l'anéantir devant Dieu, que de la faire éclater devant les hommes. Ainsi, nous la voyons courir aux autels, pour y goûter avec David un humble repos, et s'enfoncer dans son oratoire, où, malgré le tumulte de la Cour, elle trouvoit le carmel d'Elie, le désert de Jean, et la montagne si souvent témoin des gémissemens de Jésus.

J'ai appris de Saint Augustin, que *l'ame attentive se fait à elle-même une solitude. Gignit enim sibi ipsa mentis intentio solitudinem.* Mais, mes frères, ne nous flattons pas : il faut savoir se donner des heures d'une solitude effective, si l'on veut conserver les forces de l'ame. C'est ici qu'il faut admirer l'inviolable fidélité que la Reine gardoit à Dieu. Ni les divertissemens, ni les fatigues des voyages, ni aucune occupation ne lui faisoit perdre ces heures particulières qu'elle destinoit à la méditation et à la prière. Auroit-elle été si persévérante dans cet exercice, si elle n'y eût goûté la manne cachée que *nul ne connoît que celui qui en ressent les saintes douceurs* (1). C'est-là qu'elle disoit avec David : *O Seigneur ! votre servante a trouvé son cœur pour vous faire cette prière : invenit servus tuus cor suum* (2). Où allez-vous, cœurs égarés ? Quoi ! même pendant la prière, vous laissez errer votre imagination vagabonde ; vos ambitieuses pensées vous reviennent devant

(1) Apoc. 3. 17. 2. (2) Reg. 12. 12.

Dieu ; elles sont même le sujet de votre prière! Par l'effet du même transport qui vous fait parler aux hommes de vos prétentions, vous en venez encore parler à Dieu, pour faire servir le ciel et la terre à vos intérêts. Ainsi votre ambition que la prière devoit éteindre, s'y échauffe : feu bien différent de celui que *David sentoit allumer dans sa méditation* (1). Ah! plutôt puissiez-vous dire avec ce grand Roi, et avec la pieuse Reine que nous honorons : *O Seigneur, votre serviteur a trouvé son cœur!* J'ai rappelé ce fugitif, et le voilà tout entier devant votre face.

Ange saint (2), qui présidiez à l'oraison de cette sainte Princesse, et qui portiez cet encens, au-dessus des nues pour le faire brûler sur l'autel que Saint Jean a vu dans le ciel : racontez-nous les ardeurs de ce cœur blessé de l'amour divin : faites-nous paroître ces torrens de larmes que la Reine versoit devant Dieu pour ses péchés. Quoi donc, les ames innocentes ont-elles aussi les pleurs et les amertumes de la pénitence? Oui, sans doute, puisqu'il est écrit que *rien n'est pur sur la terre* (3), *et que celui qui dit qu'il ne pèche pas se trompe soi-même* (4). Mais ce sont des péchés légers, légers par comparaison, je le confesse, légers en eux-mêmes; la Reine n'en connoît aucun de cette nature. C'est ce que porte en son fonds toute ame innocente. La moindre ombre se remarque sur ses vêtemens, qui n'ont pas encore été salis, et leur vive blancheur en accuse toutes les taches. Je trouve ici les Chrétiens trop savans. Chrétien, tu sais trop la distinction des péchés véniels d'avec les mortels. Quoi, le nom commun de péché ne suffira pas pour te les faire détester les uns et les autres? Sais-tu que

(1) Ps. 38. 4.
(2) Apoc. 8. 3.
(3) Job. 15. 15. 1.
(4) Joan. 1. 8.

ces péchés qui semblent légers, deviennent accablans par leur multitude, à cause des funestes dispositions qu'ils mettent dans les consciences ? C'est ce qu'enseignent d'un commun accord tous les saints docteurs après Saint Augustin et Saint Grégoire. Sais-tu que les péchés qui seroient véniels par leur objet, peuvent devenir mortels par l'excès de l'attachement ? Les plaisirs innocens le deviennent bien, selon la doctrine des Saints ; et seuls ils ont pu damner le mauvais riche, pour avoir été trop goûtés : mais qui sait le degré qu'il faut pour leur inspirer ce poison mortel ? Et n'est-ce pas une des raisons qui fait que Dieu s'écrie : *Delicta quis intelligit* (1) *? qui peut connoître ses péchés !* Que je hais donc ta vaine science, et ta mauvaise subtilité, ame téméraire, qui prononce si hardiment : ce péché que je commets sans crainte est véniel. L'ame vraiment pure n'est pas si savante. La Reine sait en général qu'il y a des péchés véniels, car la foi l'enseigne ; mais la foi ne lui enseigne pas que les siens le soient. Deux choses vont vous faire voir l'éminent degré de sa vertu. Nous le savons, Chrétiens, et nous ne donnons point de fausses louanges devant ces autels. Elle a dit souvent dans cette bienheureuse simplicité qui lui étoit commune avec tous les Saints, qu'elle ne comprenoit pas comment on pouvoit commettre volontairement un seul péché, pour petit qu'il fût. Elle ne disoit donc pas, il est véniel ; elle disoit, il est péché, et son cœur innocent se soulevoit. Mais comme il échappe toujours quelque péché à la fragilité humaine, elle ne disoit pas : il est léger ; encore une fois, il est péché, disoit-elle. Alors pénétrée des siens, s'il arrivoit quelque malheur à sa personne, à sa famille, à l'état, elle s'en accusoit seule. Mais quels malheurs,

(1) P. 18, 65.

direz-vous, dans cette grandeur et dans un si long cours de prospérités? Vous croyez donc que les déplaisirs et les plus mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre? Ou qu'un royaume est un remède universel à tous les maux, un baume qui les adoucit, un charme qui les enchante? Au lieu que par un conseil de providence divine, qui sait donner aux conditions les plus élevées leur contrepoids, cette grandeur que nous admirons de loin comme quelque chose au-dessus de l'homme, touche moins quand on y est né, ou se confond elle-même dans son abondance, et qu'il se forme au contraire parmi les grandeurs une nouvelle sensibilité pour les déplaisirs, dont le coup est d'autant plus rude, qu'on est moins préparé à le soutenir.

Il est vrai que les hommes aperçoivent moins cette malheureuse délicatesse dans les ames vertueuses. On les croit insensibles, parce que non-seulement elles savent taire, mais encore sacrifier leurs peines secrètes. Mais le père céleste se plaît à les regarder dans le secret; et comme il sait leur préparer leur croix, il y mesure aussi leur récompense. Croyez-vous que la Reine pût être en repos dans ces fameuses campagnes qui nous apportoient coup sur coup tant de surprenantes nouvelles? Non, Messieurs, elle étoit toujours tremblante, parce qu'elle voyoit toujours cette précieuse vie dont la sienne dépendoit, trop facilement hasardée. Vous avez vu ses terreurs, vous parlerai-je de ses pertes, et de la mort de ses chers enfans? Ils lui ont tous déchiré le cœur. Représentons-nous ce jeune Prince que les grâces sembloient elles-mêmes avoir formé de leurs mains. Pardonnez-moi ces expressions. Il me semble que je vois encore tomber cette fleur. Alors triste messager d'un évènement si funeste, je fus aussi le témoin, en voyant le Roi et la Reine, d'un

côté, de la douleur la plus pénétrante, et de l'autre, des plaintes les plus lamentables: et sous des formes différentes, je vis une affliction sans mesure Mais je vis aussi des deux côtés la foi également victorieuse; je vis le sacrifice agréable de l'ame humiliée sous la main de Dieu, et deux victimes royales immoler d'un commun accord leur propre cœur.

Pourrai-je maintenant jeter les yeux sur la terrible menace du ciel irrité, lorsqu'il sembla si long temps vouloir frapper ce Dauphin même, notre plus chère espérance? Pardonnez-moi, Messieurs, pardonnez-moi, si je renouvelle vos frayeurs. Il faut bien, et je le puis dire, que je me fasse moi-même cette violence, puisque je ne puis montrer qu'à ce prix la constance de la Reine. Nous vîmes alors dans cette Princesse, au milieu des alarmes d'une mère, la foi d'une chrétienne. Nous vîmes un Abraham prêt à immoler Isaac, et quelques traits de Marie quand elle offrit son Jésus. Ne craignons point de le dire, puisqu'un Dieu ne s'est fait homme que pour assembler autour de lui des exemples pour tous les états. La Reine pleine de foi ne se propose pas un moindre modèle que Marie: Dieu lui rend aussi son fils unique qu'elle lui offre d'un cœur déchiré, mais soumis, et veut que nous lui devions encore une fois un si grand bien.

On ne se trompe pas, Chrétiens, quand on attribue tout à la prière. Dieu qui l'inspire ne lui peut rien refuser. *Un Roi*, dit David, *ne se sauve pas par ses armées, et le puissant ne se sauve pas pàr sa valeur* (1). Ce n'est pas aussi aux sages conseils qu'il faut attribuer les heureux succès. *Il s'élève*, dit le Sage, *plusieurs pensées dans le cœur de l'homme* (2): reconnoissez l'agitation

(1) Psal. 32. 16. (2) Prov. 19. 21.

et les pensées incertaines des conseils humains: *Mais*, poursuit-il, *la volonté du Seigneur demeure ferme*; et pendant que les hommes délibèrent, il ne s'exécute que ce qu'il résout. *Le terrible* (1), le Tout-Puissant, *qui ôte*, quand il lui plaît, *l'esprit des Princes* (2), le leur laisse aussi quand il veut, pour les confondre davantage, et les *prendre dans leurs propres finesses. Car il n'y a point de conseils contre le Seigneur* (3). Les Machabées étoient vaillans, et néanmoins il est écrit qu'*ils combattoient par leurs prières*, plus que par leurs armes : *Per orationes congressi sunt* (4): assurés par l'exemple de Moïse, que les mains élevées à Dieu enfoncent plus de bataillons que celles qui frappent. Quand tout cédoit à Louis, et que nous crûmes voir revenir le temps des miracles, où les murailles tomboient au bruit des trompettes, tous les peuples jetoient les yeux sur la Reine, et croyoient voir partir de son oratoire la foudre qui accabloit tant de villes.

Que si Dieu accorde aux prières les prospérités temporelles, combien plus leur accorde-t-il les vrais biens, c'est-à-dire, les vertus. Elles sont le fruit naturel d'une ame unie à Dieu par l'oraison. L'oraison qui nous les obtient nous apprend à les pratiquer, non-seulement comme nécessaires, mais encore comme reçues *du Père des lumières, d'où descend sur nous tout don parfait* (5) : et c'est-là le comble de la perfection, parce que c'est le fondement de l'humilité. C'est ainsi que Marie-Thérèse attira par la prière toutes les vertus dans son ame. Dès sa première jeunesse elle fut dans les mouvemens d'une Cour alors assez turbulente, la consolation et le seul soutien de la vieillesse

(1) Ps. 75. 12. 18.
(2) Job. 5. 13.
(3) 1. Cor. 3. 19. Pr. 21. 30.
(4) Marc. 15. 25.
(5) Jac. 6. 17.

infirme du Roi son père. La Reine sa belle-mère, malgré ce nom odieux, trouva en elle, non-seulement un respect, mais encore une tendresse, que ni le temps ni l'éloignement n'ont pu altérer. Aussi pleure-t-elle sans mesure, et ne veut point recevoir de consolation. Quel cœur, quel respect, quelle soumission n'avoit-elle pas eue pour le Roi! Toujours vive pour ce grand Prince, toujours jalouse de sa gloire, uniquement attachée aux intérêts de son état, infatigable dans les voyages, et heureuse pourvu qu'elle fût en sa compagnie: femme enfin où Saint Paul (1) auroit vu l'Eglise occupée de Jésus-Christ, et unie à ses volontés par une éternelle complaisance. Si nous osions demander au grand Prince qui lui rend ici avec tant de piété les derniers devoirs, quelle mère il a perdue, il nous répondroit par ses sanglots, et je vous dirai en son nom, ce que j'ai vu avec joie, ce que je répète avec admiration, que les tendresses inexplicables de Marie-Thérèse tendoient toutes à lui inspirer la foi, la piété, la crainte de Dieu, un attachement inviolable pour le Roi, des entrailles de miséricorde pour les malheureux, une immuable persévérance dans tous ses devoirs, et tout ce que nous louons dans la conduite de ce Prince. Parlerai-je des bontés de la Reine tant de fois éprouvées par ses domestiques, et ferai-je retentir encore devant ces autels les cris de sa maison désolée? Et vous, pauvres de Jésus-Christ, pour qui seuls elle ne pouvoit endurer qu'on lui dit que ses trésors étoient épuisés; vous premièrement pauvres volontaires, victimes de Jésus-Christ, religieux, vierges sacrées, ames pures dont le monde n'étoit pas digne; et vous pauvres, quelque nom que vous portiez, pauvres connus, pauvres honteux, malades impotens, estro-

(1) Ephes. 24.

piés, *restes d'hommes*, pour parler avec Saint Grégoire de Nazianze (1); car la Reine respectoit en vous tous les caractères de la croix de Jésus-Christ; vous donc qu'elle assistoit avec tant de joie, qu'elle visitoit avec de si saints empressemens, qu'elle servoit avec tant de foi, heureuse de se dépouiller d'une majesté empruntée, et d'adorer dans votre bassesse la glorieuse pauvreté de Jésus-Christ; quel admirable panégyrique prononceriez-vous par vos gémissemens à la gloire de cette Princesse, s'il m'étoit permis de vous introduire dans cette auguste assemblée? Recevez, père Abraham, dans votre sein cette héritière de votre foi, comme vous, servante des pauvres, et digne de trouver en eux, non plus des Anges, mais Jésus-Christ même. Que dirai-je davantage? Ecoutez tout en un mot, fille, femme, mère, maîtresse, Reine telle que nos vœux l'auroient pu faire, plus que tout cela chrétienne, elle accomplit tous ses devoirs sans présomption, et fut humble non-seulement parmi toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes les vertus.

J'expliquerai en peu de mots les deux autres noms que nous voyons écrits sur la colonne mystérieuse de l'Apocalypse, et dans le cœur de la Reine. Par le nom de la *sainte cité de Dieu*, *la nouvelle Jérusalem* (2), vous voyez bien, Messieurs, qu'il faut entendre le nom de l'Eglise catholique. Cité sainte dont toutes *les pierres sont vivantes* (3), dont Jésus-Christ est le fondement; qui *descend du ciel* (4) avec lui, parce qu'elle y est renfermée comme dans le chef dont tous les membres reçoivent leur vie; cité qui se répand par toute la terre, et s'élève jusqu'aux cieux pour y placer ses citoyens. Au seul nom de l'Eglise,

(1) Orat. 16.
(2) Apoc. 3. 11.
(3) 1. Per. 2. 4. 5.
(4) Apoc. 2.

toute la foi de la Reine se réveilloit. Mais une vraie fille de l'Eglise, non contente d'en embrasser la sainte doctrine, en aime les observances, où elle fait consister la principale partie des pratiques extérieures de la piété.

L'Eglise inspirée de Dieu, et instruite par les saints Apôtres, a tellement disposé l'année, qu'on y trouve avec la vie, avec les mystères, avec la prédication et la doctrine de Jésus-Christ, le vrai fruit de toutes ces choses dans les admirables vertus de ses serviteurs, et dans les exemples de ses Saints; et enfin un mystérieux abrégé de l'ancien et du nouveau Testament, et de toute l'histoire ecclésiastique. Par là toutes les saisons sont fructueuses pour les Chrétiens; tout y est plein de Jésus-Christ, qui est toujours *admirable* (1), selon le Prophète, et non-seulement en lui-même, mais encore *dans ses Saints* (2). Dans cette variété qui aboutit tout à l'unité sainte tant recommandée par Jésus-Christ, l'ame innocente et pieuse trouve avec des plaisirs célestes une solide nourriture, et un perpétuel renouvellement de sa ferveur. Les jeûnes y sont mêlés dans les temps convenables, afin que l'ame toujours sujette aux tentations et au péché, s'affermisse et se purifie par la pénitence. Toutes ces pieuses observances avoient dans la Reine l'effet bienheureux que l'Eglise même demande: elle se renouveloit dans toutes les fêtes, elle se sacrifioit dans tous les jeûnes, et dans toutes les abstinences. L'Espagne sur ce sujet a des coutumes que la France ne suit pas; mais la Reine se rangea bientôt à l'obéissance: l'habitude ne put rien contre la règle, et l'extrême exactitude de cette Princesse marquoit la délicatesse de sa conscience. Quel autre a mieux profité de cette parole, *qui vous écoute, m'é-*

(1) Apoc. 6. Ps. 57. 36. (2) Luc. 10. 42.

*coute* (1)? Jésus-Christ nous y enseigne cette excellente pratique de marcher dans les voies de Dieu, sous la conduite particulière de ses serviteurs, qui exercent son autorité dans son Eglise. Les confesseurs de la Reine pouvoient tout sur elle dans l'exercice de leur ministère, et il n'y avoit aucune vertu où elle ne pût être élevée par son obéissance. Quel respect n'avoit-elle pas pour le souverain Pontife, vicaire de Jésus-Christ, et pour tout l'ordre ecclésiastique; qui pourroit dire combien de larmes lui ont coûté ces divisions toujours trop longues, et dont on ne peut demander la fin avec trop de gémissemens? Le nom même et l'ombre de division faisoit horreur à la Reine comme à toute ame pieuse. Mais qu'on ne s'y trompe pas, le Saint Siége ne peut jamais oublier la France, ni la France manquer au Saint Siége. Et ceux qui pour leurs intérêts particuliers, couverts, selon les maximes de leur politique, du prétexte de piété, semblent vouloir irriter le Saint Siége contre un royaume qui en a toujours été le principal soutien sur la terre, doivent penser qu'une chaire si éminente, à qui Jésus-Christ a tant donné, ne veut pas être flattée par les hommes, mais honorée selon la règle avec une soumission profonde: qu'elle est faite pour attirer tout l'univers à son unité, et y rappeler à la fin tous les hérétiques; et que ce qui est excessif, loin d'être le plus attirant, n'est pas même le plus solide ni le plus durable.

Avec le saint nom de Dieu et avec le nom de la cité sainte, la nouvelle Jérusalem, je vois, Messieurs, dans le cœur de notre pieuse Reine le nom nouveau du Sauveur. Quel est, Seigneur, votre nom nouveau, sinon celui que vous expliquez, quand vous dites: *Je suis le pain de vie;*

(1) Luc. 10. 26.

*et ma chair est vraiment viande* ; et, *prenez, mangez, ceci est mon corps* (1)? Ce nom nouveau du Sauveur est celui de l'Eucharistie, nom composé de biens et de grâces, qui nous montre dans cet adorable Sacrement une source de miséricordes, un miracle d'amour, un mémorial et un abrégé de toutes grâces, et le verbe même tout changé en grâce et en douceur pour ses fidèles. Tout est nouveau dans ce mystère, c'est le *nouveau Testament* de notre Sauveur, et on commence à y boire ce *vin nouveau* dont la céleste Jérusalem est transportée (2). Mais pour le boire dans ce lieu de tentation et de péché, il s'y faut préparer par la pénitence. La Reine fréquentoit ces deux Sacremens avec une ferveur toujours nouvelle. Cette humble Princesse se sentoit dans son état naturel, quand elle étoit comme pécheresse aux pieds d'un prêtre, y attendant la miséricorde et la sentence de Jésus Christ. Mais l'Eucharistie étoit son amour: toujours affamée de cette viande céleste, et toujours tremblante en la recevant, quoiqu'elle ne pût assez communier pour son désir, elle ne cessoit de se plaindre humblement et modestement des communions fréquentes qu'on lui ordonnoit. Mais qui eût pu refuser l'Eucharistie à l'innocence, et Jésus-Christ à une foi si vive et si pure! La règle que donne Saint Augustin est de modérer l'usage de la communion quand elle tourne en dégoût. Ici on voyoit toujours une ardeur nouvelle, et cette excellente pratique de chercher dans la communion la meilleure préparation, comme la plus parfaite action de grâce pour la communion même. Par ces admirables pratiques, cette Princesse est venue à sa dernière heure, sans qu'elle eut besoin d'apporter à ce terrible passage une autre préparation que

(1) Jean. 6. 48. 58. Matth. 26. 26.
(2) Matth. 26. 28. 29.

celle de sa sainte vie; et les hommes toujours hardis à juger les autres, sans épargner les souverains; car on n'épargne que soi-même dans ses jugemens; les hommes, dis-je, de tous les états, et autant les gens de biens que les autres, ont vu la Reine emportée avec une telle précipitation dans la vigueur de son âge, sans être en inquiétude pour son salut. Apprenez donc, Chrétiens, et vous principalement qui ne pouvez vous accoutumer à la pensée de la mort, en attendant que vous méprisiez celle que Jésus-Christ a vaincue, ou même que vous aimiez celle qui met fin à nos péchés et nous introduit à la vraie vie; apprenez à la désarmer d'une autre sorte, et embrassez la belle pratique, où sans se mettre en peine d'attaquer la mort, on a besoin que de s'appliquer à sanctifier sa vie.

La France a vu de nos jours deux Reines, plus unies encore par la piété que par le sang, dont la mort également précieuse devant Dieu, quoique avec des circonstances différentes, a été d'une singulière édification à toute l'Eglise. Vous entendez bien que je veux parler d'Anne d'Autriche, de sa chère nièce, ou plutôt de sa chère fille Marie-Thérèse. Anne dans un âge déjà avancé, et Marie-Thérèse dans sa vigueur, mais toutes deux d'une si heureuse constitution, qu'elles sembloient nous promettre le bonheur de les posséder un siècle entier, nous sont enlevées contre notre attente, l'une par une longue maladie, et l'autre par un coup imprévu. Anne, avertie de loin par un mal aussi cruel qu'irrémédiable, vit avancer la mort à pas lents, et sous la figure qui lui avoit toujours paru la plus affreuse: Marie-Thérèse, aussitôt emportée que frappée par la maladie, se trouve toute vive et toute entière entre les bras de la mort, sans presque l'avoir envisagée. A ce fatal avertissement, Anne, pleine de foi, ramasse toutes les forces qu'un long exercice de la piété lui avoit

acquises, et regarde sans se troubler toutes les approches de la mort. Humiliée sous la main de Dieu, elle lui rend grâce de l'avoir ainsi avertie; elle multiplie ses aumônes toujours abondantes; elle redouble ses dévotions toujours assidues; elle apporte de nouveaux soins à l'examen de sa conscience toujours rigoureux. Avec quel renouvellement de foi et d'ardeur lui vîmes-nous recevoir le saint viatique? Dans de semblables actions, il ne fallut à Marie-Thérèse que sa ferveur ordinaire: sans avoir besoin de la mort pour exciter sa piété, sa piété s'excitoit toujours assez elle-même, et prenoit dans sa propre force un continuel accroissement. Que dirons-nous, Chrétiens, de ces deux Reines? Par l'une, Dieu nous apprit comment il faut profiter du temps, et l'autre nous a fait voir que la vie vraiment chrétienne n'en a pas besoin. En effet, Chrétiens, qu'attendons-nous? Il n'est pas digne d'un chrétien de ne s'évertuer contre la mort qu'au moment qu'elle se présente pour l'enlever. Un Chrétien toujours attentif à combattre ses passions, *meurt tous les jours* avec l'Apôtre (1), *quotidiè morior*. Un Chrétien n'est jamais vivant sur la terre, parce qu'il y est toujours mortifié, et que la mortification est un essai, un apprentissage, un commencement de la mort. Vivons-nous, Chrétiens, vivons-nous? Cet âge que nous comptons, et où tout ce que nous comptons n'est plus à nous, est-ce une vie, et pouvons-nous n'apercevoir pas ce que nous perdons sans cesse avec les années? Le repos et la nourriture ne sont-ils pas de foibles remèdes de la continuelle maladie qui nous travaille? Et celle que nous appelons la dernière, qu'est-ce autre chose, à le bien entendre, qu'un redoublement, et comme le dernier accès du mal que nous apportons au monde en naissant? Quelle santé

(1) I. Cor. 15. 3.

nous couvroit la mort que la Reine portoit dans le sein ? De combien près la menace a-t-elle été suivie du coup, et où en étoit cette grande Reine avec toute la majesté qui l'environnoit, si elle eût été moins préparée ? Tout d'un coup on voit arriver le moment fatal, où la terre n'a plus rien pour elle que des pleurs. Que peuvent tant de fidèles domestiques empressés autour de son lit ? Le Roi même, que pouvoit-il, lui, Messieurs, lui qui succomboit à la douleur avec toute sa puissance et tout son courage ? Tout ce qui environne ce Prince l'accable. Monsieur, Madame, venoient partager ses déplaisirs, et les augmentoient par les leurs. Et vous, Monseigneur, que pouviez-vous, que de lui percer le cœur par leurs sanglots ? Il l'avoit assez percé par le tendre ressouvenir d'un amour qu'il trouvoit toujours également vif après vingt-trois ans écoulés. On en gémit, on en pleure ; voilà ce que peut la terre pour une Reine si chérie : voilà ce que nous avons à lui donner, des pleurs, des cris inutiles. Je me trompe ; nous avons encore des prières ; nous avons ce saint sacrifice, rafraîchissement de nos peines, expiation de nos ignorances et des restes de nos péchés. Mais songeons que ce sacrifice d'une valeur infinie, où toute la croix de Jésus est renfermée, ce sacrifice seroit inutile à la Reine, si elle n'avoit mérité par sa bonne vie que l'effet en pût passer jusqu'à elle : autrement, dit Saint Augustin, qu'opère un tel sacrifice ? Nul soulagement pour les morts, une foible consolation pour les vivans. Ainsi tout le salut vient de cette vie, dont la fuite précipitée nous trompe toujours. *Je viens*, dit Jésus-Christ, *comme un voleur*. Il a fait selon sa parole ; il est venu surprendre la Reine dans le temps que nous la croyions la plus saine, dans le temps qu'elle se trouvoit la plus heureuse. Mais c'est ainsi qu'il agit : il trouve pour nous tant de tentations et

une telle malignité dans tous les plaisirs, qu'il vient troubler les plus innocens dans ses élus. Mais il vient, dit-il, *comme un voleur*, toujours surprenant et impénétrable dans ses démarches. C'est lui-même qui s'en glorifie dans toute son Ecriture. Comme un voleur, direz-vous, indigne comparaison! N'importe qu'elle soit indigne de lui, pourvu qu'elle nous effraie, et qu'en nous effrayant, elle nous sauve. Tremblons donc, Chrétiens, tremblons devant lui à chaque moment, car qui pourroit ou l'éviter quand il éclate, ou le découvrir quand il se cache? *Ils mangeoient*, dit-il, *ils buvoient*, *ils achetoient*, *ils vendoient*, *ils plantoient*, *ils bâtissoient*, *ils faisoient des mariages aux jours de Noé*, *et aux jours de Loth* (1), et une subite ruine les vint accabler. Ils mangeoient, ils buvoient, ils se marioient. C'étoient des occupations innocentes : que sera-ce, quand en contentant nos impudiques désirs, en assouvissant nos vengeances et nos secrètes jalousies, en accumulant dans nos coffres des trésors d'iniquité, sans jamais vouloir séparer le bien d'autrui d'avec le nôtre, trompés par nos plaisirs, par notre santé, par notre jeunesse, par l'heureux succès de nos affaires, par nos flatteurs, parmi lesquels il faudroit peut-être compter des directeurs infidèles que nous avons choisis pour nous séduire : et enfin par nos fausses pénitences qui ne sont suivies d'aucuns changemens de nos mœurs, nous viendrons tout-à-coup au dernier jour? La sentence partira d'en haut. *La fin est venue*, *la fin est venue. Finis venit*, *venit finis. La fin est venue sur vous. Nunc finis super te.* Tout va finir pour vous en ce moment. Tranchez, *concluez : Fac conclusionem.* Frappez l'arbre infructueux qui n'est plus bon que pour

(1) Luc. 17. 26. 28.

le feu : *Coupez l'arbre, arrachez ses branches : secouez ses feuilles, abattez ses fruits :* périsse par un seul coup tout ce qu'il avoit avec lui-même. Alors s'élèveront des frayeurs mortelles, et des grincemens de dents, prélude de ceux de l'enfer. Ah ! mes frères, n'attendons pas ce coup terrible ! Le glaive qui a tranché les jours de la Reine est encore levé sur nos têtes : nos péchés en ont affilé le tranchant fatal. *Le glaive que je tiens en main, dit le Seigneur, notre Dieu, est aiguisé et poli : il est aiguisé, afin qu'il perce ; il est poli et limé, afin qu'il brille* (1). Tout l'univers en voit le brillant éclat. Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de faire ? Toute la terre en est étonnée. Mais que nous sert ce brillant qui nous étonne, si nous ne prévenons le coup qui tranche. Prévenons-le, Chrétiens, par la pénitence. Qui pourroit n'être pas ému à ce spectacle ? Mais ces émotions d'un jour qu'opèrent-elles ? Un dernier endurcissement, parce qu'à force d'être touchés inutilement, on ne se laisse plus toucher d'aucun objet. Le sommes-nous des maux de la Hongrie et de l'Autriche ravagées ? Leurs habitans passés au fil de l'épée, et ce sont encore les plus heureux ; la captivité entraîne bien d'autres maux, et pour le corps et pour l'ame : ces habitans désolés, ne sont-ce pas des Chrétiens et des Catholiques, nos frères, nos propres membres, enfans de la même Eglise, et nourris à la même table du pain de vie ? Dieu accomplit sa parole : *Le jugement commence par sa maison*, et le reste de la maison ne tremble pas ! Chrétiens, laissez-vous fléchir, faites pénitence : appaisez Dieu par vos larmes. Ecoutez la pieuse Reine, qui parle plus que tous les prédicateurs. Ecoutez-la, Princesse, écoutez-la

(1) Ezech. 21. 9 et 10.

Peuples, écoutez-la, Monseigneur, plus que tous les autres. Elle vous dit par ma bouche, et par une voie qui vous est connue, que la grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe, et la santé un nom trompeur. Amassez donc les biens qu'on ne peut perdre. Prêtez l'oreille aux graves discours que Saint Grégoire de Nazianze (1) adressoit aux Princes et à la maison régnante. *Respectez*, leur disoit-il, *votre pourpre ;* respectez votre puissance, qui vient de Dieu, et ne l'employez que pour le bien. *Connoissez ce qui vous a été confié, et le grand mystère que Dieu accomplit en vous. Il se réserve à lui seul les choses d'en haut : il partage avec vous celles d'en bas : montrez-vous dieux aux peuples soumis*, en imitant la bonté et la magnificence divine. C'est, Monseigneur, ce que vous demandent ces empressemens de tous les peuples, ces perpétuels applaudissemens, et tous ces regards qui vous suivent. Demandez à Dieu, avec Salomon, la sagesse (2), qui vous rendra digne de l'amour des peuples et du trône de vos ancêtres : et quand vous songerez à vos devoirs, ne manquez pas de considérer à quoi vous obligent les immortelles actions de Louis-le-Grand, et l'incomparable piété de Marie-Thérèse.

(1) Orat. 27. (2) Sap. 3.

---

# ORAISON FUNÈBRE
# D'ANNE DE GONZAGUE,
## DE CLÈVES,
## PRINCESSE PALATINE;

Prononcée dans l'Eglise des Carmélites du faubourg St.-Jacques, le 9 août 1665.

Apprehendi te ab extremis terræ, et à longinquis ejus vocavi te: elegi te, et non abjeci te: ne timeas, quia ego tecum sum.

*Je t'ai pris par la main pour te ramener des extrémités de la terre: je t'ai appelé des lieux les plus éloignés: je t'ai choisi, et je ne t'ai pas rejeté: ne crains point, parce que je suis avec toi.* Is. 41. 9. 10. C'est Dieu même qui parle ainsi.

MONSEIGNEUR,

JE voudrois que toutes les ames éloignées de Dieu, que tous ceux qui se persuadent qu'on ne peut se vaincre soi-même, ni soutenir sa constance parmi les combats et les douleurs; tous ceux enfin qui désespèrent de leur conversion ou de leur persévérance, fussent présens à cette assemblée. Ce discours leur feroit connoître qu'une ame fidèle à la grâce, malgré les obstacles les plus invincibles, s'élève à la perfection la plus éminente.

La Princesse à qui nous rendons les derniers devoirs, en récitant, selon sa coutume, l'office divin, lisoit les paroles d'Isaie que j'ai rapportées. Qu'il est beau de méditer l'Ecriture-Sainte ; et que Dieu y sait bien parler, non-seulement à toute l'Eglise, mais encore à chaque fidèle, selon ses besoins ! Pendant qu'elle méditoit ces paroles (c'est elle-même qui le raconte dans une lettre admirable) Dieu lui imprima dans le cœur que c'étoit à elle qu'il les adressoit. Elle crut entendre une voix douce et paternelle, qui lui disoit : *Je t'ai ramenée des extrémités de la terre, des lieux les plus éloignés* (1), des voies détournées, où tu te perdois, abandonnée à ton propre sens, si loin de la céleste patrie, et de la véritable voie qui est Jésus-Christ. Pendant que tu disois en ton cœur rebelle, je ne puis me captiver, j'ai mis sur toi ma puissante main, *et j'ai dit, tu seras ma servante : je t'ai choisie* dès l'éternité, *et je n'ai pas rejeté* ton ame superbe et dédaigneuse. Vous voyez par quelles paroles Dieu lui fait sentir l'état d'où il l'a tirée. Mais écoutez comme il l'encourage parmi les dures épreuves où il met sa patience : *Ne crains point* au milieu des maux dont tu te sens accablée, *parce que je suis ton Dieu* qui te fortifie : *ne te détourne pas de la voie* où je t'engage, *puisque je suis avec toi ;* jamais je ne cesserai de te secourir, *et le juste que j'envoie au monde*, ce sauveur miséricordieux, ce pontife compatissant, *te tient par la main. Tenebit te dextera justi mei.* Voilà, Messieurs, le passage entier du Prophète Isaïe, dont je n'avois récité que les premières paroles. Puis-je mieux vous représenter les conseils de Dieu sur cette Princesse, que par les paroles dont il s'est servi pour lui expliquer les secrets de ses

(1) Isaïe 41. 9. 10.

admirables conseils? Venez maintenant, pécheurs, quels que vous soyez, en quelques régions écartées que la tempête de vos passions vous ait jetés, fussiez-vous dans ces terres ténébreuses dont il est parlé dans l'écriture (1), et dans l'ombre de la mort; s'il vous reste quelque pitié de votre ame malheureuse, venez voir d'où la main de Dieu a retiré la princesse Anne; venez voir où la main de Dieu l'a élevée. Quand on voit de pareils exemples dans une Princesse d'un si haut rang, dans une Princesse qui fut nièce d'une Impératrice, et unie par ce lien à tant d'Empereurs; sœur d'une puissante Reine, épouse d'un fils de Roi, mère de deux grandes Princesses, dont l'une est un ornement dans l'auguste maison de France, et l'autre s'est fait admirer dans la puissante maison de Brunswick; enfin dans une Princesse dont le mérite passe la naissance, encore que sortie d'un père et de tant d'aïeux souverains, elle ait réuni en elle avec le sang de Gonzague et de Clèves, celui des Paléologues, celui de Lorraine, et celui de France par tant de côtés: quand Dieu joint à ces avantages une personne d'un si grand éclat pour être l'objet de son éternelle miséricorde, il ne se propose rien moins que d'instruire tout l'univers. Vous donc qu'il assemble en ce saint lieu; et vous principalement, pécheurs, dont il attend la conversion avec une si longue patience, n'endurcissez pas vos cœurs: ne croyez pas qu'il vous soit permis d'apporter seulement à ce discours des oreilles curieuses. Toutes les vaines excuses dont vous couvrez votre impénitence, vous vont être ôtées. Ou la princesse Palatine portera la lumière dans vos yeux, ou elle fera tomber, comme un déluge de feu, la vengeance de Dieu sur vos têtes. Mon discours, dont

(1) Isaïe 9. 2.

vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera au dernier jour : ce sera sur vous un nouveau fardeau, comme parloient les Prophètes (1) : *Onus verbi Domini super Israël;* et si vous n'en sortez plus chrétiens, vous en sortirez plus coupables. Commençons donc avec confiance l'œuvre de Dieu. Apprenons avant toutes choses, à n'être pas éblouis du bonheur qui ne remplit pas le cœur de l'homme, ni des belles qualités, qui ne rendent pas meilleur, ni des vertus dont l'enfer est rempli, qui nourrissent le péché et l'impénitence, et qui empêchent l'horreur salutaire que l'ame pécheresse auroit d'elle-même. Entrons encore plus profondément dans les voies de la divine Providence, et ne craignons pas de faire paroître notre Princesse dans les états différens où elle a été. Que ceux-là craignent de découvrir les défauts des ames saintes, qui ne savent pas combien est puissant le bras de Dieu, pour faire servir ces défauts, non-seulement à sa gloire, mais encore à la perfection de ses élus. Pour nous, mes frères, qui savons à quoi ont servi à Saint Pierre ses reniemens, à Saint Paul les persécutions qu'il a fait souffrir à l'Eglise, à Saint Augustin ses erreurs, à tous les Saints pénitens leurs péchés : ne craignons pas de mettre la Princesse Palatine dans ce rang, ni de la suivre jusque dans l'incrédulité où elle étoit enfin tombée. C'est de là que nous la verrons sortir pleine de gloire et de vertu, et nous bénirons avec elle la main qui l'a relevée : heureux si la conduite que Dieu tient sur elle nous fait craindre la justice qui nous abandonne à nous-mêmes, et désirer la miséricorde qui nous en arrache. C'est ce que demande de vous très-haute et très-puissante Princesse Anne de Gonzague de Clèves, Princesse de

(1) Zach. 22. 31

Mantoue et de Monferrat, et Comtesse Palatine du Rhin.

Jamais plante ne fut cultivée avec plus de soin, ni ne se vit plutôt couronnée de fleurs et de fruits que la princesse Anne. Dès ses plus tendres années, elle perdit sa pieuse mère Catherine de Lorraine. Charles, duc de Nevers, et depuis duc de Mantoue, son père, lui en trouva une digne d'elle; et ce fut la vénérable mère Françoise de la Châtre, d'heureuse et sainte mémoire, abbesse de Farmoutiers, que nous pouvons appeler la restauratrice de la règle de Saint-Benoît, et la lumière de la vie monastique. Dans la solitude de Saint-Fare, autant éloignée des voies du siècle, que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde; dans cette sainte montagne que Dieu avoit choisie depuis mille ans, où les épouses de Jésus-Christ faisoient revivre la beauté des anciens jours; où les joies de la terre étoient inconnues; où les vestiges des hommes du monde, des curieux et des vagabonds ne paroissoient pas; sous la conduite de la sainte Abbesse, qui savoit donner le lait aux enfans, aussi-bien que le pain aux forts, les commencemens de la princesse Anne étoient heureux. Les mystères lui furent révélés: l'écriture lui devint familière: on lui avoit appris la langue latine, parce que c'étoit celle de l'Eglise; et l'office divin faisoit ses délices. Elle aimoit tout dans la vie religieuse, jusqu'à ses austérités et à ses humiliations; et durant douze ans qu'elle fut dans ce monastère, on lui voyoit tant de modestie et tant de sagesse, qu'on ne savoit à quoi elle étoit le plus propre, ou à commander, ou à obéir. Mais la sage Abbesse, qui la crut capable de soutenir sa réforme, la destinoit au gouvernement; et déjà on la comptoit parmi les Princesses qui avoient conduit cette célèbre abbaye, quand sa famille, trop empressée

à exécuter ce pieux projet, le rompit. Nous sera-t-il permis de le dire? La princesse Marie, pleine alors de l'esprit du monde, croyoit, selon la coutume des grandes maisons, que ses jeunes sœurs devoient être sacrifiées à ses grands desseins. Qui ne sait où son rare mérite et son éclatante beauté, avantage toujours trompeur, lui firent porter ses espérances? Et d'ailleurs dans les plus puissantes maisons, les partages ne sont-ils pas regardés comme une espèce de dissipation, par où elles se détruisent d'elles-mêmes tant le néant y est attaché! La princesse Bénédicte, la plus jeune des trois sœurs, fut la première immolée à ces intérêts de famille. On la fit Abbesse, sans que dans un âge si tendre elle sût ce qu'elle faisoit: et la marque d'une si grave dignité fut comme un jouet entre ses mains. Un sort semblable étoit destiné à la princesse Anne. Elle eût pu renoncer à sa liberté, si on lui eût permis de la sentir, et il eût fallu la conduire, et non pas la précipiter dans le bien. C'est ce qui renversa tout à coup les desseins de Farmoutiers. Avenai parut avoir un air plus libre, et la princesse Bénédicte y présentoit à sa sœur une retraite agréable. Quelle merveille de la grâce! Malgré une vocation si peu régulière, la jeune Abbesse devint un modèle de vertu. Ses douces conversations rétablirent dans le cœur de la princesse Anne, ce que d'importuns empressemens en avoient banni. Elle prêtoit de nouveau l'oreille à Dieu qui l'appeloit avec tant d'attraits à la vie religieuse; et l'asile qu'elle avoit choisi pour défendre sa liberté, devint un piége innocent pour la captiver. On remarquoit dans les deux Princesses la même noblesse dans les sentimens, le même agrément: et si vous me permettez de parler ainsi, les mêmes insinuations dans les entretiens: au dedans les mêmes désirs, au dehors les mêmes

grâces; et jamais sœurs ne furent unies par des liens ni si doux, ni si puissans. Leur vie eût été heureuse dans leur éternelle union, et la princesse Anne n'aspiroit plus qu'au bonheur d'être une humble religieuse d'une sœur dont elle admiroit la vertu. En ce temps le duc de Mantoue, leur père, mourut: les affaires les appellèrent à la Cour, la princesse Bénédicte qui avoit son partage dans le ciel fut jugée propre à concilier les intérêts différens dans la famille. Mais, ô coup funeste pour la princesse Anne! la pieuse Abbesse mourut dans ce beau travail, et dans la fleur de son âge. Je n'ai pas besoin de vous dire combien le cœur tendre de la princesse Anne fut profondément blessé par cette mort. Mais ce ne fut pas là sa plus grande plaie. Maîtresse de ses désirs, elle vit le monde, elle en fut vue: bientôt elle sentit qu'elle plaisoit; et vous savez le poison subtil qui entre dans un jeune cœur avec ces pensées. Ces beaux desseins furent oubliés. Pendant que tant de naissance, tant de biens, tant de grâces qui l'accompagnoient, lui attiroient les regards de toute l'Europe, le prince Edouard de Bavière, fils de l'électeur Frédéric V, comte Palatin du Rhin, et roi de Bohême, jeune Prince qui s'étoit réfugié en France durant les malheurs de sa maison, la mérita. Elle préféra aux richesses les vertus de ce Prince, et cette noble alliance, où de tous côtés on ne trouvoit que des Rois. La princesse Anne l'invite à se faire instruire: il connut bientôt les erreurs où les derniers de ses pères, déserteurs de l'ancienne foi, l'avoient engagé. Heureux présage pour la maison Palatine! Sa conversion fut suivie de celle de la princesse Louise sa sœur, dont les vertus font éclater par toute l'Eglise la gloire du saint monastère de Maubuisson; et ces bienheureuses prémices ont attiré une telle bénédiction sur la maison Palatine, que nous

la voyons enfin catholique dans son chef. Le mariage de la princesse Anne fut un heureux commencement d'un si grand ouvrage. Mais, hélas! tout ce qu'elle aimoit devoit être de peu de durée. Le Prince son époux lui fut ravi, et lui laissa trois Princesses, dont les deux qui restent pleurent encore la meilleure mère qui fut jamais, et ne trouvent de consolation que dans le souvenir de ses vertus. Ce n'est pas encore le temps de vous en parler. La princesse Palatine est dans l'état le plus dangereux de sa vie.

Que le monde voit peu de ces veuves, dont parle Saint Paul (1), qui *vraiment veuves et désolées*, s'ensevelissent, pour ainsi dire, elles-mêmes dans le tombeau de leurs époux, y enterrent tout amour humain avec ces cendres chéries, et délaissées sur la terre, *mettent leur espérance en Dieu, et passent les nuits et les jours dans la prière!* Voilà l'état d'une veuve chrétienne, selon les préceptes de Saint Paul: état oublié parmi nous, où la viduité est regardée, non plus comme un état de désolation, car ces mots ne sont plus connus, mais comme un état désirable, où, affranchi de tout joug, on n'a plus à contenter que soi-même, sans songer à cette terrible sentence de Saint Paul (2): *La veuve qui passe sa vie dans les plaisirs;* remarquez qu'il ne dit pas la veuve qui passe sa vie dans les crimes, il dit: *La veuve qui la passe dans les plaisirs; elle est morte toute vive;* parce qu'oubliant le deuil éternel et le caractère de désolation, qui fait le soutien comme la gloire de son état, elle s'abandonne aux joies du monde. Combien donc en devroit-on pleurer comme mortes de ces veuves jeunes et riantes, que le monde trouve si heureuses! Mais sur-tout, quand on a connu

(1) I. Tim. 5. 5. (2) I. Tim. 6.

Jésus-Christ, et qu'on a eu part à ses grâces; quand la lumière divine s'est découverte (1), et qu'avec des yeux illuminés on se jette dans les voies du siècle: qu'arrive-t-il à une ame qui tombe d'un si haut état, qui renouvelle contre Jésus-Christ, et encore contre Jésus-Christ connu et goûté, tous les outrages des Juifs, et le crucifie encore une fois; vous reconnoissez le langage de Saint Paul. Achevez donc, grand Apôtre, et dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chûte si déplorable. *Il est impossible*, dit-il, *qu'une telle ame soit renouvelée par la pénitence*. Impossible: quelle parole! Soit, Messieurs, qu'elle signifie que la conversion de ces ames autrefois si favorisées, surpasse toute la mesure des dons ordinaires, et demande, pour ainsi parler, le dernier effort de la puissance divine; soit que l'impossibilité dont parle saint Paul, veuille dire qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premières douceurs qu'a goûtées une ame innocente, quand elle y a renoncé avec connoissance, de sorte qu'elle ne peut rentrer dans la grâce que par des chemins difficiles et avec des peines extrêmes. Quoi qu'il en soit, Chrétiens, l'un et l'autre s'est vérifié dans la Princesse Palatine. Pour la plonger entièrement dans l'amour du monde, il falloit ce dernier malheur. Quoi! la faveur de la Cour. La Cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez; vous trouvez par-tout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, et dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir.

(1) Heb. 6. 6. 5. 6.

Le génie de la Princesse Palatine se trouva également propre aux divertissemens et aux affaires. La Cour ne vit jamais rien de plus engageant; et sans parler de sa pénétration, ni de la fertilité infinie de ses expédiens, tout cédoit au charme secret de ses entretiens. Que vois-je durant ce temps? Quel trouble, quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux! La monarchie ébranlée jusqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au-dedans et au-dehors, les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux: les Princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand: ce Prince, que l'on regardoit comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avoit été le soutien; et ensuite je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle: un ministre persécuté et devenu nécessaire, non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs, où l'autorité souveraine étoit engagée: que dirai-je! Etoit-ce là de ces tempêtes, par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois? Et le calme profond de nos jours devoit-il être précédé par de tels orages? Ou bien étoit-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui alloit céder la place à l'autorité légitime? Ou bien étoit-ce comme un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis? Non, non, c'est Dieu, qui vouloit montrer qu'il donne la mort, et qu'il ressuscite (1); qu'il plonge jusqu'aux enfers, et qu'il en retire; et qu'il secoue la terre, et la brise; et qu'il guérit en un mot toutes ses brisures (2). Ce fut là que la Princesse Palatine signala sa fidélité, et fit paroître toutes les richesses de son esprit. Je ne dis rien qui ne soit connu. Toujours fidèle à l'Etat et à la grande

(1) I. Reg. 11. 6. (2) Ps. 59. 4.

reine Anne d'Autriche, on sait qu'avec le secret de cette Princesse, elle eut encore celui de tous les partis : tant elle étoit pénétrante, tant elle s'attiroit de confiance, tant il lui étoit naturel de gagner les cœurs ! Elle déclaroit aux chefs des partis jusqu'où elle pouvoit s'engager, et on la croyoit incapable ni de tromper, ni d'être trompée. Mais son caractère particulier étoit de concilier les intérêts opposés, et en s'élevant au-dessus, de trouver le secret endroit, comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui servirent ses rares talens ? Que lui servit d'avoir mérité la confiance intime de la Cour ? D'en soutenir le ministre deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses ennemis, et enfin contre ses amis, ou partagés, ou irrésolus, ou infidèles ? Que ne lui promit-on pas dans ses besoins ? Mais quel fruit lui en revint-il, sinon de connoître par expérience le foible des grands politiques ; leurs volontés changeantes, ou leurs paroles trompeuses ; la diverse face des temps, les amusemens des promesses ; l'illusion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années et les intérêts ; et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres ? O éternel Roi des siècles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère, voilà ce qui éblouit les ames qu'on appelle grandes !

Dans ces déplorables erreurs, la Princesse Palatine avoit les vertus que le monde admire, et qui font qu'une ame séduite s'admire elle-même : inébranlable dans ses amitiés, et incapable de manquer aux devoirs humains. La Reine sa sœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étoient désunis. Un nouveau conquérant s'élève

en Suède. On y voit un autre Gustave non moins fier, non moins hardi, non moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles Gustave parut à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vîtesse d'un aigle? Où sont ces ames guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain! Ni les chevaux ne sont vîtes, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle, et plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à son secours dans le désespoir. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts. La Reine n'a plus de retraite; elle a quitté le royaume: après de courageux, mais de vains efforts, le Roi est contraint de la suivre: réfugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté alloit tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains, et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui en enlèveroit les rameaux épars (1). Dieu en avoit disposé autrement. La Pologne étoit nécessaire à son Eglise, et lui devoit un vengeur. Il la regardoit en pitié (2). Sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il étoit. Il se venge sur le Danoi, dont la soudaine invasion l'avoit rappelé, et déjà il l'a réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant, qui menaçoit tout le Nord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces,

(1) Dan. 9. 11. 10.
(2) Ezech. 31. 30. 2. Reg. 19. 28.

et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux : le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, et la Pologne est délivrée. Mais le premier rayon d'espérance vint de la Princesse Palatine : honteuse de n'envoyer que cent mille livres au Roi et à la Reine de Pologne, elle les envoie du moins avec une incroyable promptitude. Qu'admira-t-on davantage, ou de ce que ce secours vint si à propos, ou de ce qu'il vint d'une main dont on ne l'attendoit pas, ou de ce que, sans chercher d'excuse dans le mauvais état où se trouvoient ses affaires, la Princesse Palatine s'ôta tout pour soulager une sœur qui ne l'aimoit pas ? Les deux Princesses ne furent plus qu'un même cœur : la Reine parut vraiment Reine par une bonté et par une magnificence dont le bruit a retenti par toute la terre ; et la Princesse Palatine joignit au respect qu'elle avoit pour une aînée de ce rang et de ce mérite, une éternelle reconnoissance.

Quel est, Messieurs, cet aveuglement dans une ame chrétienne, et qui le pourroit comprendre, d'être incapable de manquer aux hommes, et de ne craindre pas de manquer à Dieu, comme si le culte de Dieu ne tenoit aucun rang parmi les devoirs ? Contez-nous donc maintenant, vous qui les savez, toutes les grandes qualités de la Princesse Palatine : faites-nous voir, si vous le pouvez, toutes les grâces de cette douce éloquence qui s'insinuoit dans les cœurs par des tours si nouveaux et si naturels ; dites qu'elle étoit généreuse, libérale, reconnoissante, fidèle dans ses promesses, juste : vous ne faites que raconter ce qui l'attachoit à elle-même. Je ne vois dans tout ce récit que le prodigue de l'Évangile (1), qui

(1) Luc. 15. 12. 31.

veut avoir son partage, qui veut jouir de soi-même et des biens que son père lui a donnés; qui s'en va le plus loin qu'il peut de la maison paternelle *dans un pays écarté*, où il dissipe tant de rares trésors; et en un mot, où il donne au monde tout ce que Dieu vouloit avoir. Pendant qu'elle contentoit le monde, et se contentoit elle-même, la Princesse Palatine n'étoit pas heureuse; et le vide des choses humaines se faisoit sentir à son cœur. Elle n'étoit heureuse, ni pour avoir avec l'estime du monde qu'elle avoit tant désirée, celle du Roi même; ni pour avoir l'amitié et la confiance de Philippe, et des deux Princesses qui ont fait successivement avec lui la seconde lumière de la Cour: de Philippe, dis-je, ce grand Prince, que ni sa naissance, ni sa valeur, ni la victoire elle-même, quoiqu'elle se donne à lui avec tous ses avantages, ne peuvent enfler, et de ces deux grandes Princesses, dont on ne peut nommer l'une sans douleur, ni connoître l'autre sans l'admirer. Mais peut-être que le solide établissement de la famille de notre Princesse achèvera son bonheur. Non, elle n'étoit heureuse, ni pour avoir placé auprès d'elle la princesse Anne sa chère fille, et les délices de son cœur, ni pour l'avoir placée dans une maison où tout est grand. Que sert de s'expliquer davantage? On dit tout, quand on prononce seulement le nom de Louis de Bourbon, Prince de Condé, et de Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien. Avec un peu plus de vie, elle auroit vu les grands dons et le premier des mortels, touché de ce que le monde admire le plus après lui, se plaire à le reconnoître par des dignes distinctions. C'est ce qu'elle devoit attendre du mariage de la princesse Anne. Celui de la princesse Bénédicte ne fut guère moins heureux, puisqu'elle épousa Jean Fréderic, duc de Brunswick et d'Hanovre, Souverain puissant;

qui avoit joint le savoir avec la valeur, la religion catholique avec les vertus de sa maison, et pour comble de joie à notre Princesse, le service de l'empire avec les intérêts de la France. Tout étoit grand dans sa famille; et la princesse Marie sa fille, n'auroit eu à désirer sur la terre qu'une vie plus longue. Que s'il falloit avec tant d'éclat la tranquillité et la douceur, elle trouvoit dans un Prince aussi grand d'ailleurs que celui qui honore cette audience, avec les grandes qualités, celles qui pouvoient contenter sa délicatesse; dans la Duchesse sa fille, un naturel tel qu'il le falloit à un cœur comme le sien, un esprit qui se fait sentir sans vouloir briller, une vertu qui devoit bientôt forcer l'estime du monde, et comme une vive lumière, percer tout-à-coup avec grand éclat, un beau, mais sombre nuage. Cette alliance fortunée lui donnoit une perpétuelle et étroite liaison avec le Prince qui, de tout temps, avoit le plus ravi son estime: Prince qu'on admire autant dans la paix que dans la guerre, en qui l'univers attentif ne voit plus rien à désirer, et s'étonne de trouver enfin toutes les vertus en un seul homme. Que falloit-il davantage, et que manquoit-il au bonheur de notre Princesse? Dieu qu'elle avoit connu, et tout avec lui.

Une fois elle lui avoit rendu son cœur. Les douceurs célestes qu'elle avoit goûtées sous les ailes de Saint-Fare, étoient revenues dans son esprit. Retirée à la campagne, séquestrée du monde, elle s'occupa trois ans entiers à régler sa conscience et ses affaires. Un million qu'elle retira du duché de Réthelois, servit à multiplier ses bonnes œuvres; et la première fut d'acquitter ce qu'elle devoit, avec une scrupuleuse régularité, sans se permettre ces compositions si adroitement colorées, qui souvent ne sont qu'une injustice, couverte d'un nom spécieux. Est-ce donc

ici cet heureux retour que je vous promets depuis si long-temps? Non, Messieurs, vous ne verrez encore à cette fois qu'un plus déplorable éloignement. Ni les conseils de la Providence, ni l'état de la Princesse ne permettoient qu'elle partageât tant soit peu son cœur: une ame comme la sienne ne souffre point de tels partages; et il falloit ou tout-à-fait rompre, ou se rengager tout-à-fait avec le monde. Les affaires l'y rappellèrent: sa piété s'y dissipa encore une fois: elle éprouva que Jésus-Christ n'a pas dit en vain: *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus* (1): *L'état de l'homme qui retombe devient pire que le premier.* Tremblez, ames réconciliées, qui renoncez si souvent à la grâce de la pénitence: tremblez, puisque chaque chûte creuse sous vos pas de nouveaux abîmes: tremblez enfin, au terrible exemple de la Princesse Palatine. A ce coup, le Saint-Esprit irrité se retire: les ténèbres s'épaississent, la foi s'éteint.

Un saint Abbé, dont la doctrine et la vie sont un ornement de notre siècle, ravi d'une conversion aussi admirable et aussi parfaite que celle de notre Princesse, lui ordonna de l'écrire pour l'édification de l'Eglise. Elle commence ce récit en confessant son erreur. Vous, Seigneur, dont la bonté infinie n'a rien donné aux hommes de plus efficace pour effacer leurs péchés, que la grâce de les reconnoître, recevez l'humble confession de votre servante; et en mémoire d'un tel sacrifice, s'il lui reste quelque chose à expier après une si longue pénitence, faites-lui sentir aujourd'hui vos miséricordes. Elle confesse donc, Chrétiens, qu'elle avoit tellement perdu les lumières de la foi, que lorsqu'on parloit sérieusement des mystères de la religion, elle avoit peine à retenir

(1) Luc. 11. 28.

ces ris dédaigneux qu'excitent les personnes simples, lorsqu'on leur voit croire des choses impossibles : *Et*, poursuit-elle, *ç'eût été pour moi le plus grand de tous les miracles*, *que de me faire croire fermement le Christianisme*. Que n'eût-elle pas donné pour obtenir ce miracle ? Mais l'heure marquée par la divine Providence n'étoit pas encore venue. C'étoit le temps où elle devoit être livrée à elle-même pour mieux sentir dans la suite la merveilleuse victoire de la grâce. Ainsi elle gémissoit dans son incrédulité qu'elle n'avoit pas la force de vaincre. Peu s'en faut qu'elle ne s'emporte jusqu'à la dérision qui est le dernier excès, et comme le triomphe de l'orgueil; et qu'elle ne se trouve parmi *ces moqueurs dont le jugement est si proche*, selon la parole du Sage (1): *Parata sunt derisoribus judicia*.

Déplorable aveuglement ! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui détaché de toute autre cause, et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre, avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité : c'est Jésus-Christ et son Eglise. Il a mis dans cette Eglise une autorité, seule capable d'abaisser l'orgueil, et de relever la simplicité ; et qui également propre aux savans et aux ignorans, imprime aux uns et aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres ? Quelle ignorance est la leur ! Et qu'il seroit aisé de les confondre, si foibles et présomptueux, ils ne craignoient d'être instruits ! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés, à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues, les ont méprisées ? Ils n'ont rien

(1) Prov. 18. 29.

vu, ils n'entendent rien, ils n'ont pas même de quoi établir le néant, auquel ils espèrent après cette vie; et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu : quelle idole! Que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix : qui leur dira, ou ce qui lui plaît, ou ce qui l'offense, ou ce qui l'appaise? Par où ont-ils deviné, que tout ce qu'on pense de ce premier Etre, soit indifférent, et que toutes les religions qu'on voit sur la terre lui soient également bonnes? Parce qu'il y en a de fausses? S'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable, ou qu'on ne puisse plus connoître l'ami sincère, parce qu'on est environné de trompeurs? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent sont de bonne foi? L'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis par ses préventions à des lumières plus pures? Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugemens humains; et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice, dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle? Que s'il est une telle justice, souveraine, et par conséquent inévitable; divine, et par conséquent infinie : qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel? Où en sont donc les impies, et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme, et mettront-ils leur repos dans une fureur, qui ne trouve presque point de place dans les esprits? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom?

Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. Les absurdités où ils tombent en niant la religion, deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne ; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent, l'une après l'autre, d'incompréhensibles erreurs. Qu'est-ce donc après tout, Messieurs, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et en un mot un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire, qui ne peut souffrir une autorité légitime? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens. L'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse. Comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés, et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion qu'il a si long-temps révérée : il se met au rang des gens désabusés: il insulte en son cœur aux foibles esprits qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes ; et devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu.

C'est dans cet abime profond que la Princesse Palatine alloit se perdre. Il est vrai qu'elle désiroit avec ardeur de connoître la vérité. Mais où est la vérité sans la foi, qui lui paroissoit impossible, à moins que Dieu ne l'établit en elle par un miracle? Que lui servoit d'avoir conservé la connoissance de la divinité? Les esprits même les plus déréglés n'en rejettent pas l'idée, pour n'avoir point à se reprocher un aveuglement trop visible. Un Dieu qu'on fait à sa mode, aussi patient, aussi insensible que nos passions le demandent, n'incommode pas. La liberté qu'on se donne de

penser tout ce qu'on veut, fait qu'on croit respirer un air nouveau. On s'imagine jouir de soi-même et de ses désirs, et dans le droit qu'on pense acquérir de ne se rien refuser, on croit tenir tous les biens, et on les goûte par avance.

En cet état, Chrétiens, où la foi même est perdue, c'est-à-dire, où le fondement est renversé, que restoit-il à notre Princesse, que restoit-il à une ame qui, par un juste jugement de Dieu, étoit déchue de toutes les grâces, et ne tenoit à Jésus-Christ par aucun lien? Qu'y restoit-il, Chrétiens, si ce n'est ce que dit Saint Augustin? Il restoit la souveraine misère, et la souveraine miséricorde: *Restabat magna miseria et magna misericordia* (1). Il restoit ce secret regard d'une Providence miséricordieuse qui la vouloit rappeler des extrémités de la terre; et voici quelle fut la première touche. Prêtez l'oreille, Messieurs, elle a quelque chose de miraculeux. Ce fut un songe admirable, de ceux que Dieu même fait venir du ciel par le ministère des Anges, dont les images sont si nettes et si démêlées, où l'on voit je ne sais quoi de céleste. Elle crut, c'est elle-même qui le raconte au saint Abbé: Ecoutez, et prenez garde sur-tout de n'écouter pas avec mépris l'ordre des avertissemens divins, et la conduite de la grâce. Elle crut, dis-je, *que marchant seule dans une forêt, elle y avoit rencontré un aveugle dans une petite loge. Elle s'approche pour lui demander s'il étoit aveugle de naissance, ou s'il l'étoit devenu par quelque accident. Il répondit qu'il étoit aveugle-né. Vous ne savez donc pas, reprit-elle, ce que c'est que la lumière qui est si belle et si agréable, et le soleil qui a tant d'éclat et de beauté. Je n'ai, dit-il, jamais joui de ce bel objet*, et

(1) Ps. 50.

*je ne m'en puis former aucune idée. Je ne laisse pas de croire, qu'il est d'une beauté ravissante.* *L'aveugle parut alors changer de voix et de visage, et prenant un ton d'autorité : Mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a des choses très-excellentes et très-admirables qui échappent à notre vue, et qui n'en sont ni moins vraies, ni moins désirables, quoiqu'on ne les puisse ni comprendre, ni imaginer.* C'est en effet qu'il manque un sens aux incrédules comme à l'aveugle, et ce sens, c'est Dieu qui le donne, selon ce que dit Saint Jean (1). *Il nous a donné un sens pour connoître le vrai Dieu, et pour être en son vrai fils : Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero filio ejus.* Notre Princesse le comprit. En même temps, au milieu d'un songe mystérieux, *elle fit l'application de la belle comparaison de l'aveugle aux vérités de la religion et de l'autre vie :* ce sont ses mots que je vous rapporte. Dieu, qui n'a besoin ni de temps ni d'un long circuit de raisonnemens pour se faire entendre, tout-à-coup lui ouvrit les yeux. Alors, par une soudaine illumination, *elle se sentit si éclairée*, c'est elle-même qui continue à vous parler, *et tellement transportée de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchoit depuis si long-temps, qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser l'aveugle, dont le discours lui découvroit une plus belle lumière que celle dont il étoit privé : Et*, dit-elle, *il se répandit dans mon cœur une joie si douce, et une foi si sensible, qu'il n'y a point de paroles capables de l'exprimer.* Vous attendez, Chrétiens, quel sera le réveil d'un sommeil si doux et si merveilleux. Ecoutez, et reconnoissez que ce songe est vraiment divin. *Elle s'éveilla là-*

(1) Joan. 5. 28.

*dessus*, dit-elle, *et se trouva dans le même état où elle s'étoit vue dans cet admirable songe, c'est-à-dire, tellement changée, qu'elle avoit peine à le croire.* Le miracle qu'elle attendoit est arrivé: elle croit, elle qui jugeoit la foi impossible: Dieu la changea par une lumière soudaine, et par un songe qui tient de l'extase. Tout suit en elle de la même force. *Je me levai*, poursuit-elle, *avec précipitation: mes actions étoient mêlées d'une joie et d'une activité extraordinaire.* Vous le voyez, cette nouvelle vivacité qui animoit ses actions, se ressent encore dans ses paroles. *Tout ce que je lisois sur la religion me touchoit jusqu'à répandre des larmes. Je me trouvois à la messe dans un état bien différent de celui où j'avois accoutumé d'être.* Car c'étoit de tous les mystères celui qui me paroissoit le plus incroyable. *Mais alors*, dit-elle, *il me sembloit sentir la présence réelle de Notre-Seigneur, à peu près comme l'on sent les choses visibles, et dont l'on ne peut douter.* Ainsi elle passa tout-à-coup d'une profonde obscurité à une lumière manifeste. Les nuages de son esprit sont dissipés: miracle aussi étonnant que celui où Jésus-Christ fit tomber en un instant des yeux de Saül converti, cette espèce d'écaille dont ils étoient couverts. Qui donc ne s'écrieroit à un si soudain changement: *Le doigt de Dieu est ici* (1). La suite ne permet pas d'en douter, et l'opération de la grâce se reconnoît dans ses fruits (2). Depuis ce bienheureux moment, la foi de notre Princesse fut inébranlable: et même cette joie sensible qu'elle avoit à croire, lui fut continuée quelque temps.

Mais au milieu de ces célestes douceurs, la justice divine eut son tour. L'humble Princesse

(1) Act. 9. (2) Exod. 8. 19.

ne crut pas qu'il lui fut permis d'approcher d'abord des saints Sacremens. Trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés parmi tant d'illusions, et à préparer sa confession. Dans l'approche du jour désiré où elle espéroit de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissa ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si longue et si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal; et aux approches de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des Sacremens de l'Eglise, qui, donnés ou différés, font sentir à l'ame la miséricorde de Dieu, ou tout le poids de ses vengeances. Son confesseur qu'elle appelle, la trouve sans force, incapable d'application, et prononçant à peine quelques mots entrecoupés: il fut contraint de remettre la confession au lendemain. Mais il faut qu'elle vous raconte elle-même quelle nuit elle passa dans cette attente. Qui sait si la Providence n'aura pas amené ici quelque ame égarée qui doive être touchée du récit? *Il est*, dit-elle, *impossible de s'imaginer les étranges peines de mon esprit, sans les avoir éprouvées. J'appréhendois à chaque moment le retour de ma syncope; c'est-à-dire, ma mort et ma damnation. J'avouois bien que je n'étois pas digne d'une miséricorde que j'avois si long-temps négligée: et je disois à Dieu dans mon cœur, que je n'avois aucun droit de me plaindre de sa justice; mais qu'enfin, chose insupportable! je ne le verrois jamais; que je serois éternellement avec ses ennemis, éternellement sans l'aimer, éternellement haïe de lui. Je sentois tendrement ce déplaisir, et je le sentois même, comme je crois*, ce sont ces propres paroles, *entièrement détaché des autres peines de l'enfer.* Le voilà, mes chères sœurs, vous le connoissez, le voilà ce pur amour que Dieu lui-même répand

dans les cœurs, avec toutes ses délicatesses et dans toute sa vérité. La voilà cette crainte qui change les cœurs; non point la crainte de l'esclave qui craint l'arrivée d'un maître fâcheux; mais la crainte d'une chaste épouse, qui craint de perdre ce qu'elle aime. Ces sentimens tendres, mêlés de larmes et de frayeur, aigrissoient son mal jusqu'à la dernière extrémité. Nul n'en pénétroit la cause, et on attribuoit ces agitations à la fièvre dont elle étoit tourmentée. Dans cet état pitoyable, pendant qu'elle se regardoit comme une personne réprouvée et presque sans espérance de salut, Dieu qui fait entendre ses vérités en telle manière, et sous telle figure qu'il lui plaît, continua de l'instruire comme il a fait à Joseph et Salomon, et durant l'assoupissement que l'accablement lui causa, il lui mit dans l'esprit cette parabole si semblable à celle de l'Evangile (1). Elle voit paroître ce que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner comme l'image de sa tendresse; une poule devenue mère, empressée autour des petits qu'elle conduisoit. Un d'eux s'étant écarté, notre malade le voit englouti par un chien avide. Elle accourt, elle lui arrache cet innocent animal. En même temps on lui crie d'un autre côté qu'il falloit le rendre au ravisseur, dont on étendroit l'ardeur en lui enlevant sa proie. *Non*, dit-elle, *je ne le rendrai jamais*. En ce moment elle s'éveilla, et l'application de la figure qui lui avoit été montrée, se fit en un instant dans son esprit, comme si on lui eût dit: *Si vous, qui êtes mauvaise, ne pouvez vous résoudre à rendre ce petit animal que vous avez sauvé, pourquoi croyez-vous que Dieu, infiniment bon, vous redonnera au démon, après vous avoir tiré de sa puissance! Espérez et*

(1) Matth. 23. 37.

*prenez courage* (1). A ces mots elle demeura dans un calme et dans une joie qu'elle ne pouvoit exprimer, *comme si un Ange lui eût appris*, ce sont encore ses paroles, *que Dieu ne l'abandonneroit pas* (2). Ainsi tomba tout-à-coup la fureur des vents et des flots à la voix de Jésus-Christ, qui les menaçoit (3), et il ne fit pas un moindre miracle dans l'ame de notre sainte pénitente, lorsque parmi les frayeurs d'une conscience alarmée, et *les douleurs de l'enfer* (4), il lui fit sentir tout-à-coup par une vive confiance, avec la rémission de ses péchés, cette *paix qui surpasse toute intelligence* (5). Alors une joie céleste saisit tous ses sens, *et les os humiliés tressaillirent* (6). Souvenez-vous, ô sacré pontife, quand vous tiendrez en vos mains la sainte victime qui ôte les péchés du monde, souvenez-vous de ce miracle de la grâce. Et vous, saints Prêtres, venez; et vous, saintes filles, et vous, Chrétiens; venez aussi, ô pécheurs! tous ensemble, commençons d'une même voix le cantique de la délivrance, et ne cessons de répéter avec David (7): *Que Dieu est bon! que sa miséricorde est éternelle!*

Il ne faut point manquer à de telles grâces, ni les recevoir avec mollesse. La Princesse Palatine change en un moment toute entière: nulle parure que la simplicité, nul ornement que la modestie. Elle se montre au monde à cette fois, mais ce fut pour lui déclarer qu'elle avoit renoncé à ses vanités. Car aussi, quelle erreur à une chrétienne, et encore à une chrétienne pénitente, d'orner ce qui n'est digne que de son mépris? De peindre et de parer l'idole du monde! De

(1) Matth. 7. 11.
(2) Marc. 4. 39.
(3) Luc. 8. 24.
(4) Ps. 17. 6.
(5) Philip. 4. 7.
(6) Ps. 50. 20.
(7) Ps. 139.

retenir comme par force, et avec mille artifices autant indignes qu'inutiles, ces grâces qui s'envolent avec le temps? Sans s'effrayer de ce qu'on diroit, sans craindre, comme autrefois, ce vain fantôme des ames infirmes, dont les grands sont épouvantés plus que tous les autres; la Princesse Palatine parut à la Cour si différente d'elle-même, et dès-lors elle renonça à tous les divertissemens, jusqu'aux plus innocens, se soumettant aux sévères lois de la pénitence chrétienne, et ne songeant qu'à restreindre et à punir une liberté qui n'avoit pu demeurer dans ses bornes. Douze ans de persévérance au milieu des épreuves les plus difficiles, l'ont élevée à un éminent degré de sainteté. La règle qu'elle se fit dès le premier jour fut immuable, toute sa maison y entra : chez elle on ne faisoit que passer d'un exercice de piété à un autre. Jamais l'heure de l'oraison ne fut changée ni interrompue, pas même par les maladies. Elle savoit que dans ce commerce sacré tout consiste à s'humilier sous la main de Dieu, et moins à donner qu'à recevoir. Ou plutôt, selon le précepte de Jésus-Christ, son oraison fut perpétuelle pour être égale au besoin (1). La lecture de l'Evangile et des livres saints en fournissoit la matière : si le travail sembloit l'interrompre, ce n'étoit que pour la continuer d'une autre sorte. Par le travail on charmoit l'ennui, on ménageoit le temps, on guérissoit la langueur de la paresse, et les pernicieuses rêveries de l'oisiveté. L'esprit se relâchoit pendant que les mains industrieusement occupées, s'exerçoient dans des ouvrages dont la piété avoit donné le dessein : c'étoient ou des habits pour les pauvres, ou des ornemens pour les autels. Les psaumes avoient succédé aux cantiques des joies du siècle. Tant qu'il n'étoit point

(1) Luc. 18. 1.

nécessaire de parler, la sage Princesse gardoit le silence : la vanité et les médisances qui soutiennent tout le commerce du monde, lui faisoient craindre tous les entretiens: et rien ne lui paroissoit ni agréable, ni sûr que la solitude. Quand elle parloit de Dieu, le goût intérieur d'où sortoient toutes ses paroles, se communiquoit à ceux qui conversoient avec elle, et les nobles expressions qu'on remarquoit dans ses discours ou dans ses écrits, venoient de la haute idée qu'elle avoit conçue des choses divines. Sa foi ne fut pas moins simple que vive : dans les fameuses questions qui ont troublé en tant de manières le repos de nos jours, elle déclaroit hautement qu'elle n'avoit autre part à y prendre, que celle d'obéir à l'Eglise. Si elle eût eu la fortune des ducs de Nevers ses pères, elle en auroit surpassé la pieuse magnificence, quoique cent temples fameux en portent la gloire jusqu'au ciel *et que les Eglises des Saints publient leurs aumônes* (1). Le Duc son père avoit fondé dans ses terres de quoi marier tous les ans soixante filles: riche oblation, présent agréable. La Princesse sa fille en marioit aussi tous les ans ce qu'elle pouvoit, ne croyant pas assez honorer les libéralités de ses ancêtres, si elle ne les imitoit. On ne peut retenir ses larmes quand on lui voit épancher son cœur sur de vieilles femmes qu'elle nourrissoit. Des yeux si délicats firent leurs délices de ces visages ridés, de ces membres courbés sous les ans. Ecoutez ce qu'elle en écrit au fidèle ministre de ses charités; et dans un même discours, apprenez à goûter la simplicité et la charité chrétienne. *Je suis ravie*, dit-elle, *que l'affaire de nos bonnes vieilles soit si avancée. Achevons vîte au nom de Notre-Seigneur, ôtons vîtement une bonne femme de*

(1) Eccl. 51. 11.

*l'étable où elle est, et la mettons dans un de ces petits lits.* Quelle nouvelle vivacité succède à celle que le monde inspire! Elle poursuivit: *Dieu me donnera peut-être de la santé, pour aller servir cette paralytique: au moins je le ferai par mes soins, si les forces me manquent; et joignant mes maux aux siens, je les offrirai plus hardiment à Dieu. Mandez-moi ce qu'il faut pour la nourriture et les ustensiles de ces pauvres femmes; peu-à-peu nous les mettrons à leur aise.* Je me plais à répéter toutes ces paroles, malgré les oreilles délicates: elles effacent les discours les plus magnifiques, et je voudrois ne parler plus que ce langage. Dans les nécessités extraordinaires, sa charité faisoit de nouveaux efforts. Le rude hiver des années dernières, acheva de la dépouiller de ce qui lui restoit de superflu: tout devint pauvre dans sa maison et sur sa personne: elle voyoit disparoître avec une joie sensible les restes des pompes du monde; et l'aumône lui apprenoit à se retrancher tous les jours quelque chose de nouveau. C'est en effet la vraie grâce de l'aumône, en soulageant les besoins des pauvres, de diminuer en nous d'autres besoins; c'est-à-dire, ces besoins honteux qu'y fait la délicatesse, comme si la nature n'étoit pas assez accablée de nécessités.

Qu'attendez-vous, Chrétiens, à vous convertir, et pourquoi désespérez-vous de votre salut? Vous voyez la perfection où s'élève l'ame pénitente, quand elle est fidèle à la grâce. Ne craignez ni la maladie, ni les dégoûts, ni les tentations, ni les peines les plus cruelles. Une personne si sensible et si délicate, qui ne pouvoit seulement entendre nommer les maux, a souffert douze ans entiers, et presque sans intervalle, ou les plus vives douleurs, ou des langueurs qui épuisoient le corps et l'esprit; et cependant durant tout ce temps, et dans les tourmens inouis de sa dernière

maladie, où ses maux s'augmentèrent jusqu'aux derniers excès, elle n'a eu à se repentir que d'avoir une seule fois souhaité une mort plus douce. Encore réprima-t-elle ce foible désir, en disant aussitôt après avec Jésus-Christ, la prière du sacré mystère du jardin; c'est ainsi qu'elle appeloit la prière de l'agonie de notre Sauveur: *O mon père! que votre volonté soit faite, et non pas la mienne* (1). Ses maladies lui ôtèrent la consolation qu'elle avoit tant désirée d'accomplir ses premiers desseins, et de pouvoir achever ses jours sous la discipline et dans l'habit de Saint-Fare. Son cœur donné ou plutôt rendu à ce monastère, où elle avoit goûté les premières grâces, a témoigné son désir; et sa volonté a été aux yeux de Dieu, un sacrifice parfait. C'eût été un soutien sensible à une ame comme la sienne d'accomplir de grands ouvrages pour le service de Dieu; mais elle est menée par une autre voie, par celle qui crucifie davantage, qui sans rien laisser entreprendre à un esprit courageux, le tient accablé et anéanti sous la rude loi de souffrir. Encore s'il eût plu à Dieu de lui conserver ce goût sensible de la piété, qu'il avoit renouvelé dans son cœur au commencement de sa pénitence: mais non, tout lui est ôté; sans cesse elle est travaillée de peines insupportables: *ô Seigneur*, disoit le saint homme Job (2), *vous me tourmentez d'une manière merveilleuse!* C'est que sans parler ici de ses autres peines, il portoit au fond de son cœur une vive et continuelle appréhension de déplaire à Dieu. Il voyoit d'un côté sa sainte justice, devant laquelle les Anges ont peine à soutenir leur innocence (3). Il le voyoit avec ses yeux éternellement ouverts, observer toutes les démar-

(1) Luc. 22. 42.
(2) Job. 10. 16.
(3) Job. 17. 1.

ches, compter tous les pas d'un pécheur, et *garder ses péchés comme sous le sceau*, pour les lui représenter au dernier jour : *Signasti quasi in saculo delicta mea.* D'un autre côté il ressentoit ce qu'il y a de corrompu dans le cœur de l'homme : *Je craignois*, dit-il (1), *toutes mes œuvres.* Que vois-je ? le péché ! le péché par-tout ! Et il s'écrioit jour et nuit (2) : *O Seigneur ! pourquoi n'ôtez-vous pas mes péchés ?* Et que ne tranchez-vous une fois ces malheureux jours, où l'on ne fait que vous offenser, afin qu'il ne soit pas dit, *que je sois contraire à la parole du Saint* (3)? Tel étoit le fond de ses peines, et ce qui paroît de si violent dans ses discours, n'est que la délicatesse d'une conscience qui se redoute elle-même, ou l'excès d'un amour qui craint de déplaire. La Princesse Palatine souffrit quelque chose de semblable. Quel supplice à une conscience timorée ! Elle croyoit voir par-tout dans ses actions un amour-propre déguisé en vertu. Plus elle étoit clairvoyante, plus elle étoit tourmentée. Ainsi Dieu l'humilioit par ce qui a coutume de nourrir l'orgueil, et lui faisoit un remède de la cause de son mal. Qui pourroit dire par quelles terreurs elle arrivoit aux délices de la sainte table ? Mais elle ne perdoit pas la confiance. *Enfin*, dit-elle, c'est ce qu'elle écrit au saint prètre que Dieu lui avoit donné pour la soutenir dans ses peines. *Enfin je suis parvenue au divin banquet. Je m'étois levée dès le matin pour être devant le jour aux portes du Seigneur : mais lui seul sait les combats qu'il a fallu rendre.* La matinée se passoit dans un cruel exercice. *Mais à la fin*, poursuit-elle, *malgré mes foiblesses, je me suis comme traînée moi-même aux pieds de Notre-Seigneur ; et j'ai connu qu'il falloit, puisque tout s'est fait en moi*

(1) Job. 9. (2) *Ibid.* 7. 21. (3) *Ibid.* 6. 10.

*par la force de la divine bonté, que je reçusse encore avec une espèce de force ce dernier et souverain bien.* Dieu lui découvroit dans ses peines l'ordre secret de sa justice sur ceux qui ont manqué de fidélité aux grâces de la patience. *Il n'appartient pas*, disoit-elle, *aux esclaves fugitifs, qu'il faut aller reprendre par force, et les ramener comme malgré eux, de s'asseoir au festin avec les enfans et les amis, et c'est assez qu'il leur soit permis de venir recueillir à terre les miettes qui tombent de la table de leurs Seigneurs.* Ne vous étonnez pas, Chrétiens, si je ne fais plus, foible orateur, que répéter les paroles de la Princesse Palatine : c'est que j'y ressens la manne cachée et le goût des écritures divines, que ses peines et ses sentimens lui faisoient entendre. Malheur à moi, si dans cette chaire j'aime mieux me chercher moi-même que votre salut, et si je ne préfère à mes inventions, quand elles pourroient vous plaire, les expériences de cette Princesse, qui peuvent vous convertir ! Je n'ai regret qu'à ce que je laisse, et je ne puis vous taire ce qu'elle a écrit touchant les tentations d'incrédulité. *Il est bien croyable*, disoit-elle, *qu'un Dieu, qui aime infiniment, en donne des preuves proportionnées à l'infinité de son amour, et à l'infinité de sa puissance : et ce qui est propre à la toute-puissance d'un Dieu, passe de bien loin la capacité de notre foible raison. C'est*, ajoute-t-elle, *ce que je me dis à moi-même, quand les démons tâchent d'étonner ma foi ; et depuis qu'il a plu à Dieu de me mettre dans le cœur*, remarquez ces belles paroles, *que son amour est la cause de tout ce que nous croyons, cette réponse me persuade plus que tous les livres.* C'est en effet l'abrégé de tous les saints livres, et de toute la doctrine chrétienne. Sortez, parole éternelle, fils unique de Dieu vivant, sortez du

bienheureux sein de votre père, et venez annoncer aux hommes le secret que vous y voyez. Il l'a fait, et durant trois ans il n'a cessé de nous dire le secret des conseils de Dieu. Mais tout ce qu'il en a dit est renfermé dans ce seul mot de son Évangile : *Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son fils unique* (1). Ne demandez plus ce qui a uni en Jésus-Christ, le ciel et la terre, et la croix avec les grandeurs : *Dieu a tant aimé le monde !* Est-il incroyable que Dieu aime, et que la bonté se communique ? Que ne fait pas entreprendre aux ames courageuses l'amour de la gloire, aux ames les plus vulgaires l'amour des richesses ; à tous enfin, tout ce qui porte le nom d'amour ? Rien ne coûte, ni périls, ni travaux, ni peines : et voilà les prodiges dont l'homme est capable. Que si l'homme qui n'est que foiblesse tente l'impossible, Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire ? Disons donc pour toute raison dans tous les mystères : *Dieu a tant aimé le monde !* C'est la doctrine du maître, et le disciple bien-aimé l'avoit bien comprise. De son temps un Cérinthe, un Hérésiarque, ne vouloit pas croire qu'un Dieu eût pu se faire homme, et se faire la victime des pécheurs. Que lui répondit cet Apôtre vierge, prophète du nouveau Testament, cet aigle, ce théologien par excellence, ce saint vieillard qui n'avoit de force que pour prêcher la charité, et pour dire : *Aimez-vous les uns les autres en Notre-Seigneur ;* que répondit-il à cet hérésiarque ? Quel symbole, quelle nouvelle confession de foi opposa-t-il à son hérésie naissante ? Ecoutez et admirez. *Nous croyons*, dit-il, *et nous confessons l'amour que Dieu a pour nous : Et nos credimus charitati quam habet Deus in nobis* (2). C'est là toute

(1) II. Cor. 6. 11. 12. (2) I. Joan. 5. 17.

la foi des Chrétiens : c'est la cause et l'abrégé de tout le symbole. C'est là que la Princesse Palatine a trouvé la résolution de ses anciens doutes. Dieu a aimé: c'est tout dire. S'il a fait, disoit-elle, de si grandes choses pour déclarer son amour dans l'incarnation, que n'aura-t-il pas fait pour le consommer dans l'Eucharistie, pour se donner, non plus en général à la nature humaine, mais à chaque fidèle en particulier? Croyons donc, avec Saint Jean, en l'amour d'un Dieu : la foi nous paroîtra douce, en la prenant par un endroit si tendre. Mais n'y croyons pas à demi, à la manière des hérétiques, dont l'un en retranche une chose, et l'autre une autre (1); l'un le mystère de l'incarnation, l'autre celui de l'Eucharistie, chacun ce qui lui déplaît : foibles esprits, ou plutôt cœurs étroits et entrailles resserrées, que la foi et la charité n'ont pas assez dilatés pour comprendre toute l'étendue de l'amour d'un Dieu. Pour nous, croyons sans réserve, et prenons le remède entier, quoiqu'il en coûte à notre raison. Pourquoi veut-on que les prodiges coûtent tant à Dieu? Il n'y a plus qu'un seul prodige que j'annonce aujourd'hui au monde. O ciel, ô terre, étonnez-vous à ce prodige nouveau! C'est que parmi tant de témoignages de l'amour divin, il y ait tant d'incrédules et tant d'insensibles. N'en augmentez pas le nombre qui va croissant tous les jours. N'alléguez plus votre malheureuse incrédulité, et ne faites pas une excuse de votre crime. Dieu a des remèdes pour vous guérir, et il ne reste qu'à les obtenir par des vœux continuels. Il a su prendre la sainte Princesse dont nous parlons par le moyen qu'il lui a plu : il en a d'autres pour vous jusqu'à l'infini ; et vous n'avez rien à craindre, que de désespérer de ses bontés.

(1) II. Cor. 6. 11. 12.

Vous osez nommer vos ennuis, après les peines terribles où vous l'avez vue? Cependant, si quelquefois elle désiroit en être un peu soulagée, elle se le reprochoit à elle-même: *Je commence*, disoit-elle, *à m'apercevoir que je cherche le paradis terrestre à la suite de* Jésus-Christ, *au lieu de chercher la montagne des Olives et le Calvaire par où il est entré dans sa gloire.* Voilà ce qu'il lui servit de méditer l'Evangile nuit et jour, et de se nourrir de la parole de vie. C'est encore ce qui lui fit dire cette admirable parole: *Qu'elle aimoit mieux vivre et mourir sans consolation que d'en chercher hors de Dieu.* Elle a porté ses sentimens jusqu'à l'agonie; et prête à rendre l'ame, on entendit qu'elle disoit d'une voix mourante: *Je m'en vais voir comment Dieu me traitera: mais j'espère en ses miséricordes.* Cette parole de confiance emporta son ame sainte au séjour des justes.

Arrêtons ici, Chrétiens: et vous, Seigneur, imposez silence à cet indigne ministre, qui ne fait qu'affoiblir votre parole. Parlez dans les cœurs, Prédicateur invisible, et faites que chacun se parle soi-même. Parlez, mes frères, parlez: je ne suis ici que pour aider vos réflexions. Elle viendra cette heure dernière: elle approche, nous y touchons, la voilà venue. Il faut dire, avec Anne de Gonzague: Il n'y a plus ni Princesse, ni Palatine; ces grands noms dont on s'étourdit, ne subsistent plus. Il faut dire avec elle: Je m'en vais, je suis emporté par une force inévitable; tout fuit, tout diminue, tout disparoît à mes yeux. Il ne reste plus à l'homme que le néant et le péché. Le reste qu'on croyoit tenir, échappe; semblable à de l'eau gêlée, dont le vil crystal se fond entre les mains qui le serrent, et ne fait que les salir. Mais voici ce qui glacera le cœur, ce qui achèvera d'éteindre la voix, ce qui répandra

la frayeur dans toutes les veines : *Je m'en vais voir comment Dieu me traitera* ; dans un moment, je serai entre ses mains, dont Saint Paul écrit en tremblant : *Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu* (1) ; et encore : *C'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* (2) ; entre ces mains, où tout est action, où tout est vie ; rien ne s'affoiblit, ni ne se relâche, ni ne se ralentit jamais. Je m'en vais voir, si ces mains toutes puissantes me seront favorables ou rigoureuses ; si je serai éternellement, ou parmi leurs dons, ou sous leurs coups. Voilà ce qu'il faudra dire nécessairement avec notre Princesse. Mais pourrons-nous ajouter avec une conscience aussi tranquille : *J'espère en sa miséricorde* (3). Car, qu'aurons-nous fait pour la fléchir ? Quand aurons-nous écouté *la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur* (4) ? Comment ? par la pénitence ? Mais serons-nous fort contens d'une pénitence commencée à l'agonie, qui n'aura jamais été éprouvée, dont jamais on n'aura vu aucun fruit ; d'une pénitence imparfaite ; d'une pénitence nulle, douteuse, si vous le voulez, sans forces, sans réflexion, sans loisir pour en réparer les défauts ? N'en est-ce pas assez pour être pénétré de crainte jusque dans la moële des os ? Pour celle dont nous parlons, ah ! mes frères, toutes les vertus qu'elle a pratiquées se ramassent dans cette dernière parole, dans ce dernier acte de sa vie : la foi, le courage, l'abandon à Dieu, la crainte de ses jugemens, et cet amour plein de confiance, qui seul efface tous les péchés. Je ne m'étonne donc pas, si le saint pasteur qui l'assista dans sa dernière maladie, et qui recueillit ses derniers soupirs, pénétré de tant de

(1) Gal. 6. 7.
(2) Heb. 10. 31.
(3) Luc. 3.
(4) Ibid. 6.

vertus, les porta jusques dans la chaire, et ne put s'empêcher de les célébrer dans l'assemblée des fidèles. Siècle vainement subtil, où l'on peut pécher avec raison, où la foiblesse veut s'autoriser par des maximes, où tant d'ames insensées cherchent leur repos dans le naufrage de la foi, et ne font d'effort contre elles-mêmes que pour vaincre, au lieu de leurs passions, les remords de leur conscience: la Princesse Palatine t'est donnée *comme un signe et un prodige: in signum et in portentum* (1). Tu la verras au dernier jour, comme je t'en ai menacé, confondre ton impénitence et tes vaines excuses: tu la verras se joindre à ces saintes filles, et à toute la troupe des Saints; et qui pourra soutenir leurs redoutables clameurs? Mais que sera-ce quand Jésus-Christ paroîtra lui-même à ces malheureux, quand ils verront celui qu'ils auront percé, comme dit le Prophète (2), dont ils auront rouvert toutes les plaies, et qu'il leur dira: *Pourquoi me déchirez-vous par vos blasphèmes*, nation impie? *Me confugitis gens tota.* Ou si vous ne le faisiez pas par vos paroles, pourquoi le faisiez-vous par vos œuvres? Pourquoi avez-vous marché dans mes voies d'un pas incertain, comme si mon autorité étoit douteuse? Race infidèle, me connoissez-vous à cette fois, suis-je votre juge, suis-je votre Dieu? Apprenez-le par votre supplice. Là commencera ce pleur éternel; là ce grincement de dents, qui n'aura jamais de fin (3). Pendant que les orgueilleux seront confondus, vous fidèles, *qui tremblez à sa parole* (4), en quelque endroit que vous soyez de cet auditoire, peu connus des hommes et connus de Dieu, vous commencerez à lever la tête. Si, touchés des saints exemples que je vous

(1) Isaïe 8. 18.
(2) Zach. 12. 10. Malac. 3. 9.
(3) Matth. 8. 12.
(4) Ps. 66. 25.

propose, vous laissez attendrir vos cœurs (1); si Dieu a béni le travail par lequel je tâche de vous enfanter en Jésus-Christ, et que trop indigne ministre de ses conseils, je n'y aie pas été moi-même un obstacle, vous bénirez la volonté divine, qui vous aura conduit à la pompe funèbre de cette pieuse Princesse, où vous aurez peut-être trouvé le commencement de la véritable vie. Et vous, Prince, qui l'avez tant honorée pendant qu'elle étoit au monde, qui, favorable interprête de ses moindres désirs, continuez votre protection et vos soins à tout ce qui lui fut cher, et qui lui donnez les dernières marques de piété avec tant de magnificence, et tant de zèle: vous, Princesse, qui gémissez en lui rendant ce triste devoir, et qui avez espéré de la voir revivre dans ce discours : que vous dirai-je pour vous consoler? Comment pourrai-je, Madame, arrêter ce torrent de larmes, que le temps n'a pas épuisé, que tant de justes sujets de joie n'ont pas tari? Reconnoissez ici le monde; reconnoissez ses maux toujours plus réels que ses biens, et ses douleurs par conséquent plus vives et plus pénétrantes que ses joies. Vous avez perdu ces heureux momens où vous jouissiez des tendresses d'une mère, qui n'eut jamais son égal; vous avez perdu cette source inépuisable de sages conseils : vous avez perdu ces consolations qui par un charme secret faisoient oublier les maux dont la vie humaine n'est jamais exempte. Mais il vous reste ce qu'il y a de plus précieux: l'espérance de la rejoindre dans le jour de l'éternité; et en attendant sur la terre, le souvenir de ses instructions, l'image de ses vertus, et les exemples de sa vie.

(1) Luc. 21. 28.

# ORAISON FUNÈBRE

## DE MESSIRE

# MICHEL LE TELLIER,

## CHANCELIER DE FRANCE.

Posside sapientiam, acquire prudentiam ; arripe illam, et exaltabit te : glorificaberis ab ea, cùm eam fueris amplexatus.

*Possédez la sagesse, et acquérez la prudence : si vous la cherchez avec ardeur, elle vous élèvera, et vous remplira de gloire, quand vous l'aurez embrassée.* Prov. 6.

MESSEIGNEURS, (*)

En louant l'homme incomparable dont cette illustre assemblée célèbre les funérailles, et honore les vertus, je louerai la sagesse même : et la sagesse que je dois louer dans ce discours, n'est pas celle qui élève les hommes et qui agrandit les maisons, ni celle qui gouverne les empires, qui règle la paix et la guerre, et enfin qui dicte les lois et qui dispense les grâces. Car encore que ce grand ministre, choisi par la divine providence pour présider aux conseils du plus sage de tous les

(*) A Messeigneurs les Evêques, qui étoient présens en habit.

Rois, ait été le digne instrument des desseins les mieux concertés que l'Europe ait jamais vus; encore que la sagesse, après l'avoir gouverné dès son enfance, l'ait porté aux plus grands honneurs et au comble des félicités humaines; sa fin nous a fait paroître que ce n'étoit pas pour ces avantages qu'il en écoutoit les conseils. Ce que nous lui avons vu quitter sans peine, n'étoit pas l'objet de son amour. Il a connu la sagesse que le monde ne connoît pas: cette sagesse *qui vient d'en haut, qui descend du père des lumières* (1), et qui fait marcher les hommes dans les sentiers de la justice. C'est elle dont la prévoyance s'étend aux siècles futurs, et enferme dans ses desseins l'éternité toute entière. Touché de ses immortels et invisibles attraits, il l'a recherchée avec ardeur, selon le précepte du Sage. *La sagesse vous élèvera*, dit Salomon, *et vous donnera de la gloire quand vous l'aurez embrassée.* Mais ce sera une gloire que le sens humain ne peut comprendre. Comme ce sage et puissant ministre aspiroit à cette gloire, il l'a préférée à celle dont il se voyoit environné sur la terre. C'est pourquoi sa modération l'a toujours mis au-dessus de sa fortune. Incapable d'être ébloui des grandeurs humaines, comme il paroît sans ostentation, il y est vu sans envie: et nous remarquons dans sa conduite ces trois caractères de la véritable sagesse: qu'élevé sans empressement aux premiers honneurs, il y a vécu aussi modeste que grand; que dans ses importans emplois, soit qu'il nous paroisse, comme chancelier, chargé de la principale administration de la justice, ou que nous le considérions dans les autres occupations d'un long ministère, supérieur à ses intérêts, il n'a regardé que le bien public; et qu'enfin dans une heureuse vieillesse,

(1) Jac. 3. 19.

prêt à rendre avec sa grande ame le sacré dépôt de l'autorité si bien confiée à ses soins, il a vu disparoître toute sa grandeur avec sa vie, sans qu'il lui en ait coûté un seul soupir : tant il avoit mis en lieu haut et innaccessible à la mort son cœur et ses espérances, de sorte qu'il nous paroît, selon la promesse du Sage, dans *une gloire immortelle*, pour s'être soumis aux lois de la véritable sagesse, et pour avoir fait céder à la modestie l'éclat ambitieux des grandeurs humaines, l'intérêt particulier à l'amour du bien public, et la vie même au désir des biens éternels. C'est la gloire qu'a remportée très-haut et puissant Seigneur, Messire Michel le Tellier, Chevalier, Chancelier de France.

Le grand cardinal de Richelieu achevoit son glorieux ministère, et finissoit tout ensemble une vie pleine de merveilles. Sous sa ferme et prévoyante conduite, la puissance d'Autriche cessoit d'être redoutée, et la France, sortie enfin des guerres civiles, commençoit à donner le branle aux affaires de l'Europe. On avoit une attention particulière à celles d'Italie ; et sans parler des autres raisons, Louis XIII, de glorieuse et triomphante mémoire, devoit sa protection à la duchesse de Savoie sa sœur et à ses enfans. Jules Mazarin, dont le nom devoit être si grand dans notre histoire, employé par la Cour de Rome en diverses négociations, s'étoit donné à la France ; et propre par son génie et par ses correspondances à ménager les esprits de sa nation, il avoit fait prendre un cours si heureux aux conseils du cardinal de Richelieu, que ce ministre se crut obligé de l'élever à la pourpre. Par là il sembla montrer son successeur à la France ; et le cardinal Mazarin s'avançoit secrètement à la première place. En ce temps, Michel le Tellier, encore maître des requêtes, étoit intendant de justice en

Piémont. Mazarin, que ses négociations attiroit souvent à Turin, fut ravi d'y trouver un homme d'une si grande capacité, et d'une conduite si sûre dans les affaires : car les ordres de la Cour obligeoient l'ambassadeur à concerter toutes choses avec l'intendant, à qui la divine providence faisoit faire ce léger apprentissage des affaires d'Etat. Il ne falloit qu'en ouvrir l'entrée à un génie si perçant, pour l'introduire bien avant dans les secrets de la politique. Mais son esprit modéré ne se perdoit pas dans ces vastes pensées ; et renfermé à l'exemple de ses pères dans les modestes emplois de la robe, il ne jetoit pas seulement les yeux sur les engagemens éclatans, mais périlleux de la Cour. Ce n'est pas qu'il ne parut toujours supérieur à ses emplois. Dès sa première jeunesse tout cédoit aux lumières de son esprit, aussi pénétrant et aussi net qu'il étoit grave et sérieux. Poussé par ses amis, il avoit passé du grand conseil, sage compagnie où sa réputation vit encore, à l'importante charge de Procureur du Roi. Cette grande ville se souvient de l'avoir vu, quoique jeune, avec toutes les qualités d'un grand magistrat, opposé non-seulement aux brigues et aux partialités qui corrompent l'intégrité de la justice, et aux préventions qui en obscurcissent les lumières, mais encore aux voies irrégulières et extraordinaires où elle perd avec sa constance la véritable autorité de ses jugemens. On y vit enfin tout l'esprit et les maximes d'un juge qui, attaché à la règle, ne porte pas dans le tribunal ses propres pensées, ni des adoucissemens, ou des rigueurs arbitraires, et qui veut que les lois gouvernent, et non pas les hommes. Telle est l'idée qu'il avoit de la magistrature. Il apporta ce même esprit dans le conseil, où l'autorité du Prince, qu'on y exerce avec un pouvoir plus absolu, semble ouvrir un champ plus libre à

la justice; et toujours semblable à lui-même, il y suivit dès-lors la même règle qu'il y a établie depuis, quand il en a été le chef.

Et certainement, Messieurs, je puis dire avec confiance, que l'amour de la justice étoit comme né avec ce grave magistrat, et qu'il croissoit avec lui dès son enfance. C'est aussi de cette heureuse naissance que sa modestie se fit un rempart contre les louanges qu'on donnoit à son intégrité; et l'amour qu'il avoit pour la justice ne lui parut pas mériter le nom de vertu, parce qu'il le portoit, disoit-il, en quelque manière dans le sang. Mais Dieu qui l'avoit prédestiné à être un exemple de justice dans un si beau règne, et dans la première charge d'un si grand royaume, lui avoit fait regarder le devoir de juge où il étoit appelé, comme le moyen particulier qu'il lui donnoit pour accomplir l'œuvre de son salut. C'étoit la sainte pensée qu'il avoit toujours dans le cœur; c'étoit la belle parole qu'il avoit toujours à la bouche; et par là il faisoit assez connoître combien il avoit pris le goût véritable de la piété chrétienne. Saint Paul en a mis l'exercice, non pas dans ces pratiques particulières que chacun se fait à son gré, plus attaché à ces lois qu'à celles de Dieu, mais à se sacrifier dans son état, et *chacun dans les emplois de sa vocation: Unusquisque in qua vocatione vocatus est* (1). Mais si, selon la doctrine de ce grand Apôtre, on trouve la sainteté dans les emplois les plus bas, et qu'un esclave s'élève à la perfection dans le service d'un maître mortel, pourvu qu'il y sache regarder l'ordre de Dieu: à quelle perfection l'ame chrétienne ne peut-elle pas aspirer dans l'auguste et saint ministère de la justice, puisque, selon l'Ecriture, *l'on y exerce le jugement, non des hommes, mais du*

(1) I. Cor. 7. 20.

*Seigneur même* (1) : Ouvrez les yeux, Chrétiens, contemplez ces augustes tribunaux où la justice rend ses oracles : vous y verrez, avec David, *les Dieux de la terre, qui meurent, à la vérité, comme des hommes* (2), mais qui cependant doivent juger comme des Dieux, sans crainte, sans passion, sans intérêt; le Dieu des Dieux à leur tête, comme le chante ce grand Roi d'un ton si sublime dans ce divin psaume: *Dieu assiste*, dit-il, *à l'assemblée des Dieux, et au milieu il juge les Dieux.* O juges! quelle majesté de vos séances! Quel président de vos assemblées! Mais aussi quel censeur de vos jugemens! Sous ses yeux redoutables, notre sage magistrat écoutoit également le riche et le pauvre; d'autant plus pur et d'autant plus ferme dans l'administration de la justice, que sans porter ses regards sur les hautes places dont tout le monde le jugeoit digne, il mettoit son élévation comme son étude, à se rendre parfait dans son état. Non, non, ne le croyez pas, que la justice habite jamais dans les ames où l'ambition domine. Toute ame inquiète et ambitieuse est incapable de règle. L'ambition a fait trouver ces dangereux expédiens, où, semblable à un sépulcre blanchi, un juge artificieux ne garde que les apparences de la justice. Ne parlons pas des corruptions qu'on a honte d'avoir à se reprocher. Parlons de la lâcheté ou de la licence d'une justice arbitraire, qui sans règle et sans maxime, se tourne au gré de l'ami puissant. Parlons de la complaisance, qui ne veut jamais ni trouver le fil, ni arrêter le progrès d'une procédure malicieuse. Que dirai-je du dangereux artifice qui fait prononcer à la justice, comme autrefois aux démons, des oracles ambigus et captieux? Que dirai-je des difficultés qu'on suscite

(1) II. Paral. 9. 6. (2) Ps. 81.

dans l'exécution, lorsqu'on n'a pu refuser la justice à un droit trop clair? *La loi est déchirée*, comme disoit le Prophète, *et le jugement n'arrive jamais à sa perfection: Non pervenit usque ad finem judicium* (1). Lorsque le juge veut s'agrandir, et qu'il change en une souplesse de cœur le rigide et inexorable ministère de la justice, il fait naufrage contre ces écueils. On ne voit dans ses jugemens qu'une justice imparfaite, semblable, je ne crains pas de le dire, à la justice de Pilate: justice qui fait semblant d'être vigoureuse à cause qu'elle résiste aux tentations médiocres, et peut-être aux clameurs d'un peuple irrité, mais qui tombe et disparoît tout à-coup, lorsqu'on allègue sans ordre, et même mal-à-propos, le nom de César. Que dis-je? le nom de César. Ces ames prostituées à l'ambition ne se mettent pas à si haut prix: tout ce qui parle, tout ce qui approche, ou les gagne ou les intimide, et la justice se retire d'avec elles. Que si elle s'est construit un sanctuaire éternel et incorruptible dans le cœur du sage Michel le Tellier, c'est que, libre des empressemens de l'ambition, il se voit élevé aux plus grandes places, non par ses propres efforts, mais par la douce impulsion d'un vent favorable: ou plutôt, comme l'évènement l'a justifié, par un choix particulier de la divine providence. Le cardinal de Richelieu étoit mort, peu regretté de son maître, qui craignoit de lui devoir trop. Le gouvernement passé fut odieux: ainsi de tous les ministres, le cardinal Mazarin, plus nécessaire et plus important, fut le seul dont le crédit se soutint; et le secrétaire d'Etat chargé des ordres de la guerre, ou rebuté d'un traitement qui ne répondoit pas à son attente, ou déçu par la douceur apparente du repos qu'il crut trouver dans

(1) Habac. 1. 6.

la solitude, ou flatté d'une secrète espérance de se voir plus avantageusement rappelé par la nécessité de ses services, ou agité de ces je ne sais quelles inquiétudes dont les hommes ne savent pas se rendre raison à eux-mêmes, se résolut tout-à-coup de quitter cette grande charge. Le temps étoit arrivé que notre sage ministre devoit être montré à son Prince et à sa patrie. Son mérite le fit chercher à Turin sans qu'il y pensât. Le cardinal Mazarin, plus heureux, comme vous verrez, de l'avoir trouvé qu'il ne le conçut alors, rappela au Roi ses agréables services; et le rapide moment d'une conjoncture imprévue, loin de donner lieu aux sollicitations, n'en laissa pas même aux désirs. Louis XIII rendit au ciel son ame juste et pieuse; et il parut que notre ministre étoit réservé au Roi son fils. Tel étoit l'ordre de la Providence, et je vois ici quelque chose de ce qu'on lit dans Isaïe. La sentence partit d'en haut, et il fut dit à Sobna, chargé d'un ministère principal: *Je t'ôterai de ton poste, et je te déposerai de ton ministère : Expellam te de statione tua, et de ministerio tuo deponam te. En ce temps j'appellerai mon serviteur Eliakim, et je le revêtirai de ta puissance.* Mais un plus grand honneur lui est destiné : le temps viendra que par l'administration de la justice, *il sera le père des habitans de Jérusalem et de la maison de Juda : Erit pater habitantibus Jérusalem. La clef de la maison de David*, c'est-à-dire, de la maison régnante, *sera attachée à ses épaules : il ouvrira, et personne ne pourra fermer : il fermera, et personne ne pourra ouvrir :* il aura la souveraine dispensation de la justice et des grâces.

Parmi ces glorieux emplois, notre ministre a fait voir à toute la France que sa modération, durant quarante ans, étoit le fruit d'une sagesse

consommée. Dans les fortunes médiocres, l'ambition encore tremblante se tient si cachée, qu'à peine se connoît-elle elle-même. Lorsqu'on se voit tout d'un coup élevé aux places les plus importantes, et que je ne sais quoi nous dit dans le cœur, qu'on mérite d'autant plus de si grands honneurs, qu'ils sont venus à nous comme d'eux-mêmes, on ne se possède plus; et si vous me permettez de vous dire une pensée de Saint Chrysostôme, c'est aux hommes vulgaires un trop grand effort, que celui de se refuser à cette éclatante beauté qui se donne à eux. Mais notre sage ministre ne s'y laissa pas emporter. Quel autre parût d'abord plus capable des grandes affaires? Qui connoissoit mieux les hommes et les temps? Qui prévoyoit de plus loin, et qui donnoit des moyens plus sûrs pour éviter les inconvéniens dont les grandes entreprises sont environnées? Mais dans une si haute capacité et dans une si belle réputation, qui jamais a remarqué ou sur son visage un air dédaigneux, ou la moindre vanité dans ses paroles? Toujours libre dans sa conversation, toujours grave dans les affaires, et toujours aussi modéré que fort et insinuant dans ses discours, il prenoit sur les esprits un ascendant que la seule raison lui donnoit. On voyoit, et dans sa maison et dans sa conduite, avec des mœurs sans reproche, tout également éloigné des extrémités, tout enfin mesuré par la sagesse. S'il sut soutenir le poids des affaires, il sut aussi les quitter et reprendre son premier repos. Poussé par la cabale, Chaville le vit tranquille durant plusieurs mois au milieu de l'agitation de toute la France. La Cour le rappelle en vain: il persiste dans sa paisible retraite, tant que l'état des affaires le put souffrir, encore qu'il n'ignorât pas ce qu'on machinoit contre lui durant son absence; et il ne parut pas moins grand en demeurant sans action,

qu'il l'avoit paru en se soutenant au milieu des mouvemens les plus hasardeux. Mais dans le plus grand calme de l'Etat, aussitôt qu'il lui fut permis de se reposer des occupations de sa charge sur un fils qu'il n'eût jamais donné au Roi, s'il ne l'eût senti capable de le bien servir; après qu'il eut reconnu que le nouveau secrétaire d'Etat savoit avec une ferme et continuelle action suivre les desseins, et exécuter les ordres d'un maître si entendu dans l'art de la guerre: ni la hauteur des entreprises ne surpassoit sa capacité, ni les soins infinis de l'exécution n'étoient au-dessus de sa vigilance; tout étoit prêt aux lieux destinés, l'ennemi également menacé dans toutes ses places; les troupes aussi vigoureuses que disciplinées n'attendoient que les derniers ordres du grand capitaine, et l'ardeur que ses yeux inspirent; tout tombe sous ses coups, et il se voit l'arbitre du monde; alors le zélé ministre, dans une entière vigueur d'esprit et de corps, crut qu'il pouvoit se permettre une vie plus douce. L'épreuve en est hasardeuse pour un homme d'Etat, et la retraite presque toujours a trompé ceux qu'elle flattoit de l'espérance du repos. Celui-ci fut d'un caractère plus ferme. Les conseils où il assistoit lui laissoient presque tout son temps, et après cette grande foule d'hommes et d'affaires qui l'environnoient, il s'étoit lui-même réduit à une espèce d'oisiveté et de solitude; mais il la sut soutenir. Les heures qu'il avoit libres furent remplies de bonnes lectures, et ce qui passe toutes les lectures, de sérieuses réflexions sur les erreurs de la vie humaine, et sur les vains travaux des politiques, dont il avoit tant d'expérience. L'éternité se présentoit à ses yeux, comme le digne objet du cœur de l'homme. Parmi ces sages pensées, et renfermé dans un doux commerce avec ses amis, aussi modestes que lui, car il savoit les

choisir de ce caractère, et il leur apprenoit à le conserver dans les emplois les plus importans et de la plus haute confiance, il goûtoit un véritable repos dans la maison de ses pères qu'il avoit accommodée peu à peu à sa fortune présente, sans lui faire perdre les traces de l'ancienne simplicité, jouissant en sujet fidèle des prospérités de l'Etat et de la gloire de son maître. La charge de Chancelier vaqua, et toute la France la destinoit à un ministre si zélé pour la justice. Mais, comme dit le Sage, *autant que le ciel s'élève et que la terre s'incline au-dessous de lui*, *autant le cœur des Rois est impénétrable* (1). Enfin le moment du Prince n'étoit pas encore arrivé; et le tranquille ministre qui connoissoit les dangereuses jalousies des Cours, et les sages tempéramens des conseils des Rois, sut encore lever les yeux vers la divine Providence, dont les décrets éternels règlent tous les mouvemens. Lorsqu'après de longues années il se vit élevé à cette grande charge; encore qu'elle reçût un nouvel éclat en sa personne où elle étoit jointe à la confiance du Prince; sans s'en laisser éblouir, le modeste Ministre disoit seulement que le Roi, pour couronner plutôt la longueur que l'utilité de ses services, vouloit donner un titre à son tombeau, et un ornement à sa famille. Tout le reste de sa conduite répondit à de si beaux commencemens. Notre siècle, qui n'avoit point vu de Chancelier si autorisé, vit en celui-ci autant de modération et de douceur que de dignité et de force, pendant qu'il ne cessoit de se regarder, comme devant bientôt rendre compte à Dieu d'une si grande administration. Ses fréquentes maladies le mirent souvent aux prises avec la mort: exercé par tant de combats, il en sortoit toujours plus fort et

(1) Prov. 25. 3.

plus résigné à la volonté divine. La pensée de la mort ne rendit pas sa vieillesse moins tranquille ni moins agréable! Dans la même vivacité, on lui vit faire seulement de plus graves réflexions sur la caducité de son âge, et sur le désordre extrême que causeroit dans l'état une si grande autorité dans des mains trop foibles. Ce qu'il avoit vu arriver à tant de sages vieillards qui sembloient n'être plus rien que leur ombre propre, le rendoit continuellement attentif à lui-même. Souvent il se disoit en son cœur, que le plus malheureux effet de cette foiblesse de l'âge, étoit de se cacher à ses propres yeux; de sorte que tout-à-coup on se trouve plongé dans l'abîme, sans avoir pu remarquer le fatal moment d'un insensible déclin: il conjuroit ses enfans par toute la tendresse qu'il avoit pour eux, et par toute leur reconnoissance, qui faisoit sa consolation dans ce court reste de vie, de l'avertir de bonne heure, quand ils verroient sa mémoire vaciller, ou son jugement s'affoiblir, afin que par un reste de force, il pût garantir le public, et sa propre conscience, des maux dont le menaçoit l'infirmité de son âge. Et lors même qu'il sentoit son esprit entier, il prononçoit la même sentence, si le corps abattu n'y répondoit pas: car c'étoit la résolution qu'il avoit prise dans sa dernière maladie: et plutôt que de voir languir les affaires avec lui, si ses forces ne lui revenoient; il se condamnoit, en rendant les sceaux, à rentrer dans la vie privée, dont aussi jamais il n'avoit perdu le goût; au hasard de s'ensevelir tout vivant, et de vivre peut-être assez pour se voir long-temps traversé par la dignité qu'il auroit quittée: tant il étoit au-dessus de sa propre élévation, et de toutes les grandeurs humaines.

Mais ce qui rend sa modération plus digne de nos louanges, c'est la force de son génie né pour

l'action, et la vigueur qui, durant cinq ans, lui fit dévouer sa tête aux fureurs civiles. Si aujourd'hui je me vois contraint de retracer l'image de nos malheurs, je n'en ferai point d'excuse à mon auditoire, où de quelque côté que je me tourne, tout ce qui frappe mes yeux, me montre une fidélité irréprochable, ou peut-être une courte erreur réparée par des longs services. Dans ces fatales conjonctures, il falloit à un ministre étranger, un homme d'un ferme génie, et d'une égale sûreté, qui, nourri dans les compagnies, connut les ordres du royaume et l'esprit de la nation. Pendant que la magnanime et intrépide Régente étoit obligée à montrer le Roi enfant aux provinces, pour dissiper les troubles qu'on y excitoit de toutes parts, Paris et le cœur du royaume demandoient un homme capable de profiter des momens, sans attendre de nouveaux ordres, et sans troubler le concert de l'Etat. Mais le Ministre lui-même, souvent éloigné de la Cour, au milieu de tant de conseils, que l'obscurité des affaires, l'incertitude des évènemens, et les différens intérêts faisoient hasarder, n'avoit-il pas besoin d'un homme que la Régente pût croire? Enfin il falloit un homme qui, pour ne pas irriter la haine publique déclarée contre le Ministre, sût se conserver de la créance dans tous les partis, et ménager les restes de l'autorité. Cet homme si nécessaire au jeune Roi, à la Régente, à l'Etat, au Ministre, aux cabales même, pour ne les précipiter pas aux dernières extrémités par le désespoir.... Vous me prévenez, Messieurs, c'est celui dont nous parlons. C'est donc ici qu'il parut comme un génie principal. Alors nous le vîmes s'oublier lui-même; et comme un sage pilote, sans s'étonner ni des vagues, ni des orages, ni de son propre péril, aller droit comme au terme unique d'une si périlleuse navigation, à la conservation du corps

de l'Etat, et au rétablissement de l'autorité royale. Pendant que la Cour réduisoit Bordeaux, et que Gaston, laissé à Paris pour le maintenir dans le devoir, étoit environné de mauvais conseils, Le Tellier fut le Chusaï qui les confondit, et qui assura la victoire à l'oint du Seigneur (1). Fallut-il éventer les conseils d'Espagne, et découvrir le secret d'une paix trompeuse que l'on proposoit, afin d'exciter la sédition pour peu qu'on l'eût différée ? Le Tellier en fit d'abord accepter les offres : notre plénipotentiaire partit; et l'Archiduc, forcé d'avouer qu'il n'avoit pas de pouvoir, fit connoître lui-même au peuple ému, si toutefois un peuple ému connoît quelque chose, qu'on ne faisoit qu'abuser de sa crédulité. Mais s'il y eut jamais une conjoncture où il fallut montrer de la prévoyance et un courage intrépide, ce fut lorsqu'il s'agit d'assurer la garde des trois illustres captifs. Quelle cause les fit arrêter, si ce fut ou des soupçons, ou des vérités, ou de vaines terreurs, ou de vrais périls, et dans un pas si glissant des précautions nécessaires : qui le pourra dire à la postérité ? Quoi qu'il en soit, l'oncle du Roi est persuadé : on croit pouvoir s'assurer des autres Princes, et on en fait des coupables, en les traitant comme tels. Mais où garder des lions toujours prêts à rompre leurs chaînes, pendant que chacun s'efforce de les avoir en sa main, pour les retenir ou les lâcher au gré de son ambition ou de ses vengeances ? Gaston, que la Cour avoit attiré dans ses sentimens, étoit-il inaccessible aux factieux ? Ne vois-je pas au contraire autour de lui des ames hautaines, qui, pour faire servir les Princes à leurs intérêts cachés, ne cessoient de lui inspirer qu'il devoit s'en rendre le maître ? De quelle importance, de quel éclat, de

(1) II. Reg. 17. Prov. 20. 5.

quelle réputation au-dedans et au-dehors d'être le maître du sort du Prince de Condé? Ne craignons pas de le nommer, puisqu'enfin tout est surmonté par la gloire de son grand nom et de ses actions immortelles. L'avoir entre ses mains, c'étoit y avoir la victoire même qui le suit éternellement dans les combats. Mais il étoit juste que le précieux dépôt de l'Etat demeurât entre les mains du Roi, et il lui appartenoit de garder une si noble partie de son sang. Pendant donc que notre Ministre travailloit à ce glorieux ouvrage où il y alloit de la royauté et du salut de l'Etat, il fut seul en butte aux factieux. Lui seul, disoit-il, savoit dire et taire ce qu'il falloit. Seul il savoit épancher et retenir son discours: impénétrable, il pénétroit tout; et pendant qu'il tiroit le secret des cœurs, il ne disoit, maître de lui-même, que ce qu'il vouloit. Il perçoit dans tous les secrets, démêloit toutes les intrigues, découvroit les entreprises les plus cachées et les plus sourdes machinations. C'étoit ce Sage dont il est écrit: *Les conseils se recèlent dans le cœur de l'homme à la manière d'un profond abîme, sous une eau dormante: mais l'homme sage les épuise;* il en découvre le fond: *Sicut aqua profunda sic consilium in corde viri: vir sapiens exhauriet illud* (1). Lui seul réunissoit les gens de bien, rompoit les liaisons des factieux, en déconcertoit les desseins, et alloit recueillir dans les égarés ce qu'il y restoit quelquefois de bonnes intentions. Gaston ne recevoit que lui; et lui seul savoit profiter des heureux momens, et des bonnes dispositions d'un si grand Prince. *Venez, venez, faisons contre lui de secrètes menées: Venite, cogitemus adversùs eum cogitationes* (2). Unissons-nous, pour le décréditer, tous ensemble,

(1) Prov. 28. 5.

(2) Jer. 18. 18.

*frappons-le de notre langue, et ne souffrons plus qu'on écoute tous ses beaux discours : percutiamus eum linguâ, neque attendamus universos sermones ejus.* Mais on faisoit contre lui de plus funestes complots. Combien reçut-il d'avis secrets, que sa vie n'étoit pas en sûreté? Et il connoissoit dans le parti, de ces fiers courages dont la force malheureuse et l'esprit extrême ose tout, et sait trouver des exécûteurs. Mais sa vie ne lui fut pas précieuse, pourvu qu'il fût fidèle à son ministère. Pouvoit-il faire à Dieu un plus beau sacrifice, que de lui offrir une ame pure de l'iniquité de son siècle, et dévouée à son Prince et à la patrie? Jésus nous en a montré l'exemple; les Juifs mêmes le reconnoissoient pour un si bon citoyen, qu'ils crurent ne pouvoir donner auprès de lui une meilleure recommandation à ce centenier, qu'en disant à notre Sauveur : *Il aime notre nation* (1). Jérémie a-t-il plus versé de larmes que lui sur les ruines de sa patrie? Que n'a pas fait ce Sauveur miséricordieux pour prévenir les malheurs de ces citoyens? Fidèle au Prince comme à son pays, il n'a pas craint d'irriter l'envie des Pharisiens en défendant les droits de César : et lorsqu'il est mort pour nous sur le Calvaire, victime de l'univers, il a voulu que le plus chéri de ses Evangélistes remarquât qu'il mouroit spécialement *pour sa nation : quia moriturus erat pro gente* (2). Si notre zélé Ministre, touché de ces vérités, exposa sa vie, craignoit-il de hasarder sa fortune? Ne sait-on pas qu'il falloit souvent s'opposer aux inclinations du Cardinal son bienfaiteur? Deux fois, en grand politique, ce judicieux favori sut céder au temps, et s'éloigner de la Cour. Mais il le faut dire : toujours il vouloit revenir trop tôt. Le Tellier s'opposoit à ses

(1) Luc. 8. 5. (2) Matth. 22. 21.

impatiences, jusqu'à se rendre suspect; et sans craindre ni ses envieux, ni les défiances d'un ministre également soupçonneux et ennuyé de son état, il alloit d'un pas intrépide où la raison d'état le déterminoit. Il sut suivre ce qu'il conseilloit. Quand l'éloignement de ce grand Ministre eut attiré celui de ses confidens, supérieur par cet endroit au Ministre même dont il admiroit d'ailleurs les profonds conseils, nous l'avons vu retiré dans sa maison, où il conserva sa tranquillité parmi les incertitudes des émotions populaires et d'une Cour agitée, et résigné à la Providence, il vit sans inquiétude frémir à l'entour les flots irrités, et parce qu'il souhaitoit le rétablissement du Ministre, comme un soutien nécessaire de la réputation et de l'autorité de la Régence, et non pas, comme plusieurs autres, pour son intérêt, que le poste qu'il occupoit lui donnoit assez de moyens de ménager d'ailleurs: aucun mauvais traitement ne le rebutoit. Un beau-frère, sacrifié malgré ses services, lui montroit ce qu'il pouvoit craindre. Il savoit, crime irrémissible dans les Cours, qu'on écoutoit des propositions contre lui-même; et peut-être que sa place eût été donnée, si on eût pu la remplir d'un homme aussi sûr. Mais il n'en tenoit pas moins la balance droite. Les uns donnoient au Ministre des espérances trompeuses, les autres lui inspiroient de vaines terreurs, et en s'empressant beaucoup, ils faisoient les zélés et les importans. Le Tellier lui montroit la vérité, quoique souvent importune; et industrieux à se cacher dans les actions éclatantes, il en renvoyoit la gloire au Ministre, sans craindre dans le même temps de se charger des refus que l'intérêt de l'Etat rendoit nécessaires. Et c'est de là qu'il est arrivé qu'en méprisant par raison la haine de ceux dont il lui falloit combattre les prétentions, il en acquéroit l'estime, et souvent

même l'amitié et la confiance. L'histoire en racontera de fameux exemples: je n'ai pas besoin de les rapporter; et content de remarquer des actions de vertu dont les sages auditeurs puissent profiter, ma voix n'est pas destinée à satisfaire les politiques ni les curieux. Mais puis-je oublier celui que je vois par-tout dans le récit de nos malheurs? Cet homme si fidèle aux particuliers, si redoutable à l'Etat, d'un caractère si haut qu'on ne pouvoit ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi; ferme génie, que nous avons vu en ébranlant l'univers s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée, ainsi qu'il eut le courage de le reconnoître dans le lieu le plus éminent de la chrétienté, et enfin comme peu capable de contenter ses désirs: tant il connut son erreur, et le vide des grandeurs humaines. Mais pendant qu'il vouloit acquérir ce qu'il devoit un jour mépriser, il remua tout par des secrets et puissans ressorts; et, après que tous les partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul, et seul encore menacer le favori victorieux de ses tristes et intrépides regards. La religion s'intéresse dans ses infortunes; la ville royale s'émeut; et Rome même menace. Quoi donc, n'est-ce pas assez que nous soyons attaqués au-dedans et au-dehors par toutes les puissances temporelles! Faut-il que la religion se mêle dans nos malheurs, et qu'elle semble nous opposer de près et de loin une autorité sacrée? Mais par les soins du sage Michel le Tellier, Rome n'eut point à reprocher au cardinal Mazarin d'avoir terni l'éclat de la pourpre dont il étoit revêtu; les affaires ecclésiastiques prirent une forme réglée: ainsi le calme fut rendu à l'Etat: on revoit dans sa première vigueur l'autorité affoiblie: Paris et tout le royaume, avec un fidèle et admirable empressement, reconnoît son Roi gardé par

8..

la Providence, et réservé à ses grands ouvrages: le zèle des compagnies que de tristes expériences avoient éclairées, est inébranlable : les pertes de l'Etat sont réparées: le Cardinal fait la paix avec avantage : au plus haut point de sa gloire, sa joie est troublée par la triste apparition de la mort : intrépide, il domine jusques entre ses bras et au milieu de son ombre : il semble qu'il ait entrepris de montrer à toute l'Europe, que sa faveur attaquée par tant d'endroits, est si hautement rétablie, que tout devient foible contr'elle, jusqu'à une mort prochaine et lente. Il meurt avec cette triste consolation ; et nous voyons commencer ces belles années, dont on ne peut assez admirer le cours glorieux. Cependant la grande et pieuse Anne d'Autriche rendoit un perpétuel témoignage à l'inviolable fidélité de notre Ministre, où parmi tant de divers mouvemens elle n'avoit jamais remarqué un pas douteux. Le Roi, qui dès son enfance l'avoit vu toujours attentif au bien de l'Etat, et tendrement attaché à sa personne sacrée, prenoit confiance en ses conseils ; et le Ministre conservoit sa modération, soigneux sur-tout de cacher l'important service qu'il rendoit continuellement à l'Etat, en faisant connoître les hommes capables de remplir les grandes places, et en leur rendant à propos des offices qu'ils ne savoient pas. Car que peut faire de plus utile un zélé Ministre, puisque le Prince, quelque grand qu'il soit, ne connoît sa force qu'à demi, s'il ne connoît les grands hommes que la Providence fait naître en son temps pour le seconder ? Ne parlons pas des vivans, dont les vertus, non plus que les louanges ne sont jamais sûres dans le véritable état de cette vie. Mais je veux ici nommer par honneur le sage, le docte et le pieux Lamoignon, que notre Ministre proposoit toujours comme digne de prononcer les oracles de la justice dans le

plus majestueux de ses tribunaux. La justice, leur commune amie, les avoit unis, et maintenant ces deux ames pieuses, touchées sur la terre du même désir de faire régner les lois, contemplent ensemble à découvert les lois éternelles d'où les nôtres sont dérivées; et si quelque légère trace de nos foibles distinctions paroît encore dans une si simple et si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de justice et de règle.

*Ecce in justitia regnabit Rex, et Principes in judicio præerunt* : *Le Roi régnera selon la justice, et les juges présideront en jugement* (1). La justice passe du Prince dans les magistrats, et du trône elle se répand sur les tribunaux. C'est, dans le règne d'Ezéchias, le modèle de nos jours. Un Prince zélé pour la justice, nomme un principal et universel magistrat, capable de contenter ses désirs. L'infatigable Ministre ouvre des yeux attentifs sur tous les tribunaux : animé des ordres du Prince, il y établit la règle, la discipline, le concert, l'esprit de justice. Il sait que si la prudence du souverain magistrat est obligée quelquefois, dans les cas extraordinaires, de suppléer à la prévoyance des lois, c'est toujours en prenant leur esprit; et enfin qu'on ne doit sortir de la régle, qu'en suivant un fil qui tienne, pour ainsi dire, à la régle même. Consulté de toutes parts, il donne des réponses courtes, mais décisives, aussi pleines de sagesse que de dignité; et le langage des lois est dans son discours. Par toute l'étendue du royaume, chacun peut faire ses plaintes, assuré de la protection du Prince, et la justice ne fut jamais ni si éclairée ni si secourable. Vous voyez comme ce sage magistrat modère tout le corps de la justice. Voulez-vous voir ce qu'il fait dans la sphère où il est attaché, et qu'il

(1) Isaïe 32.

doit mouvoir par lui-même? Combien de fois s'est-on plaint que les affaires n'avoient ni règle ni fin, que la force des choses jugées n'étoit presque plus connue, que la compagnie, où l'on renversoit avec tant de facilité les jugemens de toutes les autres, ne respectoit pas davantage les siens: enfin, que le nom du Prince étoit employé à rendre tout incertain, et que souvent l'iniquité sortoit du lieu d'où elle devoit être foudroyée? Sous le sage Michel le Tellier, le conseil fit sa véritable fonction; et l'autorité de ses arrêts, semblable à un juste contre-poids, tenoit par-tout le royaume la balance égale. Les juges, que leurs coups hardis et leurs artifices faisoient redouter, furent sans crédit: leur nom ne servit qu'à rendre la justice plus attentive. Au conseil, comme au sceau, la multitude, la variété, la difficulté des affaires n'étonnèrent jamais ce grand magistrat: il n'y avoit rien de plus difficile, ni aussi de plus hasardeux, que de le surprendre; et dès le commencement de son ministère, cette irrévocable sentence sortit de sa bouche, que le crime de le tromper seroit le moins pardonnable. De quelque belle apparence que l'iniquité se couvrît, il en pénétroit les détours; et d'abord il savoit connoître, même sous les fleurs, la marche tortueuse de ce serpent. Sans châtiment, sans rigueur, il couvroit l'injustice de confusion, en lui faisant seulement sentir qu'il la connoissoit; et l'exemple de son inflexible régularité fut l'inévitable censure de tous les mauvais desseins. Ce fut donc par cet exemple admirable, plus encore que par ses discours et par ses ordres, qu'il établit dans le conseil une pureté et un zèle de la justice, qui attire la vénération des peuples, assure la fortune des particuliers, affermit l'ordre public, et fait la gloire de ce règne. Sa justice n'étoit pas moins prompte qu'elle étoit exacte. Sans qu'il

fallût le presser, les gémissemens des malheureux plaideurs qu'il croyoit entendre nuit et jour, étoient pour lui une perpétuelle et vive sollicitation. Ne dites pas à ce zélé Magistrat, qu'il travaille plus que son grand âge ne le peut souffrir : vous irriterez le plus patient de tous les hommes. Est-on, disoit-il, dans les places pour se reposer et pour vivre? Ne doit-on pas sa vie à Dieu, au Prince et à l'Etat? Sacrés autels, vous m'êtes témoins que ce n'est pas aujourd'hui par ces artificieuses fictions de l'éloquence, que je lui mets en la bouche ces fortes paroles ! Sache la postérité, si le nom d'un si grand ministre fait aller mon discours jusqu'à elle, que j'ai moi-même souvent entendu ces saintes réponses. Après de grandes maladies causées par de grands travaux, on voyoit revivre cet ardent désir de reprendre ses exercices ordinaires, au hasard de retomber dans les mêmes maux ; et tout sensible qu'il étoit aux tendresses de sa famille, il l'accoutumoit à ces courageux sentimens. C'est, comme nous l'avons dit, qu'il faisoit consister avec son salut le service particulier qu'il devoit à Dieu, dans une sainte administration de la justice. Il en faisoit son culte perpétuel, son sacrifice du matin et du soir, selon cette parole du Sage : *La justice vaut mieux devant Dieu, que de lui offrir des victimes* (1). Car quelle plus sainte hostie, quel encens plus doux, quelle prière plus agréable, que de faire entrer devant soi la cause de la veuve, que d'essuyer les larmes du pauvre oppressé, et de faire taire l'iniquité par toute la terre? Combien le pieux Ministre étoit touché de ces vérités, ses paisibles audiences le faisoient paroître. Dans les audiences vulgaires, l'un toujours précipité vous trouble l'esprit ; l'autre avec

(1) Prov. 21. 5.

un visage inquiet et des regards incertains, vous ferme le cœur: celui-là se présente à vous par coutume ou par bienséance, et il laisse voguer ses pensées sans que vos discours arrêtent son esprit distrait! Celui-ci, plus cruel encore, a les oreilles bouchées par ses préventions, et incapable de donner entrée aux raisons des autres, il n'écoute que ce qu'il a dans son cœur. A la facile audience de ce sage magistrat, et par la tranquillité de son favorable visage, une ame agitée se calmoit. C'est là qu'on trouvoit *ces douces réponses qui appaisent la colère, et ces paroles qu'on préfère aux dons : Verbum meliùs quàm datum* (1). Il connoissoit les deux visages de la justice : l'un facile dans le premier abord; l'autre sévère et impitoyable quand il faut conclure. Là elle veut plaire aux hommes, et également contenter les deux partis: ici elle ne craint ni d'offenser le puissant, ni d'affliger le pauvre et le foible. Ce charitable magistrat étoit ravi d'avoir à commencer par la douceur; et dans toute l'administration de la justice, il nous paroissoit un homme que sa nature avoit fait bienfaisant, et que la raison rendoit inflexible. C'est par où il avoit gagné les cœurs. Tout le royaume faisoit des vœux pour la prolongation de ses jours: on se reposoit sur sa prévoyance: ses longues expériences étoient pour l'Etat un trésor inépuisable de sages conseils, et sa justice, sa prudence, la facilité qu'il apportoit aux affaires, lui méritoient la vénération et l'amour de tous les peuples. O Seigneur! vous avez fait, comme dit le Sage, *l'œil qui regarde et l'oreille qui entend* (2)! Vous donc qui donnez aux juges ces regards bénins, ces oreilles attentives, et ce cœur toujours ouvert à la vérité, écoutez-nous pour celui qui écoutoit tout le monde. Et vous, doctes interprètes

(1) Prov. 15. Eccl. 19. 16. (2) Prov. 20.

des lois, fidèles dépositaires de leurs secrets, et implacables vengeurs de leur sainteté méprisée, suivez ce grand exemple de nos jours. Tout l'univers a les yeux sur vous : affranchis des intérêts et des passions, sans yeux comme sans mains, vous marchez sur la terre, semblables aux esprits célestes : ou plutôt images de Dieu vous en imitez l'indépendance ; comme lui vous n'avez besoin ni des hommes ni de leurs présens (1) ; comme lui vous faites justice à la veuve et au pupille ; l'étranger n'implore pas en vain votre secours ; et assurés que vous exercez la puissance du juge de l'univers, vous n'épargnez personne dans vos jugemens. Puisse-t-il avec ses lumières et avec son esprit de force vous donner cette patience, cette attention et cette docilité toujours accessible à la raison, que Salomon lui demandoit pour juger son peuple.

Mais ce que cette chaire, ce que ces autels, ce que l'évangile que j'annonce (2), et l'exemple du grand Ministre dont je célèbre les vertus, m'oblige à recommander plus que toutes choses, ce sont les droits sacrés de l'Eglise. L'Eglise ramasse ensemble tous les titres par où l'on peut espérer le secours de la justice. La justice doit une assistance particulière aux foibles, aux orphelins, aux épouses délaissées et aux étrangers. Qu'elle est forte cette Eglise, et que redoutable est le glaive que le fils de Dieu lui a mis dans la main ? Mais c'est un glaive spirituel, dont les superbes et les incrédules ne ressentent point le *double tranchant* (3). Elle est fille du Tout-Puissant : mais son père qui la soutient au dedans, l'abandonne souvent aux persécuteurs ; et à l'exemple de Jésus-Christ, elle est obligée de crier dans son agonie : *Mon Dieu, mon Dieu,*

(1) Deut. 10. 17. 18.
(2) III. Reg. 3. 9.
(3) Apoc. 1. 16. Heb. 12.

*pourquoi m'avez vous délaissée* (1)? Son époux est le plus puissant comme le plus beau et le plus parfait de tous les enfans des hommes ; mais elle n'a entendu sa voix agréable ; elle n'a joui de sa douce et désirable présence qu'un moment (2); tout d'un coup il a pris la fuite avec une course rapide ; *et plus vîte qu'un faon de biche, il s'est élevé au-dessus des plus hautes montagnes* (3). Semblable à une épouse désolée, l'Eglise ne fait que gémir, et le chant de la tourterelle délaissée est dans sa bouche. Enfin elle est étrangère, et comme errante sur la terre, où elle vient recueillir les enfans de Dieu sous ses ailes (4); et le monde qui s'efforce de les lui ravir, ne cesse de traverser son pélerinage. Mère affligée, elle a souvent à se plaindre de ses enfans qui l'oppriment : on ne cesse d'entreprendre sur ses droits sacrés : sa puissance céleste est affoiblie, pour ne pas dire tout-à-fait éteinte. On se venge sur elle de quelques-uns de ses ministres, trop hardis usurpateurs des droits temporels : à son tour la puissance temporelle a semblé vouloir tenir l'Eglise captive, et se récompenser de ses pertes sur Jésus-Christ même : les tribunaux séculiers ne retentissent que des affaires ecclésiastiques : on ne songe pas au don particulier qu'a reçu l'ordre apostolique pour les décider ; don céleste que nous ne recevons qu'une fois *par l'imposition des mains ;* mais que Saint Paul (5) nous ordonne de ranimer, de renouveler et de rallumer sans cesse en nous-mêmes comme un feu divin, afin que la vertu en soit immortelle. Ce don nous est-il seulement accordé pour annoncer la sainte parole, ou pour sanctifier les ames par les sacremens? N'est-ce pas aussi

(1) Matth. 17. 46.
(2) Ps. 44.
(3) Cant. 8. 24.
(4) *Ibid.*
(5) I. Tim. 2. 6.

pour policer les Eglises, pour y établir la discipline, pour appliquer les canons inspirés de Dieu à nos saints prédécesseurs, et accomplir tous les devoirs du ministère ecclésiastique? Autrefois et les canons et les lois, et les Evêques et les Empereurs concouroient ensemble à empêcher les ministres des autels de paroître pour les affaires, même temporelles, devant les juges de la terre: on vouloit avoir des intercesseurs purs du commerce des hommes, et on craignoit de les rengager dans le siècle, d'où ils avoient été séparés pour être le partage du Seigneur. Maintenant c'est pour les affaires ecclésiastiques qu'on les y voit entraînés: tant le siècle a prévalu, tant l'Eglise est foible et impuissante! Il est vrai que l'on commence à l'écouter: l'auguste conseil et le premier parlement donne du secours à son autorité blessée: les sources du droit sont révélées: les saintes maximes revivent. Un Roi zélé pour l'Eglise, et toujours prêt à lui rendre davantage qu'on ne l'accuse de lui ôter, opère ce changement heureux: son sage et intelligent Chancelier seconde ses désirs: sous la conduite de ce Ministre, nous avons comme un nouveau code favorable à l'épiscopat; et nous vanterons désormais, à l'exemple de nos pères, les lois unies aux canons. Quand ce sage Magistrat renvoie les affaires ecclésiastiques aux tribunaux séculiers, ses doctes arrêts leur marquent la voie qu'ils doivent tenir, et le remède qu'il pourra donner à leurs entreprises. Ainsi la sainte clôture, protectrice de l'humilité et de l'innocence, est établie: ainsi la puissance séculière ne donne plus ce qu'elle n'a pas; et la sainte subordination des puissances ecclésiastiques, images des célestes hiérarchies et lien de notre unité, est conservée: ainsi la cléricature jouit par tout le royaume de son privilége: ainsi sur le sacrifice des vœux et sur *ce grand sacrement de* l'indissoluble *union de*

*Jésus-Christ avec son Eglise* (1), les opinions sont plus saines dans le barreau éclairé, et parmi les magistrats intelligens, que dans les livres de quelques auteurs qui se disent ecclésiastiques et théologiens. Un grand prélat a part à ces grands ouvrages, habile autant qu'agréable intercesseur auprès d'un père porté par lui-même à favoriser l'Eglise, il sait ce qu'il faut attendre de la piété éclairée d'un grand ministre, et il représente les droits de Dieu sans blesser ceux de César. Après ces commencemens, ne pourrons-nous pas enfin espèrer que les jaloux de la France n'auront pas éternellement à lui reprocher les libertés de l'Eglise toujours employées contre elle-même? Ame pieuse du sage Michel le Tellier, après avoir avancé ce grand ouvrage, recevez devant ces autels ce témoignage sincère de votre foi et de notre reconnoissance, de la bouche d'un Evêque, trop tôt obligé à changer en sacrifice pour votre repos, ceux qu'il offroit pour une vie si précieuse. Et vous, saints Evêques, interprètes du ciel, juges de la terre, apôtres, docteurs et serviteurs des Eglises, vous qui sanctifiez cette assemblée par votre présence, et vous qui, dispersés par tout l'univers, entendez le bruit d'un ministère si favorable à l'Eglise, offrez à jamais de saints sacrifices pour cette ame pieuse. Ainsi puisse la discipline ecclésiastique être entièrement rétablie; ainsi puisse être rendue la majesté à vos tribunaux, l'autorité à vos jugemens, la gravité et le poids à vos censures. Puissiez-vous, souvent assemblés au nom de Jésus-Christ, l'avoir au milieu de vous, et revoir la beauté des anciens jours. Qu'il me soit permis du moins de faire des vœux devant ces autels, de soupirer après les antiquités devant une compagnie si éclairée, et d'annoncer la sagesse

(1) Ephes. 5. 32,

entre les parfaits! Mais, Seigneur, que ce ne soit pas seulement des vœux inutiles (1)! Que ne pouvons-nous obtenir de votre bonté, si, comme nos prédécesseurs, nous faisons nos chastes délices de votre écriture, notre principal exercice de la prédication de votre parole, et notre félicité de la sanctification de votre peuple; si attachés à nos troupeaux par un saint amour, nous craignons d'en être arrachés; si nous sommes soigneux de former des prêtres que Louis puisse choisir pour remplir nos chaires; si nous lui donnons le moyen de décharger sa conscience de cette partie la plus périlleuse de ses devoirs, et que, par une règle inviolable, ceux-là demeurent exclus de l'épiscopat, qui ne veulent pas y arriver par des travaux apostoliques? Car aussi, comment pourrons-nous, sans ce secours, incorporer tout-à-fait à l'Eglise de Jésus-Christ tant de peuples nouvellement convertis, et porter avec confiance un si grand accroissement de notre fardeau? Ah! si nous ne sommes infatigables à instruire, à reprendre, à consoler, à donner le lait aux infirmes et le pain aux forts; enfin à cultiver ces nouvelles plantes, et à expliquer à ce nouveau peuple la sainte parole, dont, hélas! on s'est tant servi pour le séduire, *le fort armé, chassé de sa demeure, reviendra* plus furieux que jamais, *avec sept esprits plus malins que lui, et notre état deviendra pire que le précédent* (2). Ne laissons pas cependant de publier ce miracle de nos jours: faisons-en passer le récit aux siècles futurs. Prenez vos plumes sacrées, vous qui composez les annales de l'Eglise (3): agiles instrumens *d'un prompt écrivain et d'une main diligente*, hâtez-vous de mettre Louis avec les Constantin et les Théodose. Ceux qui vous ont

(1) I. Cor. 3. 6.
(2) Luc. 11. 21. 24. 25. 26.
(3) Ps. 44.

précédé dans ce beau travail, racontent *qu'avant qu'il y eût des Empereurs dont les lois eussent ôté les assemblées aux hérétiques, les sectes demeuroient unies, et s'entretenoient long-temps. Mais*, poursuit Sozomène (1), *depuis que Dieu suscita des Princes chrétiens, et qu'ils eurent défendu ces conventicules, la loi ne permettoit pas aux hérétiques de s'assembler en public; et le clergé qui veilloit sur eux, les empêchoit de le faire en particulier. De cette sorte, la plus grande partie se réunissoit, et les opiniâtres mouroient sans laisser de postérité, parce qu'ils ne pouvoient ni communiquer entr'eux, ni enseigner librement leurs dogmes.* Ainsi tomboit l'hérésie avec son venin, et la discorde rentroit dans les enfers d'où elle étoit sortie. Voilà, Messieurs, ce que nos pères ont admiré dans les premiers siècles de l'Eglise. Mais nos pères n'avoient pas vu, comme nous, une hérésie invétérée tomber tout-à-coup; les troupeaux égarés revenir en foule, et nos églises trop étroites pour les recevoir; leurs faux pasteurs les abandonner, sans même en attendre l'ordre, et heureux d'avoir à leur alléguer leur bannissemeut pour excuse; tout est calme dans un si grand mouvement; l'univers étonné de voir dans un évènement si nouveau, la marque la plus assurée, comme le plus bel usage de l'autorité, et le mérite du Prince, plus reconnu et plus révéré que son autorité même. Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis. Poussons jusqu'au ciel nos acclamations, et disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cent trente pères dirent autrefois dans le concile de Calcédoine: *Vous avez affermi la foi; vous avez exter-*

(1) Soz. lib. 2. ch. 23.

*miné les hérétiques : c'est le digne ouvrage de votre règne ; c'en est le propre caractère. Par vous l'hérésie n'est plus : Dieu seul a pu faire cette merveille. Roi du ciel, conservez le Roi de la terre : c'est le vœu des Eglises ; c'est le vœu des Evêques.*

Quand le sage Chancelier reçut l'ordre de dresser ce pieux édit qui donne le dernier coup à l'hérésie, il avoit déjà ressenti l'atteinte de la maladie dont il est mort. Mais un Ministre si zélé pour la justice ne devoit pas mourir avec le regret de ne l'avoir pas rendue à tous ceux dont les affaires étoient préparées. Malgré cette fatale foiblesse qu'il commençoit de sentir, il écouta, il jugea et il goûta le repos d'un homme heureusement dégagé, à qui ni l'Eglise, ni le monde, ni son Prince, ni sa patrie, ni les particuliers, ni le public n'avoient plus rien à demander. Seulement Dieu lui réservoit l'accomplissement du grand ouvrage de la religion ; et il dit en scellant la révocation du fameux édit de Nantes, qu'après ce triomphe de la foi, et un si beau mouvement de la piété du Roi, il ne se soucioit plus de finir ses jours. C'est la dernière parole qu'il ait prononcé dans la fonction de sa charge ; parole digne de couronner un si glorieux ministère. En effet, la mort se déclare : on ne tente plus de remède contre ses funestes attaques : dix jours entiers il la considère avec un visage assuré, tranquille, toujours assis, comme son mal le demandoit ; on croit assister jusqu'à la fin ou à la paisible audience d'un ministre, ou à la douce conversation d'un ami commode. Souvent il s'entretient seul avec la mort : la mémoire, le raisonnement, la parole ferme, et aussi vivant par l'esprit qu'il étoit mourant par le corps, il semble lui demander d'où vient qu'on la nomme cruelle. Elle lui fut nuit et jour toujours présente, car il ne

connoissoit plus le sommeil, et la froide main de la mort pouvoit seule lui clorre les yeux. Jamais il ne fut si attentif : *Je suis*, disoit-il, *en faction ;* car il me semble que je lui vois prononcer encore cette courageuse parole : *Il n'est pas temps de se reposer :* à chaque attaque, il se tient prêt, et il attend le moment de sa délivrance. Ne croyez pas que cette constance ait pu naître tout-à-coup entre les bras de la mort ; c'est le fruit des méditations que vous avez vues, et de la préparation de toute sa vie. La mort révèle les secrets des cœurs. Vous, riches, vous qui vivez dans les joies du monde, si vous saviez avec quelle facilité vous vous laissez prendre aux richesses que vous croyez posséder ; si vous saviez par combien d'imperceptibles liens elles s'attachent, et pour ainsi dire, elles s'incorporent à votre cœur, et combien sont forts et pernicieux ces liens que vous ne sentez pas, vous entendriez la vérité de cette parole du Sauveur : *Malheur à vous, riches ! et vous pousseriez*, comme dit Saint Jacques, *des cris lamentables, et des hurlemens à la vue de vos misères* (1). Mais vous ne sentez pas un attachement si déréglé. Le désir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation et du mouvement. Mais dans la possession, on trouve comme dans un lit un repos funeste, et on s'endort dans l'amour des biens de la terre sans s'apercevoir de ce malheureux engagement. C'est, mes frères, où tombe celui qui met sa confiance dans les richesses ; je dis même dans les richesses bien acquises. Mais l'excès de l'attachement que nous ne sentons pas dans la possession, se fait, dit Saint Augustin (2), sentir dans la perte. C'est là qu'on entend ce cri d'un Roi malheureux, d'un Agag outré contre la mort, qui lui vient ravir tout-à-coup, avec la

(1) Luc. 6. Jac. 5. (2) Aug. de Cib. 1. c. 11. 1.

vie, sa grandeur et ses plaisirs : *Siccinè separat amara mors ! Est-ce ainsi que la mort amère vient rompre tout-à-coup de si doux liens* (1) ! Le cœur saigne : dans la douleur de la plaie, on sent combien ces richesses y tenoient ; et le péché que l'on commettoit par un attachement si excessif, se découvre tout entier : *Quantùm amando deliquerint, perdendo senserunt.* Par une raison contraire, un homme dont la fortune protégée du ciel ne connoît pas les disgrâces ; qui élevé sans envie aux plus grands honneurs, heureux dans sa personne et dans sa famille, pendant qu'il voit disparoître une vie si fortunée, bénit la mort, et aspire aux biens éternels, ne fait-il pas voir qu'il n'avoit pas mis *son cœur dans le trésor que les voleurs peuvent enlever* (2) ; et que, comme un autre Abraham, il ne connoît de repos que *dans la cité permanente* (3). Un fils consacré à Dieu s'acquitte courageusement de son devoir comme de toutes les autres parties de son ministère, et il va porter la triste parole à un père si tendre et si chéri ; il trouve ce qu'il espéroit, un chrétien préparé à tout, qui attendoit ce dernier office de sa piété. L'Extrême-onction annoncée par la même bouche à ce philosophe chrétien, excite autant sa piété, qu'avoit fait le saint viatique : son ame s'épanche dans les célestes cantiques ; et vous diriez qu'il soit devenu un autre David par l'application qu'il se fait à lui-même de ses divins psaumes. Jamais juste n'attendit la grâce de Dieu avec une plus ferme confiance : jamais pécheur ne demanda un pardon plus humble, ni ne s'en crut plus indigne. Qui me donnera le burin que Job désiroit pour graver sur l'airain et sur le marbre cette parole sortie de sa bouche

(1) I. Reg. 15. 32.
(2) Matth. 6. 19. 20. 21.
(3) Heb. 61. 20.

en ses derniers jours : que depuis quarante deux ans qu'il servoit le Roi, il avoit la consolation de ne lui avoir jamais donné de conseil que selon sa conscience, et dans un si long ministère de n'avoir jamais souffert une injustice qu'il pût empêcher ? La justice demeure constante, et pour ainsi dire, toujours vierge et incorruptible parmi des occasions si délicates : quelle merveille de la grâce ! Après ce témoignage de sa conscience, qu'avoit-il besoin de nos éloges ? Vous étonnez-vous de sa tranquillité ? Quelle maladie, ou quelle mort peut troubler celui qui porte au fond de son cœur un si grand calme ? Que vois-je durant ce temps ? Des enfans percés de douleur : car ils veulent bien que je rende ce témoignage à leur piété, et c'est la seule louange qu'ils peuvent écouter sans peine. Que vois-je encore ? Une femme forte pleine d'aumônes et de bonnes œuvres, précédée malgré ses désirs par celui que tant de fois elle avoit cru devancer. Tantôt elle va offrir devant les autels cette plus chère et plus précieuse partie d'elle-même ; tantôt elle entre auprès du malade, non par foiblesse, mais, dit-elle, *pour apprendre à mourir, et profiter de cet exemple.* L'heureux vieillard jouit jusqu'à la fin des tendresses de sa famille, où il ne voit rien de foible : mais pendant qu'il en goûte la reconnoissance, comme un autre Abraham il la sacrifie, et en l'invitant à s'éloigner : *Je veux*, dit-il, *m'arracher jusqu'aux moindres vestiges de l'humanité.* Reconnoissez-vous un chrétien qui achève son sacrifice, qui fait le dernier effort, afin de rompre tous les liens de la chair et du sang, et ne tient plus à la terre ? Ainsi, parmi les souffrances et dans les approches de la mort, s'épure comme dans un feu l'ame chrétienne. Ainsi elle se dépouille de ce qu'il y a de terrestre et de trop sensible, même dans les affections les plus innocentes. Telles sont

les grâces qu'on trouve à la mort. Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est quand on l'a souvent méditée; quand on s'y est long-temps préparé par de bonnes œuvres : autrement la mort porte en elle-même ou l'insensibilité, ou un secret désespoir, ou dans ses justes frayeurs l'image d'une pénitence trompeuse, et enfin un trouble fatal à la piété. Mais voici dans la perfection de la charité, la consommation de l'œuvre de Dieu. Un peu après, parmi ses langueurs, et percé de douleurs aiguës, le courageux vieillard se lève, et les bras en haut, après avoir demandé la persévérance: *Je ne désire point*, dit-il, *la fin de mes peines, mais je désire de voir Dieu.* Que vois-je ici, Chrétiens ? La foi véritable, qui d'un côté ne se lasse pas de souffrir, vrai caractère d'un chrétien; et de l'autre, ne cherche plus qu'à se développer de ses ténèbres, et en dissipant le nuage, se changer en pure lumière et en claire vision. O moment heureux où nous sortirons des ombres et des énigmes pour voir la vérité manifeste ! Courons-y, mes frères, avec ardeur: hâtons-nous de *purifier notre cœur*, *afin de voir Dieu*, selon la promesse de l'Evangile (1). Là est le terme du voyage; là se finissent les gémissemens; là s'achève le travail de la foi, quand elle va, pour ainsi dire, enfanter la vue. Heureux moment encore une fois! Qui ne te désire pas, n'est pas chrétien. Après que ce pieux désir est formé par le Saint-Esprit dans le cœur de ce vieillard plein de foi, que reste-t-il, Chrétiens, sinon qu'il aille jouir de l'objet qu'il aime ? Enfin, prêt à rendre l'ame : *Je rends grâces à Dieu*, dit-il, *de voir défaillir mon corps devant mon esprit.* Touché d'un si grand bienfait, et ravi de pouvoir pousser ses reconnoissances jusqu'au dernier

(1) I. Cor. 13. 19. 21. Matth. 1. 5. 8.

soupir, il commença l'hymne des divines miséricordes : *Misericordias Domini in æternum cantabo* (1) ; *je chanterai*, dit-il, *éternellement les miséricordes du Seigneur*. Il expire en disant ces mots, et il continue avec les Anges le sacré cantique. Reconnoissez maintenant que sa perpétuelle modération venoit d'un cœur détaché de l'amour du monde ; et réjouissez-vous en Notre-Seigneur, de ce que riche il a mérité les grâces et la récompense de la pauvreté. Quand je considère attentivement dans l'Evangile la parabole ou plutôt l'histoire du mauvais riche, et que je vois de quelle sorte Jésus-Christ y parle des fortunés de la terre, il me semble d'abord qu'il ne leur laisse aucune espérance au siècle futur. Lazare, pauvre et couvert d'ulcères, *est porté par les Anges au sein d'Abraham ;* pendant que le riche, toujours heureux dans cette vie, *est enseveli dans les enfers*. Voilà un traitement bien différent que Dieu fait à l'un et à l'autre. Mais comment est-ce que le fils de Dieu nous en explique la cause ? *Le riche*, dit-il, *a reçu ses biens, et le pauvre ses maux dans cette vie :* et de là quelle conséquence ? Ecoutez, riches, et tremblez : *Et maintenant*, poursuit-il, *l'un reçoit sa consolation, et l'autre son juste supplice*. Terrible distinction, funeste partage pour les grands du monde ! Et toutefois ouvrez les yeux : c'est le riche Abraham qui reçoit le pauvre Lazare dans son sein, et il vous montre, ô riches du siècle ! à quelle gloire vous pouvez aspirer, si *pauvres en esprit*, et détachés de vos biens, vous vous tenez aussi prêts à les quitter, qu'un voyageur empressé à déloger de la tente où il passe une courte nuit (2). Cette grâce, je le confesse, est rare dans le nouveau Testament, où les afflictions et la pauvreté des

(1) Luc. 16. 22. (2) Matth. 8. 3.

enfans de Dieu, doivent sans cesse représenter à toute l'Eglise un Jésus-Christ sur la croix; et cependant, Chrétiens, Dieu nous donne quelquefois de pareils exemples, afin que nous entendions qu'on peut mépriser les charmes de la grandeur, même présente, et que les pauvres apprennent à ne désirer pas avec tant d'ardeur ce qu'on peut quitter avec joie. Ce ministre si fortuné et si détaché tout ensemble, leur doit inspirer ce sentiment. La mort a découvert le secret de ses affaires; et le public, rigide censeur des hommes de cette fortune et de ce rang, n'y a rien vu que de modéré. On a vu ses biens accrus naturellement par un si long ministère et par une prévoyante économie, et on ne fait qu'ajouter à la louange de ce grand magistrat et de ce sage ministre, celle de ce sage et vigilant père de famille, qui n'a pas été jugée indigne des saints Patriarches. Il a donc, à leur exemple, quitté sans peine ce qu'il avoit acquis sans empressement: ses vrais biens ne lui sont pas ôtés, et sa justice demeure aux siècles des siècles. C'est d'elle que sont découlées tant de grâces et tant de vertus que sa dernière maladie a fait éclater. Ses aumônes, si bien cachées dans le sein des pauvres, ont prié pour lui (1); sa main droite les cachoit à sa main gauche, et à la réserve de quelque ami qui en a été le ministre ou le témoin nécessaire, ses plus intimes confidens les ont ignorées; mais *le père qui les a vues dans le secret, lui en a rendu la récompense* (1). Peuples, ne pleurez plus; et vous qui, éblouis de l'éclat du monde, admirez le tranquille cours d'une si longue et si belle vie, portez plus haut vos pensées. Quoi donc, quatre-vingt-trois ans passés au milieu des prospérités, quand il n'en faudroit retrancher ni l'enfance où

(1) Eccl. 29. 15. (2) Matth. 6. 3. 4.

9.

l'homme ne se connoît pas, ni les maladies où l'on ne vit point, ni tout le temps dont on a toujours tant de sujet de se repentir, paroîtront-ils quelque chose à la vue de l'éternité où nous avançons à si grands pas? Après cent trente ans de vie, Jacob, amené au Roi d'Egypte, lui raconte la courte durée de son laborieux pélerinage, qui n'égale pas les jours de son père Isaac, ni de son aïeul Abraham (1). Mais les ans d'Abraham et d'Isaac, qui ont fait paroître si courts ceux de Jacob, s'évanouissent auprès de la vie de Sem, que celle d'Adam et de Noé efface. Que si le temps comparé au temps, la mesure à la mesure, et le terme au terme, se réduit à rien, que sera-ce si l'on compare le temps à l'éternité, où il n'y a ni mesure ni terme? Comptons donc comme très-court, Chrétiens, ou plutôt comptons comme un pur néant tout ce qui finit; puisqu'enfin quand on auroit multiplié les années au-delà de tous les nombres connus, visiblement ce ne seroit rien, quand nous serons arrivés au terme fatal. Mais peut-être que prêt à mourir, on comptera pour quelque chose cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans sa famille qu'on croira laisser solidement établie. Qui ne voit, mes frères, combien vaines, mais combien courtes et combien fragiles sont encore ces secondes vies que notre foiblesse nous fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort. Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière. Ah! si quelques générations, que dis-je? si quelques années après votre mort, vous reveniez, hommes oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre prévoyance trompée dans vos

(1) Gen. 47. 5.

amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfans? Est-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil, vous amassant un trésor de haine et de colère éternelle au juste jugement de Dieu? Sur-tout, mortels, désabusez-vous de la pensée dont vous vous flattez, qu'après une longue vie, la mort vous sera plus douce et plus facile. Ce ne sont pas les années, c'est une longue préparation qui vous donnera de l'assurance. Autrement un philosophe vous dira en vain que vous devez être rassasiés d'années et de jours, et que vous avez assez vu de saisons se renouveler, et le monde rouler autour de vous; ou plutôt, que vous vous êtes assez vu rouler vous-mêmes, et passer avec le monde. La dernière heure n'en sera pas moins insupportable, et l'habitude de vivre ne fera qu'en accroître le désir. Ce sont de saintes méditations, ce sont de bonnes œuvres, ce sont ces véritables richesses que vous enverrez devant vous au siècle futur, qui vous inspireront de la force, et c'est par ce moyen que vous affermirez votre courage. Le vertueux Michel le Tellier vous en a donné l'exemple: la sagesse, la fidélité, la justice, la modestie, la prévoyance, la piété; toute la troupe sacrée des vertus, qui veilloient, pour ainsi dire, autour de lui, en ont banni les frayeurs, et ont fait du jour de sa mort, le plus beau, le plus triomphant, le plus heureux jour de sa vie.

---

# ORAISON FUNÈBRE
## DE
# LOUIS DE BOURBON,
## PRINCE DE CONDÉ.

Dominus tecum, virorum fortissime...... Vade in hac fortitudine tua...... Ego ero tecum.

*Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes! Allez avec ce courage dont vous êtes rempli. Je serai avec vous.* Aux juges, 6. 12. 14. 16.

MONSEIGNEUR, (*)

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, prince de Condé, je me sens également confondu et par la grandeur du sujet, et s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du prince de Condé, et les merveilles de sa vie? On les raconte par-tout: le Français qui les vante, n'apprend rien à l'étranger; et quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez, d'être demeuré beaucoup au-dessous. Nous ne pouvons rien, foibles orateurs, pour la gloire des ames extraordinaires: le Sage a raison de dire, que *leurs seules*

(*) M. le Prince.

*actions les peuvent louer :* toute autre louange languit auprès des grands noms ; et la seule simplicité d'un récit fidèle pourroit soutenir la gloire du prince de Condé. Mais en attendant que l'histoire, qui doit ce récit aux siècles futurs, le fasse paroître, il faut satisfaire comme nous pourrons à la reconnoissance publique, et aux ordres du plus grand de tous les Rois. Que ne doit point le royaume à un Prince qui a honoré la maison de France, tout le nom Français, son siècle, et pour ainsi dire, l'humanité toute entière ? Louis-le-Grand est entré lui-même dans ces sentimens. Après avoir pleuré ce grand homme, et lui avoir donné par ses larmes, au milieu de toute sa Cour, le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir, il assemble dans un temple si célèbre, ce que son royaume a de plus auguste pour y rendre les devoirs publics à la mémoire de ce Prince ; et il veut que ma foible voix anime toutes ces tristes représentations et tout cet appareil funèbre. Faisons donc cet effort sur notre douleur. Ici un plus grand objet, et plus digne de cette chaire, se présente à ma pensée. C'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérans : *C'est vous*, lui disoit David, *qui avez instruit mes mains à combattre, et mes doigts à tenir l'épée* (1). S'il inspire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles et surnaturelles, et du cœur et de l'esprit. Tout part de sa puissante main : c'est lui qui envoie du ciel les généreux sentimens, les sages conseils et toutes les bonnes pensées. Mais il veut que nous sachions distinguer entre les dons qu'il abandonne à ses ennemis, et ceux qu'il réserve à ses serviteurs. Ce qui distingue ses amis d'avec tous les autres, c'est la piété : jusqu'à ce qu'on ait reçu ce don du ciel, tous les autres non-seulement ne sont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en sont ornés.

(1) Ps. 143, 1.

Sans ce don inestimable de la piété, que seroit-ce que le prince de Condé avec tout ce grand cœur et ce grand génie? Non, mes frères, si la piété n'avoit comme consacré ses autres vertus, ni ces Princes ne trouveroient aucun adoucissement à leur douleur, ni ce religieux Pontife aucune confiance dans ses prières, ni moi-même aucun soutien aux louanges que je dois à un si grand homme. Poussons donc à bout la gloire humaine par cet exemple: détruisons l'idole des ambitieux: qu'elle tombe anéantie devant ces autels. Mettons ensemble aujourd'hui, car nous le pouvons dans un si noble sujet, toutes les plus belles qualités d'une excellente nature; et à la gloire de la vérité, montrons dans un Prince admiré de tout l'univers, que ce qui fait le héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble, valeur, magnanimité, bonté naturelle; voilà pour le cœur: vivacité, pénétration, grandeur et sublimité de génie, voilà pour l'esprit, ne seroient qu'une illusion, si la piété ne s'y étoit jointe: et enfin, que la piété est le tout de l'homme. C'est, Messieurs, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de très-haut, et très-puissant Prince Louis de Bourbon, prince de Condé, premier Prince du Sang.

Dieu nous a révélé que lui seul fait les conquérans, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avoit nommé deux cents ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe (1)? Tu n'es pas encore, lui disoit-il, *mais je te vois, et je t'ai nommé par ton nom : tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats : à ton approche, je mettrai les Rois en fuite, je briserai les portes d'airain. C'est moi qui étends les cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce qui n'est pas, comme ce qui est ;* c'est-à-dire, c'est moi qui fais tout, et

(1) Isaïe 45. 1. 2. 3. 4. 7.

moi qui vois dès l'éternité tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu, qui en a fait voir de si loin, et par des figures si vives, l'ardeur indomptable, à son prophète Daniel (1)? *Le voyez-vous*, dit-il, *ce conquérant*, *avec quelle rapidité il s'élève de l'occident comme par bonds*, *et ne touche pas à terre*. Semblable dans ses sauts hardis, et dans sa légère démarche, à ces animaux vigoureux et bondissans, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains; *à sa vue*, *il s'est animé: efferatus est in eum*, dit le Prophète (2); *il l'abat*, *il le foule aux pieds: nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte*, *ni lui arracher sa proie*. A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, Messieurs, sous cette figure? Alexandre ou le prince de Condé? Dieu donc lui avoit donné cette indomptable valeur pour le salut de la France durant la minorité d'un Roi de quatre ans. Laissez-le croître, ce Roi chéri du ciel, tout cédera à ses exploits: supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux capitaines, et seul sous la main de Dieu, qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré rempart de ses états. Mais Dieu avoit choisi le duc d'Enguien pour le défendre dans son enfance. Aussi vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le Duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre; mais la victoire le justifia devant Rocroi. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai; elle est composée de ces vieilles bandes Vallonnes, Italiennes et Espagnoles. Mais pour combien falloit-il compter le courage qu'ins-

(1) *Et non tangebat.* Dan. 5. 8.
(2) *Ibid.* 6. 7. 20.

piroient à nos troupes le besoin pressant de l'Etat, les avantages passés, et un jeune Prince du sang qui portoit la victoire dans ses yeux ? Dom Francisco de Mellos l'attend de pied ferme ; et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans les bois et dans les marais, pour décider leur querelle, comme deux braves, en champ clos. Alors, que ne vit-on pas ? Le jeune Prince parut un autre homme. Touché d'un si digne objet, sa grande ame se déclara toute entière : son courage croissoit avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il reposa le dernier : mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille ; tant il se trouve dans son naturel : et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort : aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il étoit animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis ; soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter par-tout la terreur, et étonner de ses regards étincelans ceux qui échappoient à ses coups. Restoit cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauroient réparer leurs brèches, demeuroient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançoient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattans ; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyoit porté dans sa chaise, et malgré ses infirmités, montrer qu'une ame guerrière est maîtresse

du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés : le Prince l'a prévenu : les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enguien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque : leur effroyable décharge met les nôtres en furie : on ne voit plus que carnage : le sang enivre le soldat jusqu'à ce que le grand Prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avoit plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur ? De quels yeux regardèrent-ils le jeune Prince, dont la victoire avoit relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutoit de nouvelles grâces? Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! Mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savoit pas que le Prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régimens, à la bataille de Rocroi, en devoit achever le reste dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le Prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyoit. Là on célébra Rocroi délivrée, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devoit être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces : toute la France suivit : on y élevoit jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enguien : c'en seroit assez pour

illustrer une autre vie que la sienne; mais pour lui, c'est le premier pas de sa course.

Dès cette première campagne, après la prise de Thionville, digne prix de la victoire de Rocroi, il passa pour un capitaine également redoutable dans les siéges et dans les batailles. Mais voici, dans un jeune Prince victorieux, quelque chose qui n'est pas moins beau que la victoire. La Cour, qui lui préparoit à son arrivée les applaudissemens qu'il méritoit, fut surprise de la manière dont il les reçut. La Reine régente lui a témoigné que le Roi étoit content de ses services. C'est dans la bouche du Souverain la digne récompense de ses travaux. Si les autres osoient le louer, il repoussoit leurs louanges comme des offenses; et indocile à la flatterie, il en craignoit jusqu'à l'apparence. Telle étoit la délicatesse, ou plutôt telle étoit la solidité de ce Prince. Aussi avoit-il pour maxime: Ecoutez, c'est la maxime qui fait les grands hommes : que dans les grandes actions il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu. C'est ce qu'il inspiroit aux autres; c'est ce qu'il suivoit lui-même. Ainsi la fausse gloire ne le tenoit pas : tout tendoit au vrai et au grand. De là vient qu'il mettoit sa gloire dans le service du Roi, et dans le bonheur de l'Etat : c'étoit là le fond de son cœur; c'étoient ses premières et ses plus chères inclinations. La Cour ne le retint guère, quoiqu'il en fût la merveille. Il falloit montrer par-tout, et à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenseur intrépide que Dieu nous donnoit. Arrêtez ici vos regards. Il se prépare contre le Prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroi; et pour éprouver sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions et tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux ! Ce ne sont pas seulement des hommes à combattre, ce sont des montagnes inaccessibles; ce sont des ravines

et des précipices d'un côté; c'est de l'autre un bois impénétrable dont le fond est un marais; et derrière des ruisseaux, de prodigieux retranchemens: ce sont par-tout des forts élevés, et des forêts abattues qui traversent des chemins affreux; et au-dedans, c'est Merci avec ses braves Bavarois, enflés de tant de succès et de la prise de Fribourg; Merci qu'on ne vit jamais reculer dans les combats; Merci que le Prince de Condé et le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avoit perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici donc, durant huit jours, et à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre à la guerre. Nos troupes semblent rebutées autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux, et le Prince se vit quelque temps comme abandonné. Mais comme un autre Machabée, *son bras ne l'abandonna pas; et son courage, irrité par tant de périls, vint à son secours* (1). On ne l'eut pas plutôt vu pied à terre forcer le premier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. Merci voit sa perte assurée: ses meilleurs régimens sont défaits: la nuit sauve les restes de son armée. Mais que des pluies excessives s'y joignent encore, afin que nous ayons à la fois, avec tout le courage et tout l'art, toute la nature à combattre: quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, et dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau, poussé de tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au duc d'Enguien, non-seulement son canon et son bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle. Phi-

(1) *Indignatio mea ipsa auxiliata est mihi.* Is. 63. 5.

lisbourg est aux abois en dix jours, malgré l'hiver qui approche : Philisbourg, qui tint si long-temps le Rhin captif sous nos lois, et dont le plus grand des Rois a si glorieusement réparé la perte. Worms, Spire, Mayence, Landau, vingt autres places de nom ouvrent leurs portes. Merci ne les peut défendre, et ne paroît plus devant son vainqueur : ce n'est pas assez : il faut qu'il tombe à ses pieds, digne victime de sa valeur : Nordlingue en verra la chûte : il sera décidé qu'on ne tient non plus devant les Français en Allemagne qu'en Flandre, et on devra tous ces avantages au même Prince. Dieu, protecteur de la France, et d'un Roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages, l'ordonne ainsi.

Par ces ordres, tout paroissoit sûr sous la conduite du duc d'Enguien ; et sans vouloir ici achever le jour à vous marquer seulement ses autres exploits, vous savez, parmi tant de fortes places attaquées, qu'il n'y en eut qu'une seule qui pût échapper de ses mains ; encore relevoit-elle la gloire du Prince. L'Europe, qui admiroit la divine ardeur dont il étoit animé dans les combats, s'étonna qu'il en fût le maitre ; et dès l'âge de vingt-six ans, aussi capable de ménager ses troupes, que de les pousser dans les hasards, et de céder à la fortune que de la faire servir à ses desseins, nous le vîmes par-tout ailleurs comme un de ces hommes extraordinaires qui forcent tous les obstacles. La promptitude de son action ne donnoit pas le loisir de la traverser. C'est là le caractère des conquérans. Lorsque David, un si grand guerrier, déplora la mort de deux fameux capitaines qu'on venoit de perdre, il leur donna cet éloge : *Plus vîte que les aigles, plus courageux que les lions* (1). C'est l'image du Prince que nous regrettons. Il paroît en un moment comme un éclair dans les pays les plus éloignés. On le voit en même temps à toutes les attaques,

à tous les quartiers. Lorsqu'occupé d'un côté, il envoie reconnoître l'autre, le diligent officier qui porte ses ordres, s'étonne d'être prévenu, et trouve déjà tout ranimé par la présence du Prince: il semble qu'il se multiplie dans une action: ni le fer ni le feu ne l'arrêtent. Il n'a pas besoin d'armer cette tête qu'il expose à tant de périls; Dieu lui est une armure plus assurée; les coups semblent perdre leur force en l'approchant, et laisser seulement sur lui des marques de son courage et de la protection du ciel. Ne lui dites pas que la vie d'un premier Prince du sang si nécessaire à l'Etat doit être épargnée: il répond qu'un Prince du sang, plus intéressé par sa naissance à la gloire du Roi et de la couronne, doit, dans le besoin de l'Etat, être dévoué plus que tous les autres pour en relever l'éclat.

Après avoir fait sentir aux ennemis, durant tant d'années, l'invincible puissance du Roi, s'il fallut agir au dedans pour la soutenir, je dirai tout en un mot, il fit respecter la Régente: et puisqu'il faut une fois parler de ces choses dont je voudrois pouvoir me taire éternellement, jusqu'à cette fatale prison, il n'avoit pas seulement songé qu'on pût rien attenter contre l'Etat; et dans son plus grand crédit, s'il souhaitoit d'obtenir des grâces, il souhaitoit encore plus de les mériter. C'est ce qui lui faisoit dire, je puis bien ici répéter devant ces autels les paroles que j'ai recueillies de sa bouche, puisqu'elles marquent si bien le fond de son cœur: il disoit donc, en parlant de cette prison malheureuse, qu'il y étoit entré le plus innocent de tous les hommes, et qu'il en étoit sorti le plus coupable. *Hélas!* poursuivoit-il, *je ne respirois que le service du Roi et la grandeur de l'Etat!* On ressentoit dans ses paroles un regret sincère d'avoir été poussé si loin par ses malheurs.

(1) *Aquilis velociores, leonibus fortiores.* II. Reg. I. 23.

Mais sans vouloir excuser ce qu'il a si hautement condamné lui-même, disons, pour n'en parler jamais, que comme dans la gloire éternelle les fautes des saints pénitens, couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer, et de l'éclat infini de la divine miséricorde, ne paroissent plus; ainsi dans des fautes si sincèrement reconnues, et dans la suite si glorieusement réparées par de fidèles services, il ne faut plus regarder que l'humble reconnoissance du Prince, qui s'en repentit, et la clémence du grand Roi qui les oublia.

Que s'il est enfin entraîné dans ces guerres infortunées, il y aura du moins cette gloire, de n'avoir pas laissé avilir la grandeur de sa maison chez les étrangers. Malgré la majesté de l'Empire, malgré la fierté d'Autriche, et les couronnes héréditaires attachées à cette maison, même dans la branche qui domine en Allemagne, réfugié à Namur, soutenu de son seul courage et de sa seule réputation, il porta si loin les avantages d'un Prince de France, et de la première maison de l'univers, que tout ce qu'on put obtenir de lui, fut qu'il consentit de traiter d'égal avec l'archiduc, quoique frère de l'Empereur, et fils de tant d'Empereurs, à condition qu'en lieu tiers ce Prince feroit les honneurs des Pays-Bas. Le même traitement fut assuré au duc d'Enguien, et la maison de France garda son rang sur celle d'Autriche jusque dans Bruxelles. Mais voyez ce que fait faire un vrai courage. Pendant que le Prince se soutenoit si hautement avec l'Archiduc qui dominoit, il rendoit au Roi d'Angleterre et au duc d'Yorck, maintenant un Roi si fameux, malheureux alors, tous les honneurs qui leur étoient dus; et il apprit enfin à l'Espagne, trop dédaigneuse, quelle étoit cette majesté que la mauvaise fortune ne pouvoit ravir à de si grands Princes. Le reste de sa conduite ne fut pas moins grand. Parmi les difficultés que ses intérêts appor-

toient au traité des Pyrénées; écoutez quels furent ses ordres, et voyez si jamais un particulier traita si noblement ses intérêts. Il mande à ses agens dans la conférence, qu'il n'est pas juste que la paix de la chrétienté soit retardée davantage à sa considération; qu'on ait soin de ses amis, et pour lui, qu'on lui laisse suivre sa fortune. Ah! quelle grande victime se sacrifie au bien public! Mais quand les choses changèrent, et que l'Espagne lui voulut donner ou Cambray et ses environs, ou le Luxembourg en pleine souveraineté, il déclara qu'il préféroit à ces avantages et à tout ce qu'on pouvoit jamais lui accorder de plus grand : quoi? son devoir et les bonnes grâces du Roi. C'est ce qu'il avoit toujours dans le cœur; c'est ce qu'il répétoit sans cesse au duc d'Enguien. Le voilà dans son naturel : la France le vit alors accompli par ces derniers traits, et avec ce je ne sais quoi d'achevé, que les malheurs ajoutent aux grandes vertus : elle le revit dévoué plus que jamais à l'Etat et à son Roi. Mais dans ses premières guerres, il n'avoit qu'une seule vie à lui offrir : maintenant il en a une autre qui lui est plus chère que la sienne. Après avoir, à son exemple, glorieusement achevé le cours de ses études, le duc d'Enguien est à le suivre dans les combats. Non content de lui enseigner la guerre, comme il a fait jusqu'à la fin par ses discours, le Prince le mène aux leçons vivantes et à la pratique. Laissons le passage du Rhin, le prodige de notre siècle et de la vie de Louis-le-Grand. A la journée de Senef, le jeune Duc, quoiqu'il commandât, comme il avoit déjà fait en d'autres campagnes, vient dans les plus rudes épreuves, apprendre la guerre aux côtés du Prince son père. Au milieu de tant de périls, il voit ce grand Prince renversé dans un fossé, sous un cheval, tout en sang. Pendant qu'il lui offre le sien, et s'occupe à relever le Prince abattu, il est blessé

entre les bras d'un père si tendre, sans interrompre ses soins, ravi de satisfaire à la fois, à la piété et à la gloire. Que pouvoit penser le Prince, si ce n'est que pour accomplir les plus grandes choses, rien ne manqueroit à ce digne fils, que les occasions? Et ses tendresses se redoubloient avec son estime.

Ce n'étoit pas seulement pour un fils, ni pour sa famille qu'il avoit des sentimens si tendres. Je l'ai vu, et ne croyez pas que j'use ici d'exagération, je l'ai vu vivement ému des périls de ses amis: je l'ai vu simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes; dans les accommodemens, calmer les esprits aigris avec une patience et une douceur qu'on n'auroit jamais attendu d'une humeur si vive, ni d'une si haute élévation. Loin de nous les héros sans humanité. Ils pourront bien forcer les respects, et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devoit donc faire comme le fonds de notre cœur, et devoit être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-dessus, loin d'affoiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix: et les grands dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire, des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le Prince

dont nous parlons; jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçoit les villes, et qui gagnoit les batailles? Quoi, il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre! Reconnoissez le héros, qui toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paroître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes: comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant, qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle que lorsqu'avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours. Telle a été la douceur, et telle a été la force du prince de Condé. Avez-vous un secret important? Versez-le dans ce noble cœur: votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce Prince, que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paroît l'obligé; et jamais on ne vit de joie ni si vive, ni si naturelle que celle qu'il ressentoit à faire plaisir. Le premier argent qu'il reçut d'Espagne avec la permission du Roi, malgré les nécessités de sa maison épuisée, fut donné à ses amis, encore qu'après la paix il n'eût rien à espérer de leurs secours: et quatre cent mille écus distribués par ses ordres, firent voir, chose rare dans la vie humaine, la reconnoissance aussi vive dans le prince de Condé, que l'espérance d'engager les hommes l'est dans les autres. Avec lui la vertu eut toujours son prix. Il la louoit jusque dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il avoit à parler de ses actions, et même dans les relations qu'il en envoyoit à la Cour, il vantoit les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre, chacun avoit son rang dans ses discours; et parmi ce qu'il donnoit

à tout le monde, on ne savoit où placer ce qu'il avoit fait lui-même. Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly, comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiât une place: qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisoient ni jour ni nuit: c'étoit toujours le même homme, et sa gloire le suivoit par-tout. Qu'il est beau, après les combats et le tumulte des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles et cette gloire tranquille, qu'on n'a point à partager avec le soldat non plus qu'avec la fortune: où tout charme, et rien n'éblouit, qu'on regarde sans être étourdi ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par le cri des blessés; où l'homme paroît tout seul aussi grand, aussi respecté, que lorsqu'il donne des ordres, et que tout marche à sa parole!

Venons maintenant aux qualités de l'esprit; et puisque pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est-à dire, l'art militaire, est en même temps ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile, considérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre Prince. Et premièrement, quel général porta jamais plus loin sa prévoyance? C'étoit une de ses maximes, qu'il falloit craindre les ennemis de loin pour ne les plus craindre de près, et se réjouir à leur approche. Le voyez-vous comme il considère tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre? Avec quelle vivacité il se met dans l'esprit en un moment, les temps, les lieux, les personnes, et non-seulement leurs intérêts et leurs talens, mais encore leurs humeurs et leurs caprices? Le voyez-vous comme il compte la cavalerie et l'infanterie des ennemis

par le naturel des pays, ou des Princes confédérés? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail et du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient ; il tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier, d'un passant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il sait, et pour ainsi dire, ce qu'il ne sait pas : tant il est sûr dans ses conséquences. Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses : on l'éveille à chaque moment; car il tenoit encore pour maxime, qu'un habile capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris. Aussi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure, et de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur ses gardes, toujours prêt à fondre sur eux, et à prendre ses avantages : comme une aigle qu'on voit toujours, soit qu'elle vole au milieu des airs, soit qu'elle se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçans, et tomber si sûrement sur sa proie, qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux. Aussi vifs étoient les regards, aussi vîte et impétueuse étoit l'attaque, aussi fortes et inévitables étoient les mains du prince de Condé. En son camp, on ne connoît point les vaines terreurs, qui fatiguent et rebutent plus que les véritables. Toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls : tout est prêt au premier signal; et comme dit le Prophète : *Toutes les flèches sont aiguisées, et tous les arcs sont tendus* (1). En attendant, on repose d'un sommeil tranquille, comme on feroit sous son toit et dans son enclos. Que dis-je qu'on repose? A Piéton, près de ce corps redoutable, que trois puissances réunies avoient assemblé, c'étoient dans nos troupes de continuels divertissemens : toute l'armée étoit en joie, et jamais elle ne sentit qu'elle fût plus foible que celle des ennemis. Le

(1) Isaïe 5 . 28.

Prince par son campement avoit mis en sûreté, non-seulement toute notre frontière et toutes nos places, mais encore tous nos soldats : il veille, c'est assez. Enfin l'ennemi décampe, c'est ce que le Prince attendoit. Il part à ce premier mouvement : déjà l'armée hollandaise avec ses superbes étendards, ne lui échappera pas : tout nage dans le sang, tout est en proie; mais Dieu sait donner des bornes aux plus beaux desseins. Cependant les ennemis sont poussés par-tout. Oudenarde est délivrée de leurs mains : pour les tirer eux-mêmes de celles du Prince, le ciel les couvre d'un brouillard épais : la terreur et la désertion se mettent dans leurs troupes, on ne sait plus ce qu'est devenu cette formidable armée. Ce fut alors que Louis qui, après avoir achevé le rude siége de Besançon, et avoir encore une fois réduit la Franche-Comté avec une rapidité inouie, étoit revenu tout brillant de gloire pour profiter de l'action de ses armées de Flandre et d'Allemagne, commanda ce détachement qui fit en Alsace les merveilles que vous savez; et parut le plus grand de tous les hommes, tant par les prodiges qu'il avoit faits en personne, que par ceux qu'il fit faire à ses généraux.

Quoiqu'une heureuse naissance eût apporté de si grands dons à notre Prince, il ne cessoit de l'enrichir par ses réflexions. Les campemens de César firent son étude. Je me souviens qu'il nous ravissoit en nous racontant, comme en Catalogne, dans les lieux où ce fameux capitaine, par l'avantage des postes, contraignit cinq légions romaines, et deux chefs expérimentés à poser les armes sans combats (1); lui-même avoit été reconnoître les rivières et les montagnes qui servent à ce grand dessein : et jamais un si digne maître n'avoit expliqué par de si doctes leçons les commentaires de César. Les capitaines des siècles futurs lui rendront un

(1) Isaïe 5. 28.

honneur semblable. On viendra étudier sur les lieux ce que l'histoire racontera du campement de Piéton, et des merveilles dont il fut suivi. On remarquera dans celui de Chatenoy l'éminence qu'occupa ce grand capitaine, et le ruisseau dont il se couvrit sous le canon du retranchement de Schelestat. Là on lui verra mépriser l'Allemagne conjurée, suivre à son tour les ennemis, quoique plus forts; rendre leurs projets inutiles, et leur faire lever le siége de Saverne, comme il avoit fait un peu auparavant celui de Haguenau. C'est par de semblables coups, dont sa vie est pleine, qu'il a porté si haut sa réputation, que ce sera de nos jours s'être fait un nom parmi les hommes, et s'être acquis un mérite dans les troupes, d'avoir servi sous le prince de Condé, et comme un titre pour commander, de l'avoir vu faire.

Mais si jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être éclairé, et voir tranquillement toutes choses, c'est dans ces rapides momens d'où dépendent les victoires, et dans l'ardeur du combat. Par-tout ailleurs il délibère; docile, il prête l'oreille à tous les conseils: ici, tout se présente à la fois; la multitude des objets ne le confond pas; à l'instant le parti est pris; il commande et il agit tout ensemble, et tout marche en concours et en sûreté. Le dirai-je? Mais pourquoi craindre que la gloire d'un si grand homme puisse être diminuée par cet aveu? Ce n'est plus ces promptes saillies qu'il savoit si vîte et si agréablement réparer, mais enfin qu'on lui voyoit quelquefois dans les occasions ordinaires: vous diriez qu'il y a en lui un autre homme, à qui sa grande ame abandonne de moindres ouvrages où elle ne daigne se mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout-à-coup je ne sais quoi de si net, de si posé, de si vif, de si ardent, de si

(1) *De Bell. Civil.* Lib. 4.

doux, de si agréable pour les siens, de si hautain et de si menaçant pour les ennemis, qu'on ne sait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires. Dans cette terrible journée, ou aux portes de la ville, et à la vue de ses citoyens, le ciel sembla vouloir décider du sort de ce Prince, où avec l'élite des troupes il avoit en tête un général si pressant, où il se vit plus que jamais exposé aux caprices de la fortune: pendant que les coups venoient de tous côtés, ceux qui combattoient auprès de lui nous ont dit souvent, que si l'on avoit à traiter quelque grande affaire avec ce Prince, on eût pu choisir de ces momens où tout étoit en feu autour de lui: tant son esprit s'élevoit alors, tant son ame paroissoit éclairée comme d'en haut en ces terribles rencontres: semblable à ces hautes montagnes, dont la cime au-dessus des nues et des tempêtes, trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun rayon de la lumière qui l'environne. Ainsi dans les plaines de Lens, nom agréable à la France, l'Archiduc contre son dessein tiré d'un poste invincible par l'appas d'un succès trompeur, par un soudain mouvement du Prince qui lui oppose des troupes fraîches à la place des troupes fatiguées, est contraint de prendre la fuite. Ses vieilles troupes périssent; son canon où il avoit mis sa confiance est entre nos mains, et Bek qui l'avoit flatté d'une victoire assurée, pris et blessé dans le combat, vient rendre en mourant un triste hommage à son vainqueur par son désespoir. S'agit-il ou de secourir ou de forcer une ville? Le Prince saura profiter de tous les momens. Aussi, au premier avis que le hasard lui porta d'un siége important, il traverse trop promptement tout un grand pays; et d'une première vue, il découvre un passage assuré pour le secours, aux endroits qu'un ennemi vigilant n'a pu encore assez munir. Assiége-t-il quelque place? Il invente tous les jours de nouveaux moyens d'en avancer la conquête. On

croit qu'il expose les troupes : il les ménage en abrégeant le temps des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de coups surprenans, les gouverneurs les plus courageux ne tiennent pas les promesses qu'ils ont faites à leurs généraux : Dunkerque est pris en treize jours, au milieu des pluies de l'automne ; et ces barques si redoutées de nos alliés, paroissent tout-à-coup dans tout l'Océan avec nos étendards.

Mais ce qu'un sage général doit le mieux connoître, ce sont ses soldats et ses chefs. Car de là vient ce parfait concert qui fait agir les armées comme un seul corps, ou pour parler avec l'Ecriture, *comme un seul homme. Egressus est Israël tanquam vir unus.* Pourquoi comme un seul homme? Parce que sous un même chef, qui connoît et les soldats et les chefs comme ses bras et ses mains, tout est également vif et mesuré. C'est ce qui donne la victoire, et j'ai ouï dire à notre grand Prince qu'à la journée de Nordlingue, ce qui l'assuroit du succès, c'est qu'il connoissoit M. de Turenne, dont l'habileté consommée n'avoit besoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il falloit. Celui-ci publioit de son côté qu'il agissoit sans inquiétude, parce qu'il connoissoit le Prince, et ses ordres toujours sûrs. C'est ainsi qu'ils se donnoient mutuellement un repos qui les appliquoit chacun tout entier à son action : ainsi finit heureusement la bataille la plus hasardeuse et la plus disputée qui fut jamais.

Ç'a été dans notre siècle un grand spectacle de voir dans le même temps et dans les mêmes campagnes, ces deux hommes, que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête des corps séparés ; tantôt unis plus encore par le concours des mêmes pensées, que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre ; tantôt opposés front à front, et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance : comme si Dieu, dont souvent, selon

l'Ecriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paroît agir par des réflexions profondes; et l'autre par de soudaines illuminations: celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité: celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paroissoit embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il paroît dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire; mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie: l'autre, comme un homme inspiré dès sa première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie: l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osoit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune: l'autre et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connoissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas, le Machabée; l'armée le pleure comme son père, et la Cour et tout le peuple gémit, sa piété est louée

comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps: l'autre élevé par les armes au comble de la gloire, comme un David, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa famille; et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie, que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes; et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritoit l'autre! C'est ce qu'a vu notre siècle, et ce qui est encore plus grand, il a vu un Roi se servir de ces deux grands chefs, et profiter du secours du ciel; et après qu'il en est privé par la mort de l'un et les maladies de l'autre, concevoir de plus grands desseins, exécuter de plus grandes choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser et l'espérance des siens, et l'attente de l'univers: tant est haut son courage, tant est vaste son intelligence, tant ses destinées sont glorieuses.

Voilà, Messieurs, les spectacles que Dieu donne à l'univers, et les hommes qu'il y envoie quand il y veut faire éclater, tantôt dans une nation, tantôt dans une autre, selon ses conseils éternels, sa puissance ou sa sagesse. Car ses divins attributs paroissoient-ils mieux dans les cieux qu'il a formés de ses doigts, que dans ces rares talens qu'il distribue comme il lui plaît aux hommes extraordinaires? Quel astre brille davantage dans le firmament que le prince de Condé n'a fait dans l'Europe! Ce n'étoit pas seulement la guerre qui lui donnoit de l'éclat: son grand génie embrassoit tout; l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime, et les arts avec les sciences. Il n'y avoit livre qu'il ne lût: il n'y avoit homme excellent, ou dans quelque spéculation, ou dans quelqu'ouvrage, qu'il n'entretînt: tous sortoient plus éclairés d'avec lui; et rectifioient leurs pensées, ou par ses pénétrantes questions, ou par ses réflexions judicieuses. Aussi sa

conversation étoit un charme, parce qu'il savoit parler à chacun selon ses talens; et non-seulement aux gens de guerre de leurs entreprises, aux courtisans de leurs intérêts, aux politiques de leurs négociations, mais encore aux voyageurs curieux, de ce qu'ils avoient découvert, ou dans la nature, ou dans le gouvernement, ou dans le commerce; à l'artisan de ses inventions; et enfin aux savans de toutes les sortes, de ce qu'ils avoient trouvé de plus merveilleux. C'est de Dieu que viennent ces dons: qui en doute? Ces dons sont admirables! Qui ne le voit pas? Mais pour confondre l'esprit humain qui s'énorgueillit de tels dons, Dieu ne craint point d'en faire part à ses ennemis. Saint Augustin considère parmi les Païens tant de sages, tant de conquérans, tant de graves législateurs, tant d'excellens citoyens, un Socrate, un Marc-Aurèle, un Scipion, un César, un Alexandre, tous privés de la connoissance de Dieu, et exclus de son royaume éternel. N'est-ce donc pas Dieu qui les a faits? Mais quel autre les pouvoit faire, si ce n'est celui qui fait tout dans le ciel et sur la terre? Mais pourquoi les a-t-il faits? Et quels étoient les desseins particuliers de cette sagesse profonde, qui jamais ne fit rien en vain? Ecoutez la réponse de Saint Augustin. *Il les a faits*, nous dit-il, *pour orner le siècle présent: Ut ordinem sæculi præsentis ornaret*. Il a fait dans les grands hommes ces rares qualités, comme il a fait le soleil. Qui n'admire ce bel astre! Qui n'est ravi de l'éclat de son midi, et de la superbe parure de son lever et de son coucher? Mais puisque Dieu le fait luire sur les bons et sur les mauvais, ce n'est pas un si bel objet qui nous rend heureux, Dieu l'a fait pour embellir et pour éclairer ce grand théâtre du monde. De même quand il a fait dans ses ennemis, aussi-bien que dans ses serviteurs, ces belles lumières d'esprit, ces rayons de son intelligence, ces images de sa bonté, ce n'est pas pour les rendre heureux qu'il

leur a fait ces riches présens; c'est une décoration de l'univers, c'est un ornement du siècle présent. Et voyez la malheureuse destinée de ces hommes qu'il a choisis pour être les ornemens de leur siècle. Qu'ont-ils voulu ces hommes rares, sinon des louanges et la gloire que les hommes donnent? Peut-être que pour les confondre, Dieu refusera cette gloire à leurs vains désirs? Non : il les confond mieux en la leur donnant, même au-delà de leur attente. Cet Alexandre qui ne vouloit que faire du bruit dans le monde, y en a fait plus qu'il n'auroit osé espérer. Il faut encore qu'il se trouve dans tous nos panégyriques; et il semble, par une espèce de fatalité glorieuse à ce conquérant, qu'aucun Prince ne puisse recevoir de louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu quelque récompense à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a su trouver une convenable à leurs mérites, comme à leurs désirs. Il leur donne pour récompense l'empire du monde, comme un présent de nul prix. O Rois, confondez-vous dans votre grandeur : conquérans, ne vantez pas vos victoires. Il leur donne pour récompense la gloire des hommes : récompense qui ne vient pas jusqu'à eux; qui s'efforce de s'attacher, quoi? Peut-être à leurs médailles ou à leurs statues déterrées, reste des ans et des barbares; aux ruines de leurs monumens et de leurs ouvrages qui disputent avec le temps : ou plutôt à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom. Voilà le digne fruit de tant de travaux, et dans le comble de leurs vœux la conviction de leur erreur. Venez, rassasiez-vous, grands de la terre; saisissez-vous, si vous pouvez, de ce fantôme de gloire, à l'exemple de ces grands hommes que vous admirez. Dieu, qui punit leur orgueuil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit Saint Augustin, cette gloire tant désirée; et *vains ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs. Receperunt mercedem suam vani vanam.*

Il n'en sera pas ainsi de notre grand Prince ; l'heure de Dieu est venue, heure attendue, heure désirée, heure de miséricorde et de grâce. Sans être averti par la maladie, sans être pressé par le temps, il exécute ce qu'il méditoit. Un sage religieux qu'il appelle exprès, règle les affaires de sa conscience : il obéit, humble chrétien, à sa décision ; et nul n'a jamais douté de sa bonne foi. Dès-lors aussi on le vit toujours sérieusement occupé du soin de se vaincre soi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ses insupportables douleurs, d'en faire par sa soumission un continuel sacrifice. Dieu qu'il invoquoit avec foi, lui donna le goût de son Ecriture, et dans ce Livre divin, la solide nourriture de la piété. Ses conseils se régloient plus que jamais par la justice : on y soulageoit la veuve et l'orphelin, et le pauvre en approchoit avec confiance. Sérieux autant qu'agréable père de famille, dans les douceurs qu'il goûtoit avec ses enfans, il ne cessoit de leur inspirer les sentimens de la véritable vertu ; et ce jeune Prince, son petit-fils, se sentira éternellement d'avoir été cultivé par de telles mains. Toute sa maison profitoit de son exemple. Plusieurs de ses domestiques avoient été malheureusement nourris dans l'erreur que la France toléroit alors : combien de fois l'a-t-on vu inquiété de leur salut, affligé de leur résistance, consolé par leur conversion ? Avec quelle incomparable netteté d'esprit leur faisoit-il voir l'antiquité et la vérité de la religion catholique ? Ce n'étoit plus cet ardent vainqueur qui sembloit vouloir tout emporter : c'étoit une douceur, une patience, une charité qui songeoit à gagner les cœurs, et à guérir des esprits malades. Ce sont, Messieurs, ces choses simples, gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice et miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut, et souffrir les maux qu'il envoie ; ce sont ces communes pratiques de la vie chrétienne, que Jésus-Christ louera

au dernier jour devant les saints Anges, et devant son Père céleste. Les histoires seront abolies avec les empires, et il ne se parlera plus de tous ces faits éclatans dont elles sont pleines. Pendant qu'il passoit sa vie dans ces occupations, et qu'il portoit au-dessus de ses actions les plus renommées la gloire d'une si belle et si pieuse retraite, la nouvelle de la maladie de la duchesse de Bourbon vint à Chantilly comme un coup de foudre. Qui ne fut plus frappé de la crainte de voir éteindre cette lumière naissante? On appréhenda qu'elle n'eût le sort des choses avancées. Quels furent les sentimens du prince de Condé, lorsqu'il se vit menacé de perdre ce nouveau lien de sa famille avec la personne du Roi? C'est donc dans cette occasion que devoit mourir ce héros! Celui que tant de siéges et tant de batailles n'ont pu emporter, va périr par sa tendresse! Pénétré de toutes les inquiétudes que donne un mal affreux, son cœur, qui le soutient seul depuis si long-temps, achève à ce coup de l'accabler: les forces qu'il lui fait trouver, l'épuisent. S'il oublie toute sa foiblesse à la vue du Roi qui approche de la Princesse malade; si, transporté de son zèle, et sans avoir besoin de secours à cette fois, il accourt pour l'avertir de tous les périls que ce grand Roi ne craignoit pas, et qu'il l'empêche enfin d'avancer: il va tomber évanoui à quatre pas; et on admire cette nouvelle manière de s'exposer pour son Roi. Quoique la duchesse d'Enguien, Princesse dont la vertu ne craignit jamais que de manquer à sa famille et à ses devoirs, eût obtenu de demeurer auprès de lui pour le soulager, la vigilance de cette Princesse ne calme pas les soins qui le travaillent; et après que la jeune Princesse est hors de péril, la maladie du Roi va bien causer d'autres troubles à notre Prince. Puis-je ne m'arrêter pas en cet endroit? A voir la sérénité qui reluisoit sur ce front auguste, eût-on soupçonné que ce grand Roi, en retournant à Versail-

10.

les, allât s'exposer à ces cruelles douleurs où l'univers a connu sa piété, sa constance, et tout l'amour de ses peuples ? De quels yeux le regardions-nous, lorsqu'aux dépens d'une santé qui nous est si chère, il vouloit bien adoucir nos cruelles inquiétudes par la consolation de le voir ; et que maître de sa douleur comme de tout le reste des choses, nous le voyons tous les jours, non-seulement régler ses affaires selon sa coutume, mais encore entretenir sa Cour attendrie, avec la même tranquillité qu'il lui fait paroître dans ses jardins enchantés ? Béni soit-il de Dieu et des hommes, d'unir ainsi toujours la bonté à toutes les autres qualités que nous admirons ! Parmi toutes ses douleurs, il s'informoit avec soin de l'état du prince de Condé, et il marquoit pour la santé de ce Prince une inquiétude qu'il n'avoit pas pour la sienne. Il s'affoiblissoit ce grand Prince, mais la mort cachoit ses approches. Lorsqu'on le crut en meilleur état, et que le duc d'Enguien, toujours partagé entre les devoirs de fils et de sujet, étoit retourné par son ordre auprès du Roi, tout change en un moment, et on déclare au Prince sa mort prochaine. Chrétiens, soyez attentifs, venez apprendre à mourir : ou plutôt, venez apprendre à n'attendre pas la dernière heure pour commencer à bien vivre. Quoi ! attendre à commencer une vie nouvelle, lorsqu'entre les mains de la mort, glacés sous ses froides mains, vous ne saurez si vous êtes avec les morts ou encore avec les vivans ! Ah ! prévenez par la pénitence cette heure de troubles et de ténèbres ! Par-là, sans être étonné de cette dernière sentence qu'on lui prononça, le Prince demeure un moment dans le silence, et tout-à-coup : *ô mon Dieu* ! dit-il, *vous le voulez, votre volonté soit faite : je me jette entre vos bras ; donnez-moi la grâce de bien mourir*. Que désirez-vous davantage ? Dans cette courte prière, vous voyez la soumission aux ordres de Dieu, l'abandon à sa providence, la con-

fiance en sa grâce, et toute la piété. Dès-lors, aussi, tel qu'on l'avoit vu dans tous ses combats, résolu, paisible, occupé sans inquiétude de ce qu'il falloit faire pour les soutenir : tel fut-il à ce dernier choc; et la mort ne lui parut pas plus affreuse, pâle et languissante, que lorsqu'elle se présente au milieu du feu sous l'éclat de la victoire qu'elle montre seule. Pendant que les sanglots éclatoient de toutes parts, comme si un autre que lui en eût été le sujet, il continuoit à donner ses ordres; et s'il défendoit les pleurs, ce n'étoit pas comme un objet dont il fut troublé, mais comme un empêchement qui le retardoit. A ce moment, il étend ses soins jusqu'aux moindres de ses domestiques. Avec une libéralité digne de sa naissance et de leurs services, il les laisse comblés de ses dons, mais encore plus honorés des marques de son souvenir. Comme il donnoit des ordres particuliers, et de la plus haute importance, puisqu'il y alloit de sa conscience et de son salut éternel, averti qu'il falloit écrire et ordonner dans les formes... Quand je devrois, Monseigneur, renouveler vos douleurs, et rouvrir toutes les plaies de votre cœur, je ne tairai pas ces paroles qu'il répéta si souvent : qu'il vous connoissoit; qu'il n'y avoit sans formalité qu'à vous dire ses intentions, et que vous iriez encore au-delà, et suppléeriez de vous-même à tout ce qu'il pourroit avoir oublié. Qu'un père vous ait aimé, je ne m'en étonne pas; c'est un sentiment que la nature inspire : mais qu'un père si éclairé vous ait témoigné cette confiance jusqu'au dernier soupir; qu'il se soit reposé sur vous de choses si importantes, et qu'il meure tranquillement sur cette assurance, c'est le plus beau témoignage que votre vertu pouvoit remporter; et malgré tout votre mérite, votre Altesse n'aura de moi aujourd'hui que cette louange.

Ce que le Prince commença ensuite pour s'acquitter des devoirs de la religion, mériteroit d'être

raconté à toute la terre, non à cause qu'il est remarquable, mais à cause, pour ainsi dire, qu'il ne l'est pas, et qu'un Prince si exposé à tout l'univers, ne donne rien aux spectateurs. N'attendez donc pas, Messieurs, de ces magnifiques paroles qui ne servent qu'à faire connoître, sinon un orgueil caché, du moins les efforts d'une ame agitée, qui combat ou qui dissimule son trouble secret. Le prince de Condé ne sait ce que c'est que de prononcer de ces pompeuses sentences; et dans la mort, comme dans la vie, la vérité fit toujours toute sa grandeur. Sa confession fut humble, pleine de componction et de confiance. Il ne lui fallut pas long-temps pour la préparer: la meilleure préparation pour celle des derniers temps, c'est de ne les attendre pas. Mais, Messieurs, prêtez l'oreille à ce qui va suivre. A la vue du saint Viatique qu'il avoit tant désiré, voyez comme il s'arrête sur ce doux objet. Alors il se souvint des irrévérences dont, hélas, on déshonore ce divin mystère! Les chrétiens ne connoissent plus la sainte frayeur dont on étoit saisi autrefois à la vue du sacrifice. On diroit qu'il eût cessé d'être terrible, comme l'appeloient les saints Pères; et que le sang de notre victime n'y coule pas encore aussi véritablement que sur le calvaire. Loin de trembler devant les autels, on y méprise Jésus-Christ présent; et dans un temps où tout un royaume se remue pour la conversion des hérétiques, on ne craint point d'en autoriser les blasphèmes. Gens du monde, vous ne pensez pas à ces horribles profanations: à la mort vous y penserez avec confusion et saisissement. Le Prince se souvint de toutes les fautes qu'il avoit commises; et trop foible pour expliquer avec force ce qu'il en sentoit, il emprunta la voix de son confesseur pour en demander pardon au monde, à ses domestiques, et à ses amis: on lui répondit par des sanglots: ah, répondez-lui maintenant en profitant de cet exemple! Les autres devoirs de la

religion furent accomplis avec la même piété et la même présence d'esprit. Avec quelle foi, et combien de fois pria-t-il le Sauveur des ames, en baisant la croix, que son sang répandu pour lui, ne le fut pas inutilement! C'est ce qui justifie le pécheur; c'est ce qui soutient le juste; c'est ce qui rassure le chrétien. Que dirai-je des saintes prières des agonisans, où dans les efforts que fait l'Église, on entend ses vœux les plus empressés, et comme les derniers cris par où cette sainte mère achève de nous enfanter à la vie céleste! Il se les fit répéter trois fois, et il trouva toujours de nouvelles consolations. En remerciant les médecins: *Voilà*, dit-il, *maintenant mes vrais médecins :* il montroit les ecclésiastiques dont il écoutoit les avis, dont il continuoit les prières; les psaumes toujours à la bouche, la confiance toujours dans le cœur. S'il se plaignit, c'étoit seulement d'avoir si peu à souffrir pour expier ses péchés : sensible jusqu'à la fin à la tendresse des siens, il ne s'y laissa jamais vaincre; au contraire, il craignoit toujours de trop donner à la nature. Que dirai-je de ces derniers entretiens avec le duc d'Enguien? Quelles couleurs assez vives pourroient vous représenter et la constance du père, et les extrêmes douleurs du fils! D'abord le visage en pleurs, avec plus de sanglots que de paroles: tantôt la bouche collée sur ses mains victorieuses, et maintenant défaillantes, tantôt se jetant entre ses bras et dans ce sein paternel, il semble, par tant d'efforts, vouloir retenir ce cher objet de ses respects et de ses tendresses. Les forces lui manquent: il tombe à ses pieds. Le Prince, sans s'émouvoir, lui laisse reprendre ses esprits: puis appelant la Duchesse sa belle-fille, qu'il voyoit aussi sans parole et presque sans vie, avec une tendresse qui n'eut rien de foible, il leur donne ses derniers ordres, où tout respiroit la piété. Il les finit en les bénissant avec cette foi et avec ces vœux que Dieu exauce : et en bénissant avec eux,

ainsi qu'un autre Jacob, chacun de leurs enfans en particulier, on vit de part et d'autre tout ce qu'on affoiblit en le répétant. Je ne vous oublierai pas, ô Prince son cher neveu, et comme son second fils, ni le glorieux témoignage qu'il a rendu constamment à votre mérite, ni ses tendres empressemens, et la lettre qu'il écrivit en mourant pour vous rétablir dans les bonnes grâces du Roi, le plus cher objet de vos vœux; ni tant de belles qualités qui vous ont fait juger digne d'avoir si vivement occupé les dernières heures d'une si belle vie. Je n'oublierai pas non plus les bontés du Roi qui prévinrent les désirs du Prince mourant, ni les généreux soins du duc d'Enguien qui ménagea cette grâce, ni le gré que lui sut le Prince d'avoir été si soigneux, en lui donnant cette joie d'obliger un si cher parent. Pendant que son cœur s'épanche, et que sa voix se ranime en louant le Roi, le prince de Conti arrive pénétré de reconnoissance et de douleur. Les tendresses se renouvellent: les deux Princes ouïrent ensemble ce qui ne sortira jamais de leur cœur: et le Prince conclut en leur confirmant qu'ils ne seroient jamais ni grands hommes, ni grands Princes, ni honnêtes gens qu'autant qu'ils seroient gens de bien, fidèles à Dieu et au Roi. C'est la dernière parole qu'il laissa gravée dans leur mémoire; c'est avec la dernière marque de sa tendresse, l'abrégé de leurs devoirs. Tout retentissoit de cris, tout fondoit en larmes: le Prince seul n'étoit pas ému, et le trouble n'arrivoit pas dans l'asyle où il s'étoit mis. O Dieu! vous étiez sa force, son inébranlable refuge, et, comme disoit David, ce ferme rocher où s'appuyoit sa constance: puis-je faire durant ce temps ce qui se faisoit à la Cour et en la présence du Roi? Lorsqu'il y fit lire la dernière lettre que lui écrivit ce grand homme, et qu'on y vit dans les trois temps que marquoit le Prince, ses services qu'il y passoit si légèrement au commencement et à la fin de sa vie, et dans le

milieu, des fautes dont il faisoit une si sincère reconnoissance: il n'y eut cœur qui ne s'attendrit à l'entendre parler de lui-même avec tant de modestie; et cette lecture, suivie des larmes du Roi, fit voir ce que les héros sentent les uns pour les autres. Mais lorsqu'on vint à l'endroit du remerciement, où le Prince marquoit qu'il mouroit content, et trop heureux d'avoir encore assez de vie pour témoigner au Roi sa reconnoissanee, son dévouement, et s'il l'osoit dire, sa tendresse: tout le monde rendit témoignage à la vérité de ses sentimens; et ceux qui l'avoient oui parler si souvent de ce grand Roi dans ses entretiens familiers, pouvoient assurer que jamais ils n'avoient rien entendu, ni de plus respectueux et de plus tendre pour sa personne sacrée, ni de plus fort pour célébrer ses vertus royales, sa piété, son courage, son grand génie, principalement à la guerre, que ce qu'en disoit ce grand Prince avec aussi peu d'exagération que de flatterie. Pendant qu'on lui rendoit ce beau témoignage, ce grand homme n'étoit plus. Tranquille entre les bras de son Dieu, où il s'étoit une fois jeté, il attendoit sa miséricorde et imploroit son secours, jusqu'à ce qu'il cessa enfin de respirer et de vivre. C'est ici qu'il faudroit laisser éclater ses justes douleurs, à la perte d'un si grand homme. Mais pour l'amour de la vérité, et à la honte de ceux qui la méconnoissent, écoutez encore ce beau témoignage qu'il lui rendit en mourant. Averti par son confesseur que si notre cœur n'étoit pas encore entièrement selon Dieu, il falloit, en s'adressant à Dieu même, obtenir qu'il nous fit un cœur comme il le vouloit, et lui dire, avec David, ces tendres paroles: *O Dieu! créez en moi un cœur pur.* A ces mots, le Prince s'arrête comme occupé de quelque grande pensée; puis appelant le saint religieux qui lui avoit inspiré ce beau sentiment: *Je n'ai jamais douté*, dit-il, *des mystères de la religion, quoi qu'on ait dit.* Chrétiens,

vous l'en devez croire ; et dans l'état où il est, il ne doit plus rien au monde que la vérité. *Mais*, poursuivit-il, *j'en doute moins que jamais. Que ces vérités*, continuoit-il, avec une douceur ravissante, *se démêlent et s'éclaircissent dans mon esprit ! Oui*, dit-il, *nous verrons Dieu comme il est face à face* (1). Il répétoit en latin, avec un goût merveilleux, ces grands mots : *Sicuti est, facie ad faciem* (2) ; et on ne se lassoit point de le voir dans ce doux transport. Que se faisoit-il dans cette ame ? Quelle nouvelle lumière lui apparoissoit ? Quel soudain rayon perçoit la nue, et faisoit comme évanouir, en ce moment, avec toutes les ignorances des sens, les ténèbres mêmes, si je l'ose dire, et les saintes obscurités de la foi ? Que deviennent alors ces beaux titres dont notre orgueil est flatté ? Dans l'approche d'un si beau jour, et dès la première atteinte d'une si vive lumière, combien promptement disparoissent tous les fantômes du monde ! Que l'éclat de la plus belle victoire paroît sombre ! Qu'on en méprise la gloire, et qu'on veut de mal à ses foibles yeux qui s'y sont laissés éblouir ! Venez, peuples, venez maintenant ; mais venez plutôt, Princes et seigneurs ; et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel ; et vous, plus que tous les autres, Princes et Princesses, nobles rejetons de tant de Rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage : venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts, voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus, des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le

(1) Joan. 5. 2. (2) I. Cor. 13. 12.

reste : des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant : et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces foibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, ames guerrières et intrépides. Quel autre fut plus digne de vous commander? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand capitaine; et dites en gémissant : voilà celui qui nous menoit dans les hasards ; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre : son ombre eut pu gagner encore des batailles ; et voilà que dans son silence son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le Roi de la terre il faut encore servir le Roi du Ciel. Servez donc ce Roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services, du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument; vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau; versez des larmes avec des prières, et admirant dans un si grand Prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avoit égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien : ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus; et que sa mort, que vous déplorez, vous serve

à la fois de consolation et d'exemple. Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô Prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non pas avec cette audace qui promettoit la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparoître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi : et ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles d'un bien-aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra ; la véritable victoire*, *celle qui met sous nos pieds le monde entier*, *c'est notre foi.* Jouissez, Prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand Prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte ! Heureux, si averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.

*Fin des Oraisons funèbres de M. Bossuet.*

